This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Ex libris
A. MENDELSSOHN BARTHOLDY
Theatre Francais

ŒUVRES
DE THÉATRE
DE
M. DE BOISSY,
DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE;
NOUVELLE ÉDITION.
TOME HUITIEME.

A PARIS,
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au-deſſous de la Fontaine Saint-Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXIII.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
15 DEC 1949
OF OXFORD

TABLE

Des Pieces contenues dans le Tome huitieme.

THÉATRE FRANÇOIS.

Le Sage Etourdi, *Comédie en trois Actes, en Vers.*

La Folie du Jour, *Comédie en un Acte, en Vers.*

Le Plagiaire, *Comédie en trois Actes, en Vers.*

THÉATRE ITALIEN.

Le Retour de la Paix, *Comédie en un Acte, en Vers.*

Le Prix du Silence, *Comédie en trois Actes, en Vers.*

La Frivolité, *Comédie en un Acte, en Vers.* Repréſentée pour la premiere fois le 23 Janvier 1753.

LE SAGE ÉTOURDI, COMÉDIE.

ACTEURS.

ÉLIANTE, veuve.

LUCINDE, niece d'Éliante, & promiſe à Léandre.

LÉANDRE.

ERASTE, ami de Léandre.

ORONTE, pere de Léandre.

MARTON, Suivante.

FRONTIN.

La Scene eſt à la Campagne, chez Éliante.

LE SAGE ÉTOURDI, *COMÉDIE.*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LUCINDE, MARTON.

MARTON.

BELLE Lucinde, eh quoi ! vous paroiſſez rêveuſe,
Vous, qu'on ne vit jamais un inſtant ſérieuſe ?

LUCINDE.

Le jour de mon hymen eſt tout prêt d'arriver;
C'eſt un nœud ſans retour. Cela donne à rêver.

MARTON.

Vous teniez l'autre jour un différent langage.
Votre eſprit ſe faiſoit la plus charmante image.....

LUCINDE.

De nouvelles clartés ont détrompé mes yeux,
Et m'ont, depuis huit jours, appris à penſer mieux.
L'hymen, ſous les dehors d'une liberté vaine,
Cache le poids réel d'une conſtante chaîne;
Notre ame en eſt la dupe; & ſes liens trompeurs,
N'en ſont pas moins gênans, pour être ornés de fleurs.

MARTON.

Je trouve la contrainte où vous tient la tutele
D'une tante abſolue, encore plus cruelle.

LUCINDE.

Cette tante eſt vraiment une mere pour moi.
Je ne puis trop chérir, ni reſpecter ſa loi.
Elle rend à mes yeux le devoir agréable,
L'obéiſſance douce, & ſa raiſon aimable.

MARTON.

J'en demeure d'accord; mais malgré ce portrait,
Avouez avec moi, que l'on prend ſans regret
Le parti de quitter la tante la plus chere,
Pour ſuivre un époux jeune, & fait en tout pour plaire:
Tel eſt votre Léandre.

LUCINDE.

Il eſt trop étourdi.
Son âge eſt un défaut.

MARTON.

Votre âge eſt aſſorti.
Vous n'avez que ſeize ans; il en a vingt, je penſe.
Pour un défaut commun, on a de l'indulgence.
Comme vous il eſt vif; il a de la gaieté.

LUCINDE.

J'aimerois mieux qu'il eût moins de vivacité.
Il faut, non pas en nous, ni dans nos caracteres,
Une oppoſition qui les rende contraires;

Elle eſt encore pis que l'uniformité :
Mais dans l'âge & l'eſprit cette diverſité,
Qui, ſans choquer nos cœurs, forme un heureux contraſte.
Je voudrois que Léandre eut le bon ſens d'Eraſte.

MARTON.

D'Eraſte ! ſon eſprit n'eſt pas des plus ſenſés.
Sans lui faire de tort, il a trente ans paſſés;
Et l'on voit cependant qu'il vit dans l'indolence,
Sans prendre aucun parti.

LUCINDE.

Marton, c'eſt par prudence.
Il préfere en ſecret le repos à l'éclat.
C'eſt par cette raiſon qu'il ne prend point d'état.
Le bonheur eſt ſon but : le plaiſir, ſon ſyſtême;
Et dans l'indépendance il met le bien ſuprême.

MARTON.

Bon ! de la liberté ces prétendus Héros
Sont pris tous les premiers, & n'en ſont que plus ſots.
Ma foi, ſi dans ce jour j'étois à votre place,
Mes charmes, ſur ſon cœur, puniroient ſon audace.

LUCINDE.

J'y réuſſirois mal.

MARTON.

Vous n'avez qu'à vouloir.
Vos beaux yeux peuvent tout. Eſſayez-le pour voir.

LUCINDE.

Mais dans le fonds du cœur, Marton, te l'avouerai-je ?
Je trouverois plaiſant qu'il donnât dans le piege.

MARTON.

Il faut, à votre char, aujourd'hui le lier,
Pour en faire un exemple ; allons, point de quartier.

LUCINDE.

Je ris..... Mais non, ces jeux ſont d'un danger extrême.

MARTON.

Oui, tel qui tend un piege, y peut tomber ſoi-même ;
Et s'il faut avec vous m'expliquer franchement,
Vous inclinez vers lui plus que vers votre amant.

LUCINDE.

Sa façon de penſer me le rend eſtimable.
C'eſt le ſeul ſentiment dont mon cœur ſoit capable.

MARTON.

Vous allez donc former votre hymen ſans amour ?

LUCINDE.

Je voudrois de bon cœur en reculer le jour.

MARTON.

Inutile ſouhait ! l'affaire eſt réſolue,
Et dans cette ſemaine elle ſera conclue.

LUCINDE.

Pourvu qu'elle ſe faſſe, il n'importe du tems.

MARTON.

Ces nœuds manquent toujours par les retardemens.
La politique veut, dans tout ce qui nous touche.....

LUCINDE.

Tais-toi. La politique eſt fort mal dans ta bouche.
Si Léandre m'en croit, & penſe comme moi,
Nous pourrons de concert tenter.... Mais je le voi.

SCENE II.

LÉANDRE, LUCINDE, MARTON.

LÉANDRE.

JE viens vous annoncer une grande nouvelle.
Nous ſerons mariés ce ſoir, Mademoiſelle.

LUCINDE.

Ce ſoir ?

LÉANDRE.

Ce ſoir même. Oui, mon pere vient exprès

LUCINDE.

Ah ! je ne croyois pas que l'inſtant fût ſi près.

LÉANDRE.

Je vois à cet aſpect que votre ame friſſonne.

LUCINDE.

Non : mais, à dire vrai, la nouvelle m'étonne.

LÉANDRE.

Avouez que l'hymen alarme votre cœur.

LUCINDE.

Je conviens qu'à mon ame il cauſe quelque peur.

LÉANDRE.

Dites qu'il vous inſpire une frayeur très-vive.
Le mariage eſt beau, mais dans la perſpective.
Il préſente de loin un coup d'œil attirant.
Dès qu'il eſt vu de près, il paroît différent.
De ſes apprêts ſur-tout la jeuneſſe effrayée,
Par des nœuds éternels craint de ſe voir liée.
Vous êtes dans le cas. Parlez-moi franchement ;
Là, ne ſentez-vous point certain frémiſſement ?

LUCINDE.

Oui.

LÉANDRE.

Moi, qui parle ici, quoique plus intrépide,
Je ſens dans ce moment que mon cœur s'intimide.

LUCINDE.

C'eſt un nœud ſérieux qui veut un eſprit mûr.
Ne rien précipiter, eſt toujours le plus ſûr.

LÉANDRE.

Oui, vous avez raiſon. C'eſt le meilleur ſyſtême ;
Et je vous avourai que je penſe de même.
Nous ne ferions pas mal de différer d'un mois.

LUCINDE.

De trois, ſi vous voulez.

LÉANDRE.

Oui, c'eſt bien dit, de trois.
Nos eſprits mûriront, en attendant la noce.

LUCINDE.

Sans doute.

LÉANDRE.

Rien n'eſt pis qu'un hymen trop précoce.
Il éprouve le ſort du fruit prématuré.
Il ne vient point à bien.

LUCINDE.

Mais tout conſidéré,
Plus nous retarderons, & mieux formés par l'âge,
Nous ſoutiendrons tous deux le poids du mariage.

MARTON.

Il le faut avouer, pour deux jeunes amans,
Vous faites éclater de grands empreſſemens!

LÉANDRE.

De ce lien flatteur, je ſens tout l'avantage;
Mais je differe exprès, pour en mieux faire uſage.

MARTON.

Vous prenez l'un & l'autre un parti fort prudent.
La difficulté gît à ſavoir maintenant
Si votre tante aura ce plan pour agréable.

LÉANDRE.

Pour ne pas l'approuver, elle eſt trop raiſonnable.

LUCINDE.

La choſe eſt juſte au fond, elle doit l'accorder.

LÉANDRE.

Je m'engage moi-même à la lui demander.

MARTON.

La démarche, Monſieur, me paroît hazardée.

LÉANDRE.

Elle réuſſira, car j'en ai bonne idée.

MARTON.

Vous n'avancerez rien. Son caractere eſt tel:
Quand elle a prononcé l'Arrêt eſt ſans appel.

LÉANDRE.

Non, Marton; à nos yeux tu la peins trop rigide.
Dans tout ce qu'elle fait, la douceur eſt ſon guide.

MARTON.

Son penchant naturel la porte à dominer.

LÉANDRE.

Oui : mais le Ciel l'a faite exprès pour gouverner,
On voit qu'à vingt-ſix ans, au fort de ſa jeuneſſe,
Elle fait éclater en tout une ſageſſe
Que les autres n'ont pas dans un âge avancé.
Air, conduite, diſcours, tout en elle eſt ſenſé.
La raiſon eſt toujours l'aſcendant qui l'inſpire ;
Et le ton qu'elle prend fait aimer ſon empire.
A vivre ſous ſes loix on trouve des appas.
Lucinde, j'en ſuis ſûr, ne m'en dedira pas.

LUCINDE.

Des tantes, il eſt vrai qu'elle eſt la plus aimable.

LÉANDRE.

La plus digne d'eſtime & la plus adorable.

MARTON, *à Léandre.*

Vous faites ſon éloge avec beaucoup d'ardeur.

LÉANDRE.

Je ne fais en cela que conſulter mon cœur.

MARTON.

Elle aura dans Monſieur un neveu plein de zele.

LÉANDRE.

Je bénis le lien qui doit m'approcher d'elle.

MARTON.

Vous devez en ce cas preſſer votre union.

LÉANDRE.

La choſe à cet égard mérite attention.

LUCINDE.

Oui, je ſuis avec vous d'accord ſur ce chapitre ;
Monſieur, je vous en laiſſe abſolument l'arbitre.
Adieu. N'oubliez rien pour ſuſpendre ces nœuds,
Et parlez à ma tante, au nom de tous les deux.

LÉANDRE.

Sur moi, d'un pareil ſoin vous pouvez vous remettre,
Je dirai ce qu'il faut. J'oſe vous le promettre.

SCENE III.

LÉANDRE, *ſeul.*

QUel bonheur qu'elle ſoit dans de tels ſentimens !
C'eſt avoir réuſſi que d'obtenir du tems !
Loin de nuire à mes vœux, elle leur eſt propice.
Je dois voir maintenant ſon aimable tutrice.
Mon deſtin dépend d'elle. Il faut franchir ce pas ;
Il eſt des plus gliſſans & des plus délicats.
D'une noble aſſurance, allons, armons mon ame.
Je la vois qui paroît. C'eſt la premiere femme
Dont l'air m'ait inſpiré la crainte & le reſpect.
Tout hardi que je ſuis, je tremble à ſon aſpect.

SCENE IV.

ÉLIANTE, LÉANDRE.

ÉLIANTE.

JE vous trouve à propos ; & je dois vous apprendre
Que votre Pere ici n'eſt pas ſûr de ſe rendre.
Sa mauvaiſe ſanté l'arrête malgré lui.

LÉANDRE.

L'hymen ne peut donc pas s'accomplir aujourd'hui ?

ÉLIANTE.

Pardonnez-moi, Monſieur ; car il me prie de grace
Que votre mariage inceſſamment ſe faſſe.

LÉANDRE.

Sans lui ?

ÉLIANTE.

Je me conforme à ſon deſir preſſant.

LÉANDRE.

Le mien en eſt flatté. Mais ſera-t-il décent
Que tandis que mon pere eſt aux douleurs en proie,
Je célebre une noce, & me livre à la joie ?
Les danſes & les jeux ſeront-ils de ſaiſon ?
L'amour ne doit-il pas céder à la raiſon ?

ÉLIANTE.

Comment donc ! Vous ſortez de votre caractere !
Vous paroiſſez prudent contre votre ordinaire !

LÉANDRE.

Je le ſuis en effet ſous un air des plus fous.
Mais, Madame, ai-je tort ? Je m'en rapporte à vous,
A vous, dont la conduite eſt toujours circonſpecte,
A vous, que j'aime à ſuivre, & qu'en tout je reſpecte.

ÉLIANTE.

Puiſque vous voulez bien me faire cet honneur,
Votre pere vous doit cauſer moins de frayeur.
Sans bleſſer le devoir, ni choquer la décence,
Vous pouvez épouſer Lucinde en ſon abſence.
Le mal qui le retient, eſt un mal douloureux ;
Mais je ſai par bonheur qu'il n'eſt pas dangereux ;
Et pour mieux ménager votre délicateſſe,
J'aurai ſoin que ſans bruit votre Contrat ſe dreſſe.
Cette campagne eſt propre à ſervir mon deſſein.
Votre hymen ſe fera ce ſoir même, & demain
Nous irons à Paris, ſans crainte d'aucun blâme,
A ce pere ſi cher, préſenter votre femme.

LÉANDRE.

Il ſeroit beaucoup mieux qu'il en fût le témoin.

ÉLIANTE.

Monſieur, à dire vrai, j'admire un pareil ſoin,
Il me ſurprend en vous ; j'en ſuis même bleſſée.
J'aurois cru que votre ame étoit plus empreſſée,
Et que vous ſoupiriez après ce nœud flatteur.

Quelle raiſon en vous a rallenti l'ardeur
D'entrer dans ma famille ?

LÉANDRE.

Elle eſt toujours la même.

ÉLIANTE.

Si ma niece, dont l'ame eſt ſenſible à l'extrême,
Savoit que vous montrez ſi peu d'empreſſement,
Elle en témoigneroit un vrai reſſentiment.

LÉANDRE.

Je n'ai pas cette crainte ; & pour ne vous rien taire,
Elle ſouhaite fort que ce nœud ſe differe.

ÉLIANTE.

Vous m'étonnez, Monſieur ! Son cœur eſt donc changé ?

LÉANDRE.

Je dois vous dire plus ; c'eſt qu'elle m'a chargé
De vous le demander comme un bienfait pour elle.
Avant de ſe lier d'une chaîne éternelle,
Madame, elle vous prie inſtamment, par ma voix,
D'accorder à ſes vœux, au moins deux ou trois mois,
Pour former ſa raiſon au point qu'elle doit l'être,
Et pour avoir le tems tous deux de nous connoître.

ÉLIANTE.

Deux ou trois mois, Monſieur, pour former ſa raiſon ?

LÉANDRE.

Ce tems ſera beaucoup, & j'en ſuis caution.

ÉLIANTE.

Oui, je conçois qu'un terme auſſi conſidérable
Doit faire un changement en elle remarquable ;
Et rien n'eſt mieux conçu. Je vois qu'avec bonté,
Monſieur, à ſon projet vous vous êtes prêté ;
Et pour rendre la choſe encore plus parfaite,
Vous voulez bien vous-même être ſon interprete.

LEANDRE.

Je n'ai pu réſiſter à de ſi juſtes vœux.
Nous ſommes, pour attendre, aſſez jeunes tous deux.

ÉLIANTE.

Vous me le déclarez un peu tard l'un & l'autre.
Lorſque j'ai conſulté ſon cœur avec le vôtre,
Que ne me faiſiez-vous cet aveu ſingulier ?
Votre raviſſement a paru le premier ;
Et ma niece, après vous, n'a pu cacher ſa joie.
D'un changement ſi prompt, que faut-il que je croie ?
En ſi peu de momens, qui peut l'avoir produit ?

LÉANDRE.

De la réflexion, Madame, il eſt le fruit.

ÉLIANTE.

En êtes-vous capable ?

LÉANDRE.

Oui, j'en fais d'excellentes.

ÉLIANTE.

Il faut que vous ayiez des raiſons bien puiſſantes.
Parlez... Vous vous troublez ! Vous n'oſez répartir ?

LÉANDRE.

Je n'ai pas, devant vous, la force de mentir.

ÉLIANTE.

Quelles ſont ces raiſons ? Daignez donc me les dire.

LÉANDRE.

Puiſque vous l'ordonnez, je vais vous en inſtruire.

SCENE V.

MARTON, ÉLIANTE, LÉANDRE.

MARTON.

MAdame la Comteſſe arrive pour vous voir, Madame.

ÉLIANTE, *à Léandre.*

Je vous quitte, & vais la recevoir.

Sa viſite qui n'eſt que de cérémonie,
Au gré de toutes deux, ſera bientôt finie.
Ne vous éloignez point, Monſieur, & ſongez bien
Que je veux au plutôt finir notre entretien.

SCENE VI.

LÉANDRE, MARTON.

MARTON.

MAdame n'eſt donc pas pleinement informée ?

LÉANDRE.

Non ; l'affaire, Marton, n'eſt encor qu'entamée.
Tu m'as interrompu. Mais elle eſt en bon train.

MARTON.

Son diſcours n'en eſt pas un garant bien certain.

LÉANDRE.

Tu t'abuſes !

MARTON.

Monſieur eſt riche en confiance !

LÉANDRE.

Il le faut. Le ſuccès eſt fils de l'aſſurance.
Quelqu'un vient.

MARTON.

C'eſt Frontin.

SCENE VII.

LÉANDRE, FRONTIN, MARTON.

LÉANDRE.

Qui t'amene en ces lieux ?

FRONTIN.

Puiſque d'un tel ſecret vous êtes curieux,
Je viens ſavoir, Monſieur, ſi Marton que j'honore,
Et que, ſi je l'oſois, je dirois que j'adore,
N'a rien en ce moment à mander à Paris ;
J'y vais avec Éraſte.

LÉANDRE.

Il part ! J'en ſuis ſurpris.

FRONTIN.

Oui, dans ce même inſtant.

LÉANDRE.

Comment ! ſans me rien dire ?
A la ville ſais-tu qu'elle raiſon l'attire ?

FRONTIN.

Mais quoiqu'il ſoit rempli d'attention pour moi,
Il ne m'en a rien dit. Je ſuis de bonne foi.

LÉANDRE.

A ce bruſque départ, il faut que je m'oppoſe.
Et je vais de ce pas en apprendre la cauſe.
Je ne permettrai point qu'il me quitte aujourd'hui,
Quand j'ai préciſément le plus beſoin de lui.

SCENE VIII.

MARTON, FRONTIN.

MARTON.

TOn maître part le jour que la noce s'apprête,
Quand il en eſt prié ! Rien n'eſt plus malhonnête.
Mais je ne conçois rien à ce procédé-là.
Je voudrois bien ſavoir qui le porte à cela.

FRONTIN.

Mais il a ſes raiſons.

MARTON.

Il n'en a que de fauſſes.

FRONTIN.

Faut-il te parler franc ? Nous n'aimons pas les noces.
Nous trouvons ces plaiſirs ſi fades, ſi bourgeois,
Que, pour les éviter, nous fuirions dans les bois,
Toute la parenté qui ſe trouve priée.
Et vient complimenter la jeune mariée ;
Les mauvais mots du jour, & ceux du lendemain.
Ah, le joli régal !

MARTON.

Il eſt fort de mon goût.

FRONTIN.

Je te crois trop d'eſprit pour penſer....

MARTON.

Point du tout.
J'eus toujours pour la noce un penchant invincible.
Pour tout autre plaiſir mon cœur eſt inſenſible.
Un amant ne ſauroit me plaire qu'à ce prix.

FRONTIN.

Serviteur ; le tems preſſe, & je pars pour Paris.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LÉANDRE, ÉLIANTE.

ÉLIANTE.

J'Ai ſaiſi ce moment exprès pour vous entendre,
Dites-moi vos raiſons, qu'il me tarde d'apprendre.

LÉANDRE.

Vous l'exigez de moi, Madame, abſolument ?

ÉLIANTE.

Oui, j'attends votre aveu très-impatiemment.
Parlez, nous voilà ſeuls.

LÉANDRE.

Je vais parler, Madame.
Madame....

ÉLIANTE.

Eh bien, Monſieur ?

LÉANDRE.

Excuſez ; mais mon ame
Sent un effroi....

ÉLIANTE.

D'où vient ?

LÉANDRE.

Ma foi les plus hardis
Trembleroient, comme moi, dans le cas où je ſuis.

ÉLIANTE.

Raſſurez votre eſprit, dites, qui vous engage
A reculer l'inſtant de votre mariage :

Auriez-vous de ma niece, à vous plaindre, entre nous ?

LÉANDRE.

Non, mon cœur ne peut plus déguiſer avec vous.
Pour une autre en ſecret, Madame, je ſoupire.

ÉLIANTE.

Comment ! vous en aimez une autre, & pour le dire,
De votre hymen, Monſieur, vous attendez le jour ?

LÉANDRE.

J'ai de tous mes efforts combattu mon amour ;
Mais j'ai pris pour le vaincre une inutile peine :
Rien n'en peut triompher. Ma reſiſtance eſt vaine.
Et je ſens qu'il s'accroît même dans ce moment.

ÉLIANTE.

Mais quel eſt donc l'objet de votre attachement ?
Trouvez bon, s'il vous plaît que je vous interroge
Sur un ſujet pareil.

LÉANDRE.

Son nom fait ſon éloge.

ÉLIANTE.

Ce diſcours ne dit rien. Cet objet ſi vanté,
Surpaſſe-t-il Lucinde en eſprit, en beauté ?
Sa perſonne, en vertu, eſt-elle plus brillante ?

LÉANDRE.

Oui, cent fois.

ÉLIANTE.

Nommez-la.

LÉANDRE.

C'eſt....

ÉLIANTE.

Eh bien ! c'eſt ?....

LÉANDRE.

Sa tante.

ÉLIANTE.

Je n'ai pas entendu. Comment avez-vous dit ?

LÉANDRE.

C'eſt vous que j'aime.

ÉLIANTE.

Moi ?

LÉANDRE.

Vous-même.

ÉLIANTE.

Votre esprit S'égare.....

LÉANDRE.

Non. Faut-il vous le redire encore ?
Oui, Madame, c'est vous, vous seule que j'adore.

ÉLIANTE.

Pour rompre, allez, Monsieur, cessez de vous servir
D'un prétexte offensant dont vous devez rougir.
Votre manque de foi vous rend assez coupable,
Sans le couvrir encor d'un voile si blâmable.
Je me sens par ce trait doublement offenser.

LÉANDRE.

Madame, un seul instant pouvez-vous le penser ?
Si je ne vous aimois, mais avec violence,
Ferois-je un tel aveu dans cette circonstance ?
De ma sincere ardeur, tout doit vous assurer.

ÉLIANTE.

Vous êtes bien hardi de me le déclarer.

LÉANDRE.

Madame, sur ce point mon cœur n'est plus son maître.
Après les sentimens qu'il vous a fait connoître,
Fâchez-vous, éclatez autant qu'il vous plaira,
Il vous dira toujours, & vous répétera
Que son amour pour vous est fondé sur l'estime,
Que la raison l'éclaire, & la vertu l'anime;
Qu'elles l'ont affermi dans son culte secret,
Et qu'il adore en vous un mérite parfait;
Qu'il l'avoura tout haut, qu'il s'en fait un gloire,
Qu'il fuit tout autre nœud, que vous devez l'en croire,
Qu'il met, à vous fléchir, son bonheur le plus doux,
Et qu'il sera constant, fut-il haï de vous.

ÉLIANTE.

Monſieur.....

LÉANDRE.

J'entends d'ici votre auſtere langage.
Vous allez commencer par m'oppoſer votre âge.
Je vous arrête-là. Vous avez vingt-ſix ans :
C'eſt l'été de vos jours, par conſéquent le tems
D'inſpirer, d'éprouver une flamme conſtante.
Car l'âge de penſer d'une façon prudente,
De ſentir fortement, eſt auſſi la ſaiſon,
Il faut, pour bien aimer, il faut de la raiſon.

ÉLIANTE.

D'aimer, en ce cas-là, vous êtes peu capable.

LÉANDRE.

Mais je ſuis aſſez vieux pour être raiſonnable.
Notre âge eſt aſſorti mieux que vous ne penſez.
Madame, ſavez-vous que j'ai vingt ans paſſés ?
Il ſuffit de mon choix, pour prouver ma ſageſſe.
Mes feux ſont raiſonnés. Je veux une maîtreſſe
Qui m'aide à me conduire, & non à m'égarer ;
Dont l'utile amitié faite pour m'éclairer,
Doucement vers le bien me tourne avec adreſſe :
Et voilà ce qu'en vous rencontre ma tendreſſe.
De pareils ſentimens ſont-ils d'un étourdi ?
Et quand je me dis ſage, hem, vous ai-je menti ?
Rendez-moi donc juſtice ; & convenez vous-même
Que ma flamme eſt ſenſée autant qu'elle eſt extrême ;
Que la prudence ſeule a décidé mon choix,
Et que votre raiſon doit lui donner ſa voix.
Quoi, Madame, une ardeur ſi parfaite & ſi tendre
Ne vous inſpire rien ?

ELIANTE, *d'un ton ironique.*

Pardonnez-moi, Léandre,
Je ſens qu'elle m'inſpire une juſte pitié.

LÉANDRE.

Dites, dites plutôt une tendre amitié,
Telle que mon amour la mérite & l'eſpere.

ÉLIANTE.

Oui, comme mon neveu, vous l'aurez toute entiere.
Je l'attache à ce titre.

LÉANDRE.

Il eſt des noms plus doux,
La qualité d'amant, & le titre d'époux.

ÉLIANTE.

Y ſongez-vous, Monſieur ? vous êtes ridicule.

LÉANDRE.

Madame, c'eſt en vain que votre ame recule.
Je vous conduirai là, dans peu vous y viendrez.

ÉLIANTE.

En vérité ?

LÉANDRE.

D'honneur.

ÉLIANTE.

Mais.....

LÉANDRE.

Mais vous m'aimerez.
Je ne badine pas, la choſe eſt très-réelle.

ÉLIANTE.

Je vous aimerai, moi ? la menace eſt nouvelle.

LÉANDRE.

Vous m'aimerez, vous dis-je ; oui, malgré vos refus,
Il le faut. Je me ſuis arrangé là-deſſus.

ÉLIANTE.

A moins que comme à vous la tête ne me tourne,
Je ne ſouffrirai pas que l'amour y ſéjourne.
Je la crois aſſez forte.

LÉANDRE.

Elle vous tournera.

ÉLIANTE.

Votre petit orgueil s'égare juſques-là ?

LÉANDRE.

Sur un meilleur appui, j'ai mis mon eſpérance.
Mon amour fait lui ſeul toute ma confiance.
Il eſt tout à la fois ſi pur, ſi véhément,

Qu'il doit vous attendrir indubitablement.

ÉLIANTE.

Quoi ! vous vous flattez....

LÉANDRE.

Oui, vous ſerez favorable.

ÉLIANTE.

Vous êtes, je le ſai, fort joli, fort aimable;
Mais tous vos agrémens, tous vos propos gentis,
Echouront près de moi, je vous en avertis.

LÉANDRE.

La choſe.....

ÉLIANTE.

Dure trop; il eſt tems qu'elle ceſſe.
Pour trancher en deux mots, je veux pourvoir ma niece;
Son établiſſement devient mon premier ſoin.

LÉANDRE.

J'ai prévu cet obſtacle.

ÉLIANTE.

Oh! c'eſt prévoir de loin.
Tant de reſſource en vous, tant de conduite brille,
Que je veux vous prier d'établir ma famille.
Auriez-vous pour Lucinde un autre époux en main ?

LÉANDRE.

Oui, vraiment; c'eſt à quoi j'ai pourvu ce matin.
Je lui donne, à ma place, un homme de mérite,
Et qui, plus mûr que moi, guidera ſa conduite.

ÉLIANTE.

Peut-on ſavoir ſon nom ?

LÉANDRE.

Eraſte eſt le mari
Qui doit me remplacer.

ÉLIANTE.

L'époux eſt bien choiſi!
D'un diſcernement sûr, vous donnez une preuve,
Ma niece de long-tems, Monſieur, ne ſera veuve.

LÉANDRE.

Il l'eſtime ; & je veux n'être qu'un étourdi
Si je ne vous l'amene.

ÉLIANTE.

En me parlant ainſi,
Vous ne courez jamais le riſque d'un parjure.
Allez prendre un peu l'air, Monſieur, & pour conclure
Un nœud qui ne peut être éloigné ni rompu,
Tâchez de retrouver votre bon ſens perdu.

SCENE II.

LÉANDRE, *ſeul.*

FAiſons, de quelque appui dont elle ſe ſoutienne,
Que ſa raiſon plutôt s'égare avec la mienne.
Le grand coup eſt frappé ; j'ai déclaré mon feu ;
Et l'amour oſe tout, quand il a fait l'aveu.

SCENE III.

ERASTE, LÉANDRE.

LÉANDRE.

ON dit que tu pars ?

ERASTE.

Oui.

LÉANDRE.

C'eſt à quoi je m'oppoſe.
Songes-tu qu'aujourd'hui mon hymen ſe diſpoſe ?
Tu conduiras la fête, & je compte ſur toi.

ERASTE.

Tu me diſpenſeras de remplir cet emploi.
J'y ſuis gauche, mon cher, on ne peut davantage;
Et mon beau jour n'eſt pas le jour d'un mariage.
Adieu; je perds ici trop de tems à cauſer.
Vois ces Dames pour moi, tâche de m'excuſer.

LÉANDRE.

Viens leur parler toi-même; oui, ton devoir t'y porte;
Et l'on ne s'eſt jamais comporté de la ſorte.
Eliante, à coup ſûr, s'en formaliſeroit;
Et ſa niece jamais ne te pardonneroit.
Tu ſais qu'elle t'eſtime; & cette préférence....

ERASTE.

C'eſt elle, dont je veux éviter la préſence.

LÉANDRE.

Pourquoi donc l'éviter?

ERASTE.

Pour un juſte ſujet.

LÉANDRE.

Peut-on le ſavoir?

ERASTE.

Non.

LÉANDRE.

Tu m'en fais un ſecret?

ERASTE.

Oui, n'en demande pas là-deſſus davantage.

LÉANDRE.

Mon deſir curieux s'accroît par ce langage.

ERASTE.

Laiſſes-moi donc partir.

LÉANDRE.

Non; j'arrête tespas.
Tu ne partiras point, ou tu m'éclairciras.

ERASTE.

Je l'aurois déja fait, ſi je pouvois t'inſtruire.

LÉANDRE.

Je pénetre pourquoi tu crains de me le dire.

Pour fuir ainſi Lucinde, il faut abſolument
Que tu ſentes pour elle un fort eloignement ;
Et je ſerai contraint de le lui faire entendre,
Malgré.....

ERASTE.

Gardes-t'en bien ; tu mentirois, Léandre.

LEANDRE.

Tu ne la hais donc pas, comme je l'ai penſé ?

ERASTE.

Non, puiſqu'à l'avouer par toi je ſuis forcé.
A ſa vue aujourd'hui je prétends me ſouſtraire,
Parce qu'elle m'inſpire un ſentiment contraire.

LEANDRE.

Quoi ! tu l'aimes ?

ERASTE.

Non : mais..... ſi je tarde à partir,
La choſe arrivera, je dois t'en avertir.

LEANDRE.

Demeure, en ce cas-là, demeure, je t'en prie.

ERASTE.

Ce tranſport me ſurprend.

LEANDRE.

C'eſt moi qui t'en convie.

ERASTE.

Mais, je t'ai déja dit, moi, que je l'aimerai.

LEANDRE.

Va, tu m'obligeras, je t'en remercirai.

ERASTE.

Je te ferai plaiſir de brûler pour ta femme ?

LEANDRE.

Oui, j'en ſerai charmé juſques au fond de l'ame,
Je te fais un aveu de mes vrais ſentimens.

ERASTE.

Je n'ai rien à répondre à ces mots obligeans.

LEANDRE.

Eraſte, c'eſt aſſez jouir de ta ſurpriſe.
D'un ſecret, à mon tour, il faut que je t'inſtruiſe.

Une autre que Lucinde enchante tous mes ſens.
Rompre mon mariage, eſt le but où je tends.

ERASTE.

Tu n'aimes pas Lucinde ? O Ciel ! Qu'oſes-tu dire !
Un objet ſi charmant !

LEANDRE.

Apprends que je ſoupire
Pour un qui la ſurpaſſe, & qui, ſans contredit,
Fait voir plus de mérite, & montre plus d'eſprit.

ERASTE.

Cela ne ſe peut pas. Lucinde eſt adorable.

LEANDRE.

Ce qu'on aime, toujours nous paroît préférable.
Pour t'en convaincre, ici, je n'ai qu'à la nommer.

ERASTE.

Quel eſt donc cet objet ſi digne de charmer ?

LEANDRE.

C'eſt Eliante.

ERASTE.

Eliante ?

LEANDRE.

Oui, c'eſt elle que j'aime.

ERASTE.

Bon, tu ris !

LEANDRE.

Je dis vrai.

ERASTE.

Ma ſurpriſe eſt extrême.
Je friſſonne pour toi, quand je viens à penſer
Quelle eſt la femme à qui tu t'oſes adreſſer ;
Dans quelle conjoncture ! Et puiſque tu m'obliges...

LEANDRE.

Ne crains rien. Je ſuis né pour faire des prodiges.

ERASTE.

Ton mariage.....

LEANDRE.

Eh bien ?

ERASTE.

Doit ſe faire ce ſoir,
Et tu veux le rompre?

LEANDRE.

Oui.

ERASTE.

Comment? Sur quel eſpoir?

LEANDRE.

C'eſt toi,.... C'eſt ton amour qui fait mon eſpérance:
Je te veux par mon art, aidé de ma prudence,
Faire épouſer pour moi Lucinde qui t'a plu.
Il faut que cela ſoit, car je l'ai réſolu.

ERASTE.

Léandre, abſolument, ton eſprit extravague.

LEANDRE.

C'eſt un deſſein formé, ce n'eſt pas un plan vague.
Quand je te parle ainſi, je ſuis ſûr du ſuccès.

ERASTE.

Tu ne raiſonnes pas les projets que tu fais.

LEANDRE.

Je les fais réuſſir, & toi, tu les raiſonnes.

ERASTE.

Mais la choſe avec toi dépend de trois perſonnes:
D'Eliante, d'abord, il te faut l'agrément;
Puis, l'aveu de la niece, & mon conſentement.
C'eſt une bagatelle.

LEANDRE.

Oui, bagatelle pure;
Et je les obtiendrai, c'eſt moi qui te l'aſſure.
Je réponds de Lucinde, & ſon cœur m'eſt connu.
Elle veut, comme moi, voir notre hymen rompu.
A l'égard de ſa tante, elle eſt trop équitable,
Pour ne pas approuver un accord raiſonnable.
Pour toi, tu m'as inſtruit des ſecrets de ton cœur,
Et tu ne voudras pas refuſer ton bonheur.

ERASTE.

Ton eſprit confiant parle, tranche en oracle,

Et ſans voir les écueils, applanit chaque obſtacle ;
A ſon rapide eſſor, il ſe laiſſe entraîner.
La tante, en premier lieu, t'enverra promener.

LEANDRE.

Elle l'a déja fait, mais par pure grimace.
Je viens de déclarer ma flamme.

ERASTE.

Ah ! Quelle audace !

LEANDRE.

Je ſuis allé plus loin. Je t'ai propoſé, toi,
Pour épouſer ſa niece, & dégager ma foi.

ERASTE.

De quel front, à quel titre, as-tu fait ces avances ?

LEANDRE.

Mais à titre d'ami.

ERASTE.

C'eſt trop d'extravagances.

LEANDRE.

Mais tu dois....

ERASTE.

Je ne dois ni ne veux me lier.

LEANDRE.

Et moi, moi, pour tout bien, je veux te marier.
A prendre ce parti, c'eſt l'honneur qui t'invite.
Malgré toi, je veux faire éclater ton mérite,
Avec de la naiſſance, à l'âge où tu te vois,
Propre & fait pour remplir les plus brillans emplois,
Dis, ne rougis-tu point d'être un grand inutile,
Et de groſſir l'eſſaim des oiſifs de la ville ?
Du deſtin qui t'attend, il faut remplir l'éclat.
Il faut prendre une femme, il faut prendre un état.
C'eſt là le ſeul parti qu'il te convient de ſuivre.
Qui ne vit que pour ſoi, n'eſt pas digne de vivre.
Tu dois à tes amis, tu dois à tes parens,
A ton pays, à toi, compte de tes momens ;
Tu dois les employer pour leur bien, pour ta gloire.

ERASTE.

Va, mon cher, je n'ai pas la vanité de croire
Que mes inſtans pour eux ſoient d'un auſſi grand prix;
Et je puis les couler dans un repos permis.
Trop d'ennui, trop de ſoins ſuivent le mariage.

LEANDRE.

L'ennui, de l'indolence eſt plutôt le partage.
C'eſt un vuide du cœur, né de l'inaction.
Il faut du mouvement, de l'occupation,
Des charges, des emplois, qui rempliſſent ce vuide,
Des devoirs, dont la voix nous excite & nous guide.
A s'en bien acquitter, on trouve un bien plus ſur,
Et pour un cœur bien fait, le plaiſir le plus pur.
Le bonheur le plus grand, le plus digne d'envie,
Eſt celui d'être utile & cher à ſa Patrie.

ERASTE.

Le but de ce diſcours eſt d'engager mon cœur
A ſe ſacrifier pour faire ton bonheur.
Beaucoup plus que le mien, ton intérêt t'anime,
Et je fuis pour ne pas en être la victime.

LEANDRE.

Non, à la fuite en vain tu veux avoir recours.

SCENE IV.

LUCINDE, LÉANDRE, ERASTE.

LEANDRE.

LUcinde, promptement, venez à mon ſecours.
Ce captif révolté refuſe de vous ſuivre.
Rangez-le à ſon devoir. Tenez, je vous le livre.
Vengez-vous, puniſſez ſon crime avec éclat.
C'eſt l'obliger lui-même, & c'eſt ſervir l'Etat;
Il a plus d'un ſecret important à vous dire.

Forcez-le de parler & de vous en inſtruire.
Mon aſpect devant vous pourroit l'embarraſſer.
Il eſt un peu timide, & je vais vous laiſſer.

SCENE V.

LUCINDE, ERASTE.

LUCINDE.

CEtte fuite ſoudaine a lieu de me ſurprendre.
Pour l'empêcher, Monſieur, je me joins à Léandre.
Quitter ainſi les gens, c'eſt vraiment déſerter;
Et comme un fugitif, nous devons vous traiter.

ERASTE.

Pardon. Je voulois mettre à couvert ma perſonne,
Et je ſuis un poltron, que le danger étonne.

LUCINDE.

Quel péril avec nous courez-vous donc, Monſieur?

ERASTE.

J'en cours un ſi preſſant, qu'il fait trembler mon cœur.

LUCINDE.

Votre cœur eſt, Eraſte, à l'abri des atteintes;
Et je m'étonne fort que vous ayez ces craintes.

ERASTE.

Cette frayeur pourtant, à ne nous point mentir,
Eſt l'unique motif qui m'oblige à partir.

LUCINDE.

Quelle eſt donc cette peur que je ne puis comprendre?

ERASTE.

Vous voulez le ſavoir? Il faut donc vous l'apprendre.
Je le dois d'autant plus, que cet aveu ſans fard
Va vous faire approuver & preſſer mon départ.
Je crains.....

LUCINDE.

Que craignez-vous ? Achevez de m'inſtruire.

ERASTE.

Je crains de vous aimer, puiſqu'il faut vous le dire.

LUCINDE.

Je ne puis m'empêcher de rire de l'aveu.
Cette crainte eſt nouvelle, & c'eſt ſans doute un jeu.

ERASTE.

Non, Lucinde, elle eſt vraie & dans mon caractere.
Vous ſavez à quel point ma liberté m'eſt chere ;
Je riſque de la perdre, en reſtant près de vous.
Vos yeux ont ſur mon ame un aſcendant ſi doux,
Que je ne puis vous voir, ſans en ſentir du trouble.
Plus je vous vois, & plus je le ſens qui redouble.

LUCINDE.

Comment donc ? Vous jouez la paſſion au mieux.

ERASTE.

Ceſſez de plaiſanter. Rien n'eſt plus ſérieux,
Plus réel que l'aveu que je viens de vous faire.
Je mérite en effet toute votre colere.
Vous devez ſans retour me bannir de vos yeux.
Moi-même je voudrois m'arracher de ces lieux ;
Mais, je ſens, pour vous fuir, que j'ai trop de foibleſſe.

LUCINDE.

Et moi, pour vous chaſſer, j'ai trop de politeſſe.

ERASTE.

Vous riez de me voir dans le piege arrêté.

LUCINDE.

Ce n'eſt-là qu'une idée.

ERASTE.

Oh ! C'eſt la vérité.

LUCINDE.

Cela n'eſt pas, vous dis-je, & ne peut jamais être.

ERASTE.

Mais, mon cœur.....

LUCINDE.

Non, j'ai trop l'honneur de vous connoître.
Vous pouvez demeurer ſans nul riſque avec moi.
Pour mieux vous raſſurer, & vaincre votre effroi,
Sachez que pour l'hymen j'ai votre antipathie;
Je le crains.

ERASTE.

Cependant ce ſoir on vous marie.
Vous me diſpenſerez d'en être le témoin.

LUCINDE.

Demeurez hardiment. L'inſtant eſt encor loin.
Léandre & moi, Monſieur, je veux bien vous l'apprendre,
Nous ſommes tous les deux d'accord pour le ſuſpendre.

ERASTE.

Votre tante....

LUCINDE.

A coup ſûr, m'accordera du tems.
Je ſuis jeune, & je puis attendre au moins deux ans.
Écoutez, il me vient une idée excellente.
Je me fais, de ce plan, une image charmante.
Vous l'allez approuver, Monſieur, ſans contredit.
Pendant ces deux ans-là, pour les mettre à profit,
Je veux faire avec vous mon cours d'indépendance.
Du véritable bien, comme elle eſt la ſcience,
Vous viendrez chaque jour m'en donner des leçons;
Et je veux par vous-même en être inſtruite à fonds.

ERASTE.

C'eſt un piege nouveau que vous voulez me tendre.
Au premier entretien mon cœur penche à ſe rendre,
Vous parlant tous les jours, pourra-t-il réſiſter?

LUCINDE.

Je vous jure ſur lui de ne pas attenter.
Par la liberté....

ERASTE.

Non; je la perdrois moi-même,

En voulant près de vous établir ſon ſyſtême.

LUCINDE.

Ne craignez rien.

ERASTE.

Je ſens, & je vois le danger.

LUCINDE.

Ce péril prétendu, je dois le partager.
Si pour la liberté vous craignez, moi je tremble.
Pour ſoutenir ſes droits, uniſſons-nous enſemble.
Déridez votre front, un peu plus de gaité.
Sur ce pied, voulez-vous accepter le traité ?

ERASTE.

Tout le riſque eſt pour moi dans l'accord que vous faites.
Vous ne hazardez rien, de l'humeur dont vous êtes.

LUCINDE.

Vous-même du danger vous êtes à l'abri,
Grace à l'éloignement dont vous êtes rempli.
Ne me refuſez pas un bien que je ſouhaite,
Et pour la liberté formez une ſujette
Qui ne vous fera pas ſûrement déshonneur.

ERASTE.

Malgré moi je me rends à votre vive ardeur.
Mais à condition, pour calmer mes alarmes,
Que vous tempérerez le brillant de vos charmes
Dans les inſtructions que je vous donnerai.

LUCINDE.

Ce n'eſt qu'en négligé que je vous recevrai.

ERASTE.

Ma liberté redoute, en cette conjoncture,
L'éclat de la perſonne, & non de la parure.
Vous ornez l'art vous-même. Ainſi mettez vos ſoins
A prendre un air ſur-tout qui m'intéreſſe moins.

LUCINDE.

Oui, je vous le promets.

ERASTE.

Pour raiſons plus preſſantes,
Je rendrai mes leçons courtes & peu fréquentes.

LUCINDE.

Commençons. Donnez-moi la premiere à préſent.
Quel eſt le vrai devoir d'un cœur indépendant ?

ERASTE.

De fuir ce qui le gêne, & tout ce qui l'ennuie.

LUCINDE.

Sa regle ?

ERASTE.

Son repos.

LUCINDE.

Sa loi ?

ERASTE.

Sa fantaiſie.

LUCINDE.

Oh ! Le mien pour le coup eſt dans ſon élément.

ERASTE.

On doit ſuivre ſon goût comme un amuſement.
Mais dès qu'il prend racine, & ſi-tôt qu'il attache,
Comme un poiſon du cœur, il faut qu'on l'en arrache.
Il faut....

LUCINDE.

Continuez, j'écoute avidement.

ERASTE.

Oui ; mais vous regardez un peu trop fixement.

LUCINDE.

L'attention le veut ; & le deſir d'apprendre...

ERASTE.

Vos yeux ſont ſi brillans, leur regard eſt ſi tendre,
Qu'en les fixant ſur moi, les miens ſont éblouis,
Et que je ne ſais plus enfin ce que je dis.
A vos conditions, c'eſt porter une atteinte.

LUCINDE.

Pour que vous n'ayez plus à me faire de plainte,
Eh bien, je vais baiſſer les yeux modeſtement,
Quand vous me parlerez. Suis-je bien maintenant ?

ERASTE.

Un ſouris fin échappe encore à votre bouche,

Qui, contraire à l'accord, trop vivement me touche.

LUCINDE.

Oh ! mon maître devient trop ſévere aujourd'hui :
On ne peut regarder ni ſourire avec lui.
Rendez-vous, je vous prie, un peu plus doux à vivre.

ERASTE.

Pardon : mais je me ſens hors d'état de pourſuivre.
Je ne ſai plus de quoi nous venons de parler.

LUCINDE.

Attendez, mon eſprit va vous le rappeller.
Vous me parliez, je crois, du goût qui nous attache.

ERASTE.

Voilà ce que je crains, & cette peur m'arrache
D'auprès de vous.

LUCINDE.

Reſtez.

ERASTE.

Non ; je vous dis adieu.

LUCINDE.

Encore un mot avant de ſortir de ce lieu.

ERASTE, *reculant toujours.*

Doucement. Vous allez contre notre ſyſtême.
Se parler quand on veut, & ſe quitter de même,
Eſt la premiere loi qu'enjoint la liberté.
Si vous me retenez, vous rompez le traité,
Et vous tyranniſez vous-même votre maître.

LUCINDE.

Soit. Je vous laiſſe aller, Mais vous fuirez peut-être.
Promettez de reſter, & point de trahiſon.

ERASTE, *en fuyant.*

Je reviendrai, d'honneur, finir notre leçon.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ORONTE, LÉANDRE.

ORONTE.

OUi, j'ai fait un effort, ſur ta lettre preſſante:
J'arrive ici, malgré ma ſanté languiſſante.

LEANDRE.

Cet excès de bonté me rend preſque confus,
Mon pere.....

ORONTE.

Laiſſons-là les diſcours ſuperflus.
Quel ſujet en ces lieux demande ma préſence ?
Dis, parle, il faut qu'il ſoit d'une grande importance,
Pour m'écrire en ce jour comme tu m'as écrit;
Et des termes ſi forts....

LEANDRE.

Il l'eſt, ſans contredit,
Puiſqu'il doit décider du bonheur de ma vie.

ORONTE.

Mon fils, par ce diſcours, tu redoubles l'envie
Que j'ai de le ſavoir.

LEANDRE.

Je ne puis m'expliquer
Que devant Éliante.

ORONTE.

Eh bon, c'eſt ſe moquer.

LEANDRE.

Excuſez; mais elle eſt un témoin néceſſaire;

Et je vais là-deſſus la prévenir, mon pere.

ORONTE.

N'eſt-ce pas quelque trait d'extravagance ?

LEANDRE.

Non.

C'eſt plutôt, je vous jure, un effort de raiſon.

ORONTE.

De raiſon ? De ta part ?

LEANDRE.

Oui ; je veux vous ſurprendre.

Dans votre appartement, où j'irai vous reprendre,

Allez vous repoſer.

ORONTE.

Soit. Ne me trompe pas ;

Ou crains de payer cher mon voyage & mes pas.

SCENE II.

LÉANDRE, *ſeul.*

LA tante s'arme en vain d'un ſcrupule ſévere :
Je compte en triompher par l'effort de mon pere.
Voyons d'abord la niece, & ſachons le progrès
Qu'elle a fait ſur Éraſte. Il eſt pris, ou bien près.
Mais avant de porter le coup que je projette,
Je veux voir de mes yeux ſon entiere défaite.

SCENE III.

LÉANDRE, FRONTIN.

LÉANDRE.

Que fait ton maître? Dis.

FRONTIN.

Lui-même n'en ſait rien.
Mais vous le trahiſſez, & cela n'eſt pas bien.

LEANDRE.

Je le ſers bien plutôt de toute ma puiſſance.

FRONTIN.

Non, vous êtes jaloux de ſon indifférence:
Vous voulez la détruire.

LEANDRE.

On t'a payé, maraud,
Pour parler auſſi mal.

FRONTIN.

On me pendroit plutôt.
Je ſuis trop partiſan de la douce pareſſe.

LEANDRE.

Va, coquin, c'eſt le lot des gens de ton eſpece.

FRONTIN.

Elle eſt auſſi celui des plus honnêtes gens.

LEANDRE.

On y laiſſe ramper des faquins ſans talens,
Sans eſprit comme toi, nés pour la nuit profonde.
Mais pour ton maître, en tout fait pour orner le monde,
C'eſt un meurtre; & je dois par raiſon arracher
Son mérite au repos qui ſemble le cacher.
On doit m'en tenir compte, on doit m'en rendre grace.
C'eſt créer les talens, que de les mettre en place.

SCENE IV.

FRONTIN, *ſeul.*

CE diſcours-là me pique. Oh ! parbleu, l'on verra
Qui ſera le plus fin, & qui l'emportera.

SCENE V.

ÉRASTE, FRONTIN.

FRONTIN.

VOtre chaiſe, Monſieur, attend depuis une heure.

ERASTE.

J'ai changé de deſſein, Frontin, & je demeure.

FRONTIN.

Ah ! gardez vous-en bien. Je dois vous avertir
Que de ces lieux, pour cauſe, il eſt bon de partir.

ERASTE.

Apprends-m'en la raiſon.

FRONTIN.

Puiſqu'il faut vous le dire,
Contre votre repos tout le monde conſpire.
D'une chaîne éternelle on prétend vous lier.
Lucinde veut avoir cet honneur ſingulier.

ERASTE.

Non ; Lucinde plutôt fuit l'hymen elle-même.
Je ſai ſes ſentimens ; elle ſuit mon ſyſtême ;
Et dans la liberté pour affermir ſon cœur,
Moi-même je l'inſtruis, & ſuis ſon Précepteur.

FRONTIN.

Son Écolier plutôt. Vous en êtes la dupe.

On vous trompe. Je plains l'erreur qui vous occupe.
Tous, pour vous marier, ſe ſont donnés le mot.
On vouloit, qui plus eſt, me mettre du complot.

ERASTE.

Qui ? toi ?

FRONTIN.

Moi. Ce n'eſt pas un conte que je forge.
Marton, Monſieur ; Marton, la bourſe ſur la gorge,
A voulu me ſéduire & ſurprendre ma foi.
Elle auroit triomphé d'un autre que de moi ;
Mais vous me connoiſſez, je ſuis incorruptible.

ERASTE.

Ta main a refuſé l'argent ? eſt-il poſſible ?

FRONTIN.

Non, je l'ai pris, Monſieur ; mais proteſtant tout haut
Que je vous preſſerois de partir au plutôt.
A tenir mon ſerment, je ſuis garçon fidele.
J'en crois mon intérêt, mais ſans trahir mon zele.

ERASTE.

Lucinde ne doit pas ſi-tôt prendre un mari.
La noce eſt différée.

FRONTIN.

On la fait aujourd'hui.
Je ne débite pas une fauſſe nouvelle.
On y travaille à force ; & des filles comme elle
On ne prépare pas l'hymen impunément.
Il lui faut un époux, ce ſoir, abſolument.
Léandre qui veut fuir ce nœud qui le menace,
Tâche ſecrétement de vous mettre à ſa place.
Si vous n'y prenez garde, il y réuſſira.
Lucinde le ſeconde, & s'en flatte déja.

ERASTE.

Lucinde ?

FRONTIN.

Oui, j'en ſuis ſûr ; c'eſt un tour effroyable.
Une jeune héritiere, & riche autant qu'aimable,
Veut que de tant de biens vous ſoyez poſſeſſeur,

Et cette même nuit ! Quel chagrin ! quelle horreur !

ERASTE.

Tu peins cette diſgrace & cette perfidie
Avec des traits, Frontin, qui m'en donnent envie.

FRONTIN.

Je ſuis bien mal-adroit. Ce n'eſt pas mon deſir.

ERASTE.

En formant ce lien, ce qui me fait frémir,
C'eſt qu'il faut avec lui ſubir vingt autres chaînes.
Des amis importuns viendront combler mes peines.
D'une charge, leur main voudra me décorer.
En me déſeſpérant, ils croiront m'honorer,
Diſant qu'il faut un rang, que c'eſt par là qu'on brille.

FRONTIN.

Ajoutez à cela des procès de famille.
C'eſt un tiſſu de ſoins qui ne finiront pas.

ERASTE.

Je ne balance plus, viens, partons de ce pas.
Je n'ai que cet inſtant pour éviter l'orage.
Sauvons ma liberté prête à faire naufrage.

FRONTIN.

Oui, Frontin, comme vous, eſt pour le célibat.
Vive, pour être heureux, un homme ſans état;
Qui toujours ſatisfait, ſans procès, ſans tendreſſe,
Sans femme, ſans emploi, ſans maître, ni maîtreſſe,
Exempt de créanciers, de ſoins & de devoir,
Se leve le matin pour ſe coucher le ſoir !

ERASTE.

Je ne veux pas ici m'arrêter davantage.
De Lucinde, ſur-tout, je dois fuir le viſage.
Contre lui ma raiſon eſt un foible ſoutien;
Et ſi je la revois, je ne réponds de rien.

FRONTIN.

On vient. Fuyons; c'eſt elle.

ERASTE.

Ah ! Frontin, je l'ai vue;
Il n'eſt plus tems.

FRONTIN.

J'enrage, & ma peine eſt perdue.

SCENE VI.

LUCINDE, ÉRASTE.

LUCINDE.

ERaſte, je vous cherche.

ERASTE.

Et je ne vous fuis pas,
Malgré tout le danger de revoir vos appas.

LUCINDE.

Marton vient de m'apprendre un ſecret qui m'enchante.
Léandre eſt amoureux.

ERASTE.

De vous?

LUCINDE.

Non: de ma tante.
Il aſpire à ſa main. Puiſſe-t-il l'épouſer!
Mon tranſport....

ERASTE.

Le dépit pourroit bien le cauſer.

LUCINDE.

Non, ma joie eſt ſincere, & doit faire la vôtre.
Nous en ſerons, Monſieur, plus libres l'un & l'autre.

ERASTE.

Moi, je le ſerai moins; rien ne me retenant,
Il faut que je vous aime indiſpenſablement.

LUCINDE.

Je vous l'ai déja dit, je crains peu la menace.
Votre cœur n'oſeroit....

ERASTE.

Il aura cette audace.
Le moindre mot flatteur lui fait franchir le pas.

Je vous en avertis, ne vous y jouez pas.

LUCINDE.

Mais le reſpect ſuivra votre flamme naiſſante?

ERASTE.

Oui.

LUCINDE.

S'il eſt vrai, ce pas n'a rien qui m'épouvante.
Eraſte, vous pouvez le franchir hardiment;
Et c'eſt ſans badiner que je parle à préſent.
L'amour reſpectueux flatte plus qu'il n'irrite,
Et peut tout eſpérer, aidé d'un vrai mérite.

ERASTE.

Vous changeriez de ton, ſi vous me connoiſſiez.
Loin d'écouter mes vœux, vous les rejetteriez.
Sachez que mon amour ſera d'un caractere
Qui va vous effrayer. Je dois être ſincere.
Ce feu, né malgré moi, va vous déſeſpérer.
Je vais dans mes tranſports, je vais... vous adorer.

LUCINDE.

Adorez. En amour l'excès jamais n'offenſe.

ERASTE.

Ma flamme ira pour vous juſqu'à l'extravagance.

LUCINDE.

Ah! vous flattez mon cœur par l'endroit le plus doux.

ERASTE.

Attendez-vous ſans ceſſe aux accès les plus fous.

LUCINDE.

Bon; je ſuis pour l'amour qui tient de la manie.
Quand on m'aime, je veux qu'on m'aime à la folie,
Et que l'on extravague.

ERASTE.

Eh bien, en ce cas-là,
Vos vœux ſeront remplis. J'extravague déja.
Je vais être conſtant au point d'être incommode.

LUCINDE.

Quoi! Vous ſerez fidele en dépit de la mode?
Que vous redoublerez mon eſtime pour vous!

ERASTE.

Pour comble de tourment, mon cœur ſera jaloux.

LUCINDE.

Jaloux ?

ERASTE.

A la fureur.

LUCINDE.

Ma joie eſt incroyable ;
Et ce trait, à mes yeux, va vous rendre adorable.
La jalouſie, Eraſte, eſt le ſel de l'amour ;
Il eſt fade ſans elle, & n'a qu'un froid retour.
Elle en eſt, qui plus eſt, la preuve convainquante :
Il faut qu'elle ſoit même injuſte, extravagante.
Celle qui ne l'eſt pas eſt digne de mépris.
Plus elle eſt mal fondée, & plus elle a de prix.

SCENE VII.

MARTON, FRONTIN, ERASTE, LUCINDE.

MARTON, *à Lucinde.*

Tout eſt perdu. Je viens, la triſteſſe dans l'ame,
Je viens pour vous chercher de la part de Madame.

LUCINDE.

Pourquoi ?

MARTON.

Mademoiſelle, on n'attend plus que vous ;
Léandre, ſans délai, va ſe voir votre époux.
Son Pere eſt arrivé tout exprès pour conclure.
Madame, du contrat, preſſe la ſignature.

ERASTE.

Quelle nouvelle ! O Ciel ! Elle glace mes ſens.

LUCINDE.

Toute ma joie expire à ces mots foudroyans.
Quelle noce fatale !

ERASTE.

Ah ! votre effroi me charme.
Léandre vous déplaît, puiſqu'elle vous alarme.
Voilà ce qu'en ſecret je brûlois de ſavoir.

LUCINDE.

Et voilà ce qui fait mon juſte déſeſpoir.

ERASTE.

Pour rompre ce lien que votre ame redoute,
Parlez, j'oſerai tout, quelque effort qu'il m'en coûte.

LUCINDE.

Ce ſeroit m'affranchir d'un ſupplice cruel.

ERASTE.

Quel moyen employer ?

MARTON.

Mais un, très-naturel.
Vous avez pour Lucinde une eſtime très-grande ;
A ſa tante, Monſieur, faites-en la demande :
A votre empreſſement on pourra l'accorder,
Si Léandre ſur-tout daigne vous ſeconder.

FRONTIN, *bas à Eraſte.*

Fûyez plutôt, prenez vers Paris votre courſe,
Ou vous êtes perdu ſans eſpoir de reſſource.

MARTON.

Le mariage au fond eſt ce qu'on veut qu'il ſoit.
Dans le monde, Monſieur, tous les jours on le voit.
Son joug eſt ſi léger qu'on le porte ſans peine.
Il autoriſe même une liberté pleine ;
Et du ton, en un mot, dont on vit à préſent,
C'eſt, de tous les états, le plus indépendant.

LUCINDE.

Je me conſolerois, ſi j'allois être unie
Au deſtin d'un époux dont je ſerois chérie.

ERASTE.

Si l'ardeur d'un amant qui n'adore que vous,

Peut avoir cette gloire, il eſt à vos genoux.

MARTON.

Pour le coup l'y voilà.

FRONTIN, *à Eraſte.*

Quel eſt votre délire?
Que faites-vous, Monſieur?

ERASTE.

Ce que l'amour m'inſpire.

LUCINDE.

Quoi! L'hymen n'a plus rien d'effrayant à nos yeux?

ERASTE.

Non; j'attends de lui ſeul mon bonheur précieux.
Votre frayeur pour lui.....

LUCINDE.

Diminue; & ſa chaîne,
Partagée avec vous, me ſera moins de peine.

ERASTE.

Ces mots comblent mes vœux, & paſſent mon eſpoir.

MARTON.

Je ſuis charmée.

FRONTIN.

Et moi, je ſuis au déſeſpoir.

SCENE VIII.

LÉANDRE, ERASTE, LUCINDE, MARTON, FRONTIN.

LEANDRE.

QUe vois-je? Quel coup d'œil! L'attitude eſt charmante!

(*A Eraſte.*)

Non; demeure à ſes pieds, ce ſpectacle m'enchante.
C'eſt où je te voulois pour ta gloire & mon bien.

ERASTE.

S'il tient à ma défaite, il n'y manque plus rien.

LEANDRE.

Hem, tu ne pars donc plus ?

ERASTE.

Non : je t'en remercie.
Je te dois & ma joie, & mon être, & ma vie.

LEANDRE.

Ta fiere indépendance avec ta liberté
N'eſt donc plus un tréſor par toi ſi regretté ?

ERASTE.

Non. J'étois inſenſé, quelle folie extrême
De mettre ſon bonheur dans un ſi faux ſyſtême !
Eh ! Peut-on être heureux, quand l'ame ne ſent rien ?
C'eſt dans le ſentiment qu'eſt le ſouverain bien.
Oui, c'eſt lui ſeul qui touche, intéreſſe, remue,
Qui fait paſſer, du cœur, ſon charme dans la vie ;
L'Amour en eſt le pere, il peut ſeul l'animer ;
Et pour ſavoir ſentir, il faut ſavoir aimer.

LEANDRE.

Je ſuis.....

MARTON.

Vous oubliez que le péril vous preſſe,
Et que, pour vous unir, Madame attend ſa niece.

ERASTE.

Une juſte frayeur ſuccede à mon tranſport.
Eliante & ton pere.....

LEANDRE.

A préſent je ſuis fort.
N'appréhende plus rien ni de l'un ni de l'autre.

ERASTE.

Ton hymen.....

LEANDRE.

Je le romps pour conclure le vôtre,
Du ſuccès, mes amis, je ne dois plus douter.
Eliante..... Elle vient.

ERASTE.

Je vais me préſenter.

LEANDRE.

Modere un peu l'ardeur qui de ton cœur s'empare.
Il faut qu'à ton aveu mon eſprit le prépare.
Eloignez-vous tous deux pendant quelques inſtans;
Et vous reparoîtrez, quand il en ſera tems.
A mon pere, Marton, va, dis, ſans plus attendre,
Qu'il eſt, ici, par moi, ſupplié de ſe rendre.

SCENE IX.

ÉLIANTE, LÉANDRE.

ELIANTE.

VOtre pere, Monſieur, qui vient de me parler,
M'a dit que votre cœur devoit lui révéler
Un ſecret devant moi d'une importance extrême.
Quel eſt donc ce ſecret qui m'étonne moi-même,
Et ſuſpend le contrat que mon ordre a preſſé,
Quand on doit le ſigner, & qu'il eſt tout dreſſé?

LEANDRE.

J'ai pris ici tantôt ſoin de vous en inſtruire.

ELIANTE.

Il m'eſt donc échappé. Daignez me le redire.

LEANDRE.

Volontiers. Je me plais à vous le répéter,
C'eſt mon ardeur pour vous, que rien ne peut dompter.

ELIANTE.

Rappellez-vous, Monſieur, que je l'ai condamnée;
Que, par bonté pour vous, je vous l'ai pardonnée,
Et qu'un pareil ſecret doit être enſeveli.

LEANDRE.

Non, mes feux ſont trop beaux pour reſter dans l'oubli.
Cet amour eſt ardent autant qu'il eſt ſincere;

Et

Et je veux qu'il éclate en préſence d'un pere.

ELIANTE.

Ah ! Je vous le défends.

LEANDRE.

Je ne puis obéir.
Pour le lui déclarer, je l'ai fait avertir.

ELIANTE.

Pouvez-vous à ce point porter l'extravagance ?

LEANDRE.

Je fais plutôt par là, je fais voir ma prudence ;
Et mes deſirs ſont tels qu'il les approuvera,
Et qu'à me rendre heureux il vous engagera.
Il s'avance. Et je vais....

ELIANTE.

Arrêtez, je vous prie.
A quoi m'expoſe ici ſa folle étourderie !

SCENE X.

ORONTE, LÉANDRE, ÉLIANTE.

LEANDRE.

MOn pere, ſoyez juge entre Madame & moi.

ORONTE.

De quoi s'agit-il donc ? Mon fils, explique-toi.

LEANDRE.

Pour elle, dans ce jour, mon ame eſt pénétrée.

ELIANTE.

Non, ne le croyez pas. Sa raiſon égarée....

LEANDRE.

Mon pere, dans mes vœux vous devez m'approuver.
Ma raiſon eſt très-ſaine, & pour vous le prouver,
De la plus vive ardeur je brûle pour Madame;
Et cette paſſion tient ſi fort à mon ame,
Qu'on ne peut l'en tirer ſans m'arracher le jour.
Doit-elle s'offenſer d'un ſi parfait amour ?

ORONTE.

Je ſuis ſurpris. Comment ? Tu n'aimes pas ſa niece.

LEANDRE.

Un autre la recherche, un autre a ſa tendreſſe ;
Et Madame eſt plutôt le choix qui me convient.

ELIANTE, *à Oronte.*

N'écoutez pas, Monſieur, les diſcours qu'il vous tient.

ORONTE.

Pardon, mais je fais plus, j'y donne mon ſuffrage.
Je n'aurois jamais cru que mon fils fût ſi ſage.

ELIANTE.

Vous l'approuvez, Monſieur ?

ORONTE.

Madame, tout à fait.
Il ne pouvoit jamais faire un choix plus parfait.
Son amour trouve en vous, eſprit, beauté, ſageſſe,
Tout ce qui peut flatter & fixer ſa jeuneſſe.

LEANDRE.

Vous l'entendez, Madame. Ah, quel pere charmant!
J'étois bien sûr d'avoir ſon applaudiſſement.

ELIANTE.

A Léandre, Monſieur, Lucinde eſt deſtinée.

LEANDRE.

Eraſte peut lui ſeul la rendre fortunée.

ORONTE.

Eraſte eſt digne d'elle.

LEANDRE.

Il l'aime.

ELIANTE.

Il n'en eſt rien.
Pour croire ce prodige, on le connoît trop bien.

LEANDRE.

Poſſéder votre niece, eſt le bien qu'il deſire.
Lui-même qui paroît, peut mieux vous en inſtruire.

SCENE DERNIERE.

ERASTE, ORONTE, LÉANDRE, ÉLIANTE, LUCINDE, MARTON, FRONTIN.

ERASTE.

OUi, mon bonheur dépend d'être votre neveu.
Jugez de mon amour, puiſqu'il fait cet aveu.

ELIANTE.

Il m'étonne en effet. Que ma niece prononce,
Mon ſentiment ſera conforme à ſa réponſe.

ORONTE.

Elle doit le choiſir ; mais à condition
Que pour mieux cimenter cette heureuſe union,
Il va prendre une charge, & remplir ſon mérite.
L'Etat y doit gagner, & tout l'en ſollicite.

ERASTE.

Pour obtenir ſa main, à tout je me ſoumets.

LEANDRE, *à Lucinde.*

La France vous ſera redevable à jamais.

ELIANTE, *à Lucinde.*

Acceptez-vous Monſieur ? Rompez donc ce ſilence,
Répondez.

LUCINDE.

Ma tante..... oui, pour le bien de la France.

LEANDRE, *à Eliante.*

Ce miracle, pourtant, c'eſt moi qui l'ai produit:
De cette tête folle, il eſt le ſage fruit.
J'attends, de cet effort, la juſte récompenſe.
Elle eſt en votre main. Votre ame encor balance ?
Mais vous ne pouvez plus reculer mon bonheur.
Mon pere, mon amour, tout parle en ma faveur.

ORONTE.

(*A Eliante.*)

Formez ce double nœud.

ELIANTE.

Le puis-je avec décence ?

La raiſon.....

LEANDRE.

Eſt pour moi.

ELIANTE.

Le peu de convenance.....

ORONTE.

La différence d'âge eſt foible entre vous deux.

ELIANTE.

Et d'un ſecond hymen le ridicule affreux.

LEANDRE.

D'une humeur trop ſévere, oh ! vous donnez des preuves.

Je vous demande grace, au nom de tant de veuves.....

ORONTE.

Sans vous qui l'arrêtez, mon fils va ſe perdre.

LEANDRE.

Oui.

ORONTE.

Je vous ſupplie en pere, & vous preſſe en ami.

LEANDRE.

Joignez-vous tous à moi.

LUCINDE.

Pour éviter ce blâme,

Ma tante, rendez-vous.

ERASTE, MARTON, FRONTIN.

Rendez-vous donc, Madame.

ELIANTE.

Vous donnez tous l'alarme à mon cœur agité.

LEANDRE.

Madame, épouſez-moi par généroſité.

ORONTE.

Rien ne peut le ſauver que votre main offerte.

ELIANTE.

Je la lui donne donc pour éviter ſa perte.

LEANDRE.

Vous y venez pourtant ! En vain vous réſiſtiez.
Je vous l'avois bien dit que vous m'épouſeriez.

FIN.

LA FOLIE
DU
JOUR,
COMÉDIE.

ACTEURS.

LE MARQUIS DE VAGNOLE.

LE BARON DE VAGNOLE, fils aîné du Marquis.

LÉANDRE, fils cadet du Marquis.

LE CHEVALIER PAPILLON.

LA MARQUISE.

HÉLOYSE.

MADEMOISELLE DU MESNIL.

LA FRANCE.

La Scene eſt à la Campagne.

LA FOLIE DU JOUR, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, LÉANDRE.

LE MARQUIS.

AH! ah! c'eſt vous, mon fils? Dites-moi, je vous prie,
Qui vous conduit dans ce ſéjour?

LEANDRE.

Puiſqu'il faut l'avouer, mon pere, une folie.

LE MARQUIS.

Et quelle? Il en eſt tant!

LEANDRE.

Mais c'eſt celle du jour ;
J'y viens jouer la Comédie.

LE MARQUIS.

Perſonne n'eſt plus à l'abri
De cette fievre qui ſe gagne ;
Car je dois l'y jouer auſſi.

LEANDRE.

Mon pere, j'en ſuis très-ravi,
Je ne puis m'égarer, quand je vous accompagne.
Par le Comte d'Eſſex, nous débutons ici :
Je dois y faire Salsburi.

LE MARQUIS.

Moi, Cecile. A cette campagne
Un ſoin plus ſérieux m'a pourtant amené :
J'y viens pour marier le Baron votre ainé.
Comme je ſuis ami de Cidaliſe,
La maîtreſſe de ce château,
Sa bonté m'a chargé d'un emploi ſi nouveau,
Qu'il me remplit moi-même de ſurpriſe.
Mais vous, Léandre, depuis quand
La connoiſſez-vous donc ?

LEANDRE.

C'eſt d'hier ſeulement.

LE MARQUIS.

Qui vous a préſenté ?

LÉANDRE.

Mon pere, la Marquiſe
Qui m'a trouvé quelque talent.
De notre troupe, elle eſt la Directrice :
Elle en eſt auſſi l'ornement.
Sur-tout dans le Comique elle a le jeu brillant :
Et je ne doute pas que l'on ne l'applaudiſſe.
Pour moi, d'un débutant je ſens toute l'ardeur.

LE MARQUIS.

Je crois que vous ſongez à plaire au Spectateur,
Beaucoup moins qu'à toucher l'Actrice.

Ce trouble avec cette rougeur
Me confirme....

LEANDRE.

Mon pere....

LE MARQUIS.

Eh ! point de crainte fade ;
Nous ſommes tous les deux du même corps ici.
Parlez donc hardiment, parlez, mon camarade :
Vous ne pouvez choiſir un plus diſcret ami.

LEANDRE.

A ne vous cacher rien, ce titre m'autoriſe.
L'attachement que j'ai pour la Marquiſe
Eſt moins de goût que de raiſon.
C'eſt une veuve du bon ton :
Et ſes conſeils....

LE MARQUIS.

Que votre ame y réponde,
Vous deviendrez bientôt un cavalier charmant.
Vive une femme du grand monde
Pour bien inſtruire un jeune homme ignorant !
Dites-moi ſi pour vous cette Dame eſt ſenſible ;
Si l'amour ?....

LEANDRE.

Non ; ſon cœur n'en eſt pas ſuſceptible.
Le plaiſir ſeul....

LE MARQUIS.

Tant mieux. J'en ſuis charmé pour vous.
Un commerce galant eſt le meilleur de tous.
C'eſt un lien tiſſu d'une légere ſoie,
Qui, ſans vous attacher, vous ſerre doucement.
Il tient toujours votre eſprit dans la joie,
Et n'empêche jamais votre établiſſement ;
Bien plus, il contribue à votre avancement.
L'amitié du beau ſexe en eſt la bonne voie.
Qui le ſait amuſer, eſt ſûr de l'obtenir.
On peut aller à tout dès qu'on l'a pour ſon guide ;

Et la fortune eſt douce autant qu'elle eſt rapide,
Quand on la tient de la main du plaiſir.

LEANDRE.

Ce diſcours eſt très-véritable :
Mais le parfait & ſincere lien
D'un amour mutuel, me paroît préférable.
Lui ſeul peut rendre heureux un cœur comme le mien.

LE MARQUIS.

Où trouver un objet digne d'un nœud ſi tendre ?

LEANDRE.

J'avois eu ce bonheur, puiſqu'il faut vous l'apprendre.

LE MARQUIS.

Dans quel endroit l'avez-vous rencontré.

LEANDRE.

J'ai vu cette belle accomplie
Dans un Couvent voiſin de notre Académie,
Et par un coup inespéré.
Comme un ſeul mur....

LE MARQUIS.

Eh bien ?

LEANDRE.

Je manque d'aſſurance,
Mon pere, vous allez me traiter d'étourdi !

LE MARQUIS.

Non ; comme confident je ſerai plus poli :
Parlez ; je vous promets une entiere indulgence.

LÉANDRE.

Comme un ſeul mûr nous ſéparoit,
Qu'on pouvoit y monter par la cour du manege ;
Entraîné par un autre, un jour.... Vous l'avourai-je ?
Je me guindai ſur le ſommet.
Dans le Jardin, que ce mur dominoit,
Trente jeunes beautés faiſoient leur promenade.
Je contemplois avec mon camarade
Ce bel eſſaim qui folâtroit ;
Quand tout à coup mon œil qui s'égaroit,

En remarqua parmi cette troupe choiſie,
Une.... C'étoit un aſtre, elle me regarda.
Dans le moment un trait de ſympathie
Partit comme l'éclair, & tous deux nous frappa.
Tout le reſte du jour l'image m'en reſta.
Dans l'eſpoir de revoir l'objet qui me poſſede,
Sur l'aile de l'amour qui m'inſpire & qui m'aide,
Le lendemain au ſoir je regagne le mur.
Qu'il m'avoit bien conduit! Que ſon inſtinct eſt ſûr!
Juſtement elle étoit aſſiſe
Près de ce mur heureux. » Ah! dit-elle ſurpriſe,
» C'eſt vous, Monſieur? Sa bouche proféra
Ces mots d'un ton ſi doux qu'elle me pénétra.
Je ſaiſis cet inſtant pour déclarer ma flamme;
Je portai l'embarras dans le fond de ſon ame.
Son trouble & mes ſoupirs lierent l'entretien,
Et je vis que ſon cœur étoit fait pour le mien.

LE MARQUIS.

Votre témérité s'en tint là?

LEANDRE.

Non, mon pere.
De nous écrire, alors nous convînmes tous deux,
A l'aide d'un cordon, qui ſervoit d'émiſſaire,
Nous nous faiſions tenir nos billets amoureux.
Pour me donner les ſiens, que j'aime encore à lire,
Au bout de ce lien elle les attachoit.
D'une rapidité que je ne puis décrire,
Ma main les enlevant, vîte, s'en ſaiſiſſoit,
Et mille fois ma bouche les baiſoit;
Mais ce bonheur fut de courte durée.
On nous ſuprit la troiſieme ſoirée,
Comme j'allois prendre au filet
Un poulet qui venoit d'éclore.

LE MARQUIS.

Le tour eſt noir!

LEANDRE.

Il eſt déſeſpérant.

Je n'ai vu que trois fois la beauté que j'adore.

LE MARQUIS.

Après ce fatal incident,
Que devint-elle ?

LEANDRE.

Je l'ignore,
On la fit changer de couvent,
Sans lui donner le tems de m'en inſtruire.
Héloïſe eſt ſon nom. Je ne ſais que cela
L'hiſtoire....

LE MARQUIS.

Après ?

LEANDRE.

L'hiſtoire finit là.
J'ai perdu ce tréſor. Je n'ai plus rien à dire.

LE MARQUIS.

Quoi ! votre amour s'eſt contenté d'écrire ?

LEANDRE.

— Hélas ! malgré moi.

LE MARQUIS.

Je reſpire.
Et quand je vous ai vu ſur le mur du Jardin,
J'ai friſſonné, je vous l'avoue.
Le pas étoit gliſſant ; & je vous loue
D'être reſté, mon fils, à moitié du chemin.
Oubliez-la.

LEANDRE.

Dans ce deſſein
J'ai fait à la Marquiſe une cour aſſidue ;
Mais ce premier objet reſte victorieux.
Son image toujours eſt préſente à ma vue ;
Et la comparaiſon l'y peint encore mieux.

LE MARQUIS.

Tâchez donc de ſavoir ce qu'elle eſt devenue :
Si le parti convient, je pourrai l'approuver.

LEANDRE.

Mon pere, il conviendra, ſi je puis la trouver.

LE MARQUIS.

J'entends venir quelqu'un qui chante.

LEANDRE.

C'eſt Papillon, notre beau Chevalier.
Sa voix eſt légere & brillante;
Mais il en eſt convaincu le premier.
Il danſe, il fait des vers, il ſait tout allier,
Compoſe en même tems un ballet, une piece.

LE MARQUIS.

Le voilà qui s'approche; avec lui je vous laiſſe.

LEANDRE.

Il ne faut pas vous écarter,
Mon pere, & voilà l'heure où l'on va répéter.

LE MARQUIS.

Pour preſſer le contrat que je veux que l'on dreſſe,
Je vais vîte donner mes ſoins;
Et ſur le champ je vous rejoins.

SCENE II.

LE CHEVALIER, LÉANDRE.

LE CHEVALIER *entre en danſant & en chantant.*

LEANDRE.

Vous chantez avec goût, vous danſez avec grace.

LE CHEVALIER.

C'eſt un nouveau ballet qu'à part-moi je repaſſe.
Je le donne ce ſoir; il ſera fort joli.
Nos Dames ne ſont pas ici?
Elles ſont toujours pareſſeuſes.

LEANDRE.

Et nos hommes le ſont auſſi.

LE CHEVALIER.

Mais la choſe eſt des plus affreuſes !
On devoit s'aſſembler à l'heure de midi.
Il en eſt trois.

SCENE III.

LE CHEVALIER, LÉANDRE, LA FRANCE.

LE CHEVALIER.

LA France, avez-vous averti
Les Acteurs principaux ?

LA FRANCE.

Non, Monſieur.

LE CHEVALIER.

Courez-y.

SCENE IV.

LE CHEVALIER, LÉANDRE.

LE CHEVALIER.

TOute la troupe eſt à l'amende.
Par la petite piece, il faudra commencer ;
On n'auroit pas le tems de répéter la grande.
La Marquiſe un peu plus auroit dû ſe preſſer.
Elle que l'on entend inceſſamment ſe plaindre
Qu'on ſuit mal les ſtatuts qu'elle vient de dreſſer,
Eſt la premiere à les enfreindre.

SCENE V.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER, LÉANDRE.

LA MARQUISE.

DE grace, ne me grondez pas.
On doit de l'indulgence aux femmes.
Une horrible migraine a retardé mes pas.

LE CHEVALIER.

Eh ! voilà ce que c'eſt, Meſdames,
Que d'être d'un ſi grand ſouper.

LA MARQUISE.

Mais on ſuit le courant ; il faut ſe diſſiper.

LE CHEVALIER.

Le vin d'Aï vous rend malades ;
Et la nuit dérange le jour.

LA MARQUISE.

Moi, je bois de l'eau.

LE CHEVALIER.

Des Barbades.
Pour Léandre, il ne prend que du Parfait Amour.

LEANDRE.

C'eſt la liqueur que je préfere.

LA MARQUISE.

Le nom ſuffit pour la lui rendre chere.

LEANDRE.

Je ne m'en défends pas, je ſens que je ſuis fait
Pour aimer d'un amour parfait.

LA MARQUISE.

Quelle folie ! Ah ! c'eſt un ridicule
Dont il ſe défera bientôt auprès de nous.

LEANDRE.

Je riſque bien plutôt de le prendre avec vous.

LA MARQUISE.

Non, de vous le donner, je me fais un ſcrupule.
Je vous veux, par pitié, détromper là-deſſus.

LEANDRE.

Mais comme moi, chacun eſt idolâtre
Du ſentiment.

LA MARQUISE.

Sur le Théatre.
Mais il eſt dans le monde au rang des vieux abus.
L'amour n'eſt plus un Dieu qu'on fête.

LE CHEVALIER.

Non: ſes Autels ſont abattus.
C'eſt le plaiſir qui nous arrête:
Et pour trancher les diſcours ſuperflus,
On s'arrange aujourd'hui, mais on ne s'aime plus.

LEANDRE.

On s'arrange!

LE CHEVALIER.

Oui, c'eſt le mot.

LEANDRE.

Quel langage!

LE CHEVALIER.

Vous le comprendrez mieux, quand vous ſaurez l'uſage.
Mais attendez, voici qui va vous mettre au fait.
C'eſt un livre inſtructif pour les gens de votre âge.
De mes momens perdus, Monſieur, il eſt l'ouvrage;
Mais il n'en eſt pas moins parfait.

LÉANDRE.

Ces momens ſont chez vous un tems conſidérable.

LE CHEVALIER.

Liſez; ſans flatterie, il doit être eſtimé,
Et le débit en eſt indubitable;
Car, vrai, d'honneur, tout ce qu'un homme aimable
Peut ſavoir en un jour s'y trouve renfermé.
Le titre ſeul eſt remarquable.

LEANDRE *lit.*

Le Dictionnaire du Jour, où l'on trouve tous les mots, toutes les Anecdotes, & tous les uſages du jour expliqués les uns par les autres; dédié à la bonne Compagnie, & fait pour inſtruire ſinguliérement tous les jeunes Marquis qui n'ont pas encore le bon ton.

(*Après avoir lu.*)

Le Dictionnaire du Jour!
On met par-tout ce mot du jour qui me chagrine.

LE CHEVALIER.

Mais c'eſt le mot en regne à la Ville, à la Cour.
Quelque part qu'on le place, ah! ſa force eſt divine.
L'eſprit du jour eſt l'eſprit dominant;
Et la piece du jour eſt la piece ſuivie.
L'homme du jour eſt le plus amuſant;
Et l'Actrice du jour eſt la plus applaudie.
Le ton du jour eſt celui que l'on prend;
Le fruit du jour eſt le ſeul que l'on goûte,
Et l'exemple du jour eſt le plus ſéduiſant.
La nouvelle du jour eſt celle qu'on écoute;
Et l'air du jour eſt celui qu'on apprend.

LA MARQUISE.

Papillon, attendant que tout le monde arrive,
Chantez-nous l'air du jour.

LE CHEVALIER.

Le voici tout noté.

LA MARQUISE.

J'ai fait ce choix pour vous.

LE CHEVALIER.

J'en ſuis au plus flatté.
Prêtez-moi l'un & l'autre une oreille attentive.

(*Il chante.*)

Volez, régnez, volez, beau papillon du jour....

LA MARQUISE.

Beau papillon du jour, vous vous rendez juſtice.

LE CHEVALIER.

Ce n'eſt pas moi. Souffrez que je finiſſe.

(*Il chante.*)

Volez, régnez, volez, beau papillon du jour,
Votre durée eſt immortelle.
Si vous mourez l'hiver, quand la roſe eſt nouvelle,
Vous renaiſſez à votre tour.
Volez, régnez, volez, beau papillon du jour,
Votre durée eſt immortelle.

LA MARQUISE.

Hem, ce beau papillon du tems,
Eſt-ce le papillon de robe,
Lui, qui renaît dans le printems,
Lorſqu'à nos yeux le guerrier ſe dérobe?

LE CHEVALIER.

Oui.

LA MARQUISE.

Voyons Fontenoi, Monſieur, préſentement;
C'eſt l'article du jour le plus intéreſſant.

LE CHEVALIER.

Fontenoi n'eſt pas là.

LA MARQUISE.

Tant pis. Cela m'étonne.
C'eſt peu de Fontenoi; mais Antoin, mais Calonne,
Comme les mots du jour, y doivent tous entrer;
Et perſonne ne peut, ne doit les ignorer.
Il faut que l'on en parle, ou qu'on en déraiſonne.
La priſe de Tournai doit s'y trouver auſſi,
Tous nos Héros du jour qui viennent de combattre,
Et leur portrait en raccourci.

LE CHEVALIER.

C'eſt un ſoin que je laiſſe au chantre d'Henri Quatre;
Il me ſiéroit très-mal d'en parler après lui.

LEANDRE.

Le Chevalier a raiſon en ceci.
Nous ne devons jamais dans tous nos badinages
Méler les exploits de Louis,
Ni la valeur précoce de ſon fils;
Et l'on fait, ſans que nos ouvrages

En inſtruiſent Paris, en informent la Cour,
On ſait que les Bourbons ſont les Héros du jour,
Et les Héros de tous les âges.

LA MARQUISE, *au Chevalier.*

Quels ſont donc les Héros de ce Livre amuſant?

LE CHEVALIER.

Les Héros de la bagatelle;
La coquette du jour, ou plutôt de l'inſtant;
Le petit-maître du moment.

LEANDRE.

Plus ſuperficiel, & plus frivole qu'elle,
Son mérite léger eſt compoſé de vent.

LE CHEVALIER.

Liſez-en le portrait, c'eſt là votre modele.
Il vous corrigera du goût d'être fidele.

LEANDRE *lit.*

L'aimable de l'inſtant paroît pour s'envoler;
C'eſt un éclair qui fuit, une eau qui s'évapore,
Il eſt uniquement la beauté qu'il adore.
L'air ſeul qui le dérange a droit de le troubler;
Rien ne l'attache; & c'eſt un vrai Phoſphore,
Qui s'allume d'un rien, & ſans jamais brûler.
(*Après avoir lu.*)
D'accord, il brille à froid comme la lune;
Son ton ſuffit pour me geler.

LA MARQUISE.

Et la femme du jour?

LE CHEVALIER.

La touche eſt peu commune.
Examinez ſes traits, ils reſſemblent aſſez
A certains que vous connoiſſez.

LA MARQUISE *lit.*

Arténice qui prône, & par-tout eſt prônée,
A les dons contraſtés qui donnent cette année
De la conſidération,
Elle eſt coquette avec décence;
Médiſante, mais du bon ton;

Et précieuſe avec aiſance ;
Toujours fauſſe avec la nuance
Que demande l'occaſion ;
Et quelquefois perfide avec précaution.
Elle a l'avantage commode
De plaire ſans attachement,
De s'attendrir ſans ſentiment,
C'eſt la femme du jour, c'eſt la femme à la mode.
(*Après avoir lu.*)
La voilà. Je la reconnois ;
Et le portrait eſt des plus vrais.
Votre ouvrage prendra, c'eſt moi qui vous l'aſſure ;
De tous les gens de goût, il mérite l'amour.

LEANDRE.

Et la critique du Mercure.

LE CHEVALIER.

Je me tiendrai, d'honneur, flatté de ſa cenſure ;
Car le livre du mois, n'eſt pas celui du jour.

LEANDRE.

Le vôtre eſt un préſent dont je vous remercie :
Il ſervira beaucoup à mon inſtruction.

LE CHEVALIER.

J'ai donné le pareil.....

LA MARQUISE.

A qui donc, Papillon ?

LE CHEVALIER.

A la niece de notre amie,
Tous les dons lui ſont accordez.
Qu'elle jouera bien la Ducheſſe,
Ce rôle que vous lui cédez !
Elle l'a répété tout à l'heure en maîtreſſe.
Ses yeux, comme ſa voix, expriment la tendreſſe,
Quoiqu'elle ſorte à peine du Couvent,
Elle penſe, Marquiſe, & ſent plus vivement.

LEANDRE.

Je brûle de la voir, je brûle de l'entendre,
Sur ce portrait avantageux.

LE CHEVALIER.

Il faut les mettre aux priſes tous les deux.

LA MARQUISE.

La pauvre enfant ! Elle eſt dans l'erreur de Léandre.
Elle croit que l'on doit aimer pour être heureux ;
Et le ſort d'Héloïſe eſt d'avoir le cœur tendre.

LEANDRE.

Qu'entends-je ? O Ciel ! Quel nom flatteur ?
Héloïſe !

LA MARQUISE.

Oui. D'où naît cette ſurpriſe ?
Héloïſe eſt le nom, Monſieur,
De la niece de Cidaliſe.

LEANDRE.

Si c'étoit elle par bonheur ?.....

LE CHEVALIER.

Je ne ſai ; je crains & j'eſpere.

LA MARQUISE, *riant.*

Ah, j'eſpere, je crains ! le contraſte eſt plaiſant.
Eſt-ce la belle du Couvent,
Dont vous m'avez conté l'hiſtoire ſinguliere ?

LEANDRE.

Je le voudrois, mon bonheur ſeroit grand.

LE CHEVALIER.

D'une reconnoiſſance, oh ! ceci nous menace,
Et je la vois venir déja.
Ces vieux coups de théatre on ſi mauvaiſe grace !
On les amene à force.

LA MARQUISE.

Ah, que dites-vous là ?
Une reconnoiſſance eſt toujours à ſa place.
Peut-on réuſſir ſans cela ?
Paris jamais ne s'en raſſaſira.

LEANDRE.

Si par l'effet de ma bonne fortune
C'étoit mon Héloïſe, ah ! j'en jouerois bien une !
Dans cet eſpoir flatteur j'en veux être éclairci.

LE CHEVALIER.

Arrêtez. Quel eſt ce délire ?

LEANDRE.

Laiſſez-moi, je ne puis aſſez-tôt m'en inſtruire.

LA MARQUISE.

Je ne permettrai pas que vous ſortiez ainſi.
C'eſt ici le lieu de la Scene.
Il faut que vous reſtiez, & qu'Héloïſe vienne,
Afin que Monſieur juge, & que je voie auſſi
Quel effet produiront votre approche & la ſienne.
Laiſſez-nous du moins le plaiſir,
En décidant par cette ébauche,
De rire à vos dépens, ſi vous paroiſſez gauche,
Ou celui de vous applaudir,
Quoiqu'avec un peu moins de zele,
Si vous venez à réuſſir.

LEANDRE.

Vous m'encouragez fort ; mais je ne vois pas celle.....

LA MARQUISE.

Elle ne doit pas tarder à venir.
La voilà. Regardez ſi c'eſt là votre belle.

LEANDRE.

C'eſt elle-même. Ah, Ciel ! Mon cœur vole vers elle.
Mais je n'ai pas la force d'approcher ;
Mes pieds tremblans refuſent de marcher.

SCENE

SCENE VI.

HELOYSE, LA MARQUISE, LÉANDRE, LE CHEVALIER.

HELOYSE.

(*A la Marquise.*) (*Appercevant Léandre.*)

MAdame..... Ah !

LA MARQUISE.

Sa ſurpriſe eſt aſſez naturelle.

LEANDRE.

Héloïſe !

HELOYSE.

Qu'entends-je ? Et qu'eſt-ce que je vois ?
La parole me manque.

LEANDRE.

Et j'ai perdu la voix.

HELOYSE.

Ne me trompé-je pas ? Etes-vous ce Léandre
Qui m'écrivoit ſi tendrement
Par le moyen.....

LEANDRE.

D'un cordon.

HELOYSE.

Juſtement.
Et qui venoit.....

LEANDRE.

Sur le mur du Couvent.

HELOYSE.

Mon amour, pour le coup, ne ſauroit s'y méprendre.
C'eſt Léandre, c'eſt lui, c'eſt mon fidele amant.

L'étonnement, la joie & le saiſiſſement.....

LEANDRE.

Le trouble & le plaiſir.....

HELOYSE.

Mes yeux, mon cœur, mon ame.....
Je ne ſai plus ce que je dis.

LEANDRE.

Mon feu, ma tendreſſe, ma flamme.....
Le même égarement regne dans mes eſprits.

LA MARQUISE.

Mes yeux, mon cœur, mon feu, ma flamme!....

LE CHEVALIER.

Ah! Madame,
Ce déſordre vaut mieux que des diſcours ſuivis.
Ils ſont vraiment touchés.

LA MARQUISE.

Juſqu'à l'extravagance.

LE CHEVALIER.

Nos meilleurs Acteurs de Paris
Ne frapperoient pas mieux une reconnoiſſance.

LA MARQUISE.

Ils l'outrent tous les deux, faute d'expérience.

HELOYSE.

Mais dites-moi, dans les lieux où je ſuis,
Dites-moi quel bonheur, & quelle circonſtance.....

LA MARQUISE.

Héloïſe, tâchez de revenir à vous.
Vous devez en notre préſence
Vous livrer un peu moins à des tranſports ſi doux.
C'eſt oublier la bienſéance.

HELOYSE.

Pardonnez à mon trouble; il eſt plus fort que moi.
Il vous a révélé le ſecret d'Héloïſe:
Mais dans ces momens de ſurpriſe
On n'eſt pas maîtreſſe de ſoi.
Le ſentiment nous tyranniſe,
Et quand un bonheur imprévu

Etonne tout d'un coup, & permet qu'on revoie
Un amant cher, Madame, & qu'on croyoit perdu,
Ah! peut-on s'empêcher d'avoir le cœur ému,
Et de faire éclater ſa joie ?

LEANDRE.

Non, charmante Héloïſe; à ce juſte tranſport
Livrons-nous tous les deux ſans crainte & ſans remord.
Un amour mutuel, & fondé ſur l'eſtime,
Vient de le faire naître, il eſt trop légitime;
Et loin qu'à votre gloire il puiſſe faire tort,
Il éclate à votre avantage:
La plus ſenſible eſt toujours la plus ſage.

LA MARQUISE.

(*Au Chevalier.*)
Mais ils ont du talent.

LE CHEVALIER.

Ils pourront parvenir.

HELOYSE, *à Léandre.*

Oui, votre ardeur m'éclaire & m'encourage;
D'un penchant vertueux je ne dois point rougir.

LA MARQUISE.

Vous le devez, puiſqu'il choque l'uſage,
Et qu'en oſant le découvrir
Vous allez contre la décence.

HELOYSE.

A ſon voile impoſteur on ne doit recourir
Que pour cacher des feux qui bleſſent l'innocence,
Et qui n'oſent paroître au jour.
Mais un fidele & véritable amour
N'a pas beſoin de ſa vaine aſſiſtance:
Comme il eſt né ſans honte, il paroît ſans détour.

LEANDRE.

On ne peut mieux répondre, & ce diſcours m'enchante.

LA MARQUISE.

Pour quelqu'un qui ſort du Couvent,
Vous me paroiſſez bien ſavante!

HELOYSE.

Je ne ſai pas ſi je la ſuis.
Cet amour qui m'inſpire une flamme ſincere,
Eſt le ſeul maître que je ſuis.
Marquiſe, ſon feu qui m'éclaire,
D'un jeune homme conſtant, me fait voir tout le prix.
C'eſt un tréſor ſi rare, & quand je le retrouve,
Je ne veux pas le perdre, ſi je puis.

LA MARQUISE.

Voilà ce que je déſapprouve.

LEANDRE.

Et voilà ce que j'applaudis.
Ma belle, ma tendre Héloïſe,
Pour me perdre jamais, je vous ſuis trop acquis.
Devant le Chevalier & devant la Marquiſe,
Jurons-nous de porter juſqu'au tombeau tous deux.....

LA MARQUISE.

N'achevez pas ce ſerment ſcandaleux.

HELOYSE.

Scandaleux, Madame.

LE CHEVALIER.

Oui, ſans doute.
Jurer d'être conſtant! mais rien n'eſt plus affreux.
N'attendez pas qu'on vous écoute.
Des exemples du jour, c'eſt le plus dangereux.

LA MARQUISE.

Héloïſe, votre conſtance
Eſt aujourd'hui d'autant moins de ſaiſon
Qu'on vous deſtine un autre époux.

LEANDRE.

Non, non.
Mon pere eſt dans ma confidence;
Il eſt ami de la maiſon.

LE CHEVALIER.

Laiſſons-là ce couple fidele,
Et répétons ſans différer.

La France que je vois entrer
Nous apporte quelque nouvelle.

SCENE VII.

LA FRANCE, LA MARQUISE, HELOYSE, LÉANDRE, LE CHEVALIER.

LA MARQUISE.

Eh bien, Cidaliſe vient-elle ?

LA FRANCE.

Madame, avec bien du regret
Elle m'a chargé de vous dire
Qu'elle ne pourra pas jouer Elizabeth ;
Et ſon rhume eſt ſi fort qu'à peine elle reſpire,
Et qu'elle eſt hors d'état de ſortir aujourd'hui.
Mais une Actrice très-connue,
Pour jouer à ſa place, eſt tout exprès venue.
Vous l'allez voir paroître ; la voici.

SCENE VIII.

Mlle. DU MESNIL, LA MARQUISE, HELOYSE, LÉANDRE, LE CHEVALIER.

LA MARQUISE.

AH ! c'eſt.... quelle joie imprévue !

Mlle. DU MESNIL.

Je ſuis charmée.

LEANDRE.

Et moi, je ſuis ravi

LE CHEVALIER.

Je ſuis extaſié juſques au fond de l'ame.

LA MARQUISE.

On dit que vous venez pour jouer avec nous ?

Mlle. DU MESNIL.

Je compte avoir cet honneur-là, Madame.

HELOYSE.

C'eſt pour nous-même un bonheur des plus doux.

LA MARQUISE.

Quoi ! ce rapport eſt donc bien véritable ?
Mais rien n'eſt plus charmant ! vous êtes adorable.
Vous nous allez donner le ton à tous.

Mlle. DU MESNIL.

Je le prendrai plutôt de vous ;
Et vous êtes notre modele.

LA MARQUISE.

Oh ! pour le coup, Mademoiſelle,
Vous prétendez nous plaiſanter.

Mlle. DU MESNIL.

Non ; le ton du grand monde eſt le ſeul bon à ſuivre.

Vous voir, eſt un bonheur dont on doit profiter.
On n'apprend à jouer, qu'en apprenant à vivre,
Madame; & pour vous plaire, il faut vous imiter.

LA MARQUISE.

(*à part.*) (*haut.*)
Mais il en eſt quelque choſe. La France?
Eclairez le Théatre, il eſt tems qu'on commence.

Mlle. DU MESNIL.

Un obſtacle s'oppoſe à votre impatience.

LA MARQUISE.

Seroit-il ſurvenu quelqu'autre incident?

Mlle. DU MESNIL.

Votre Comte d'Eſſex a manqué de parole.

LE CHEVALIER.

Palſambleu, nous jouons d'un malheur ſingulier.

Mlle. DU MESNIL.

Une affaire l'arrête.

LA MARQUISE.

Ah, prétexte frivole!
Un homme quitte tout pour jouer un grand rôle.

Mlle. DU MESNIL.

Cidaliſe a déja fait partir un courier,
Pour prier de ſa part le Baron de Vagnole
De venir en poſte à l'inſtant
Pour réparer cet accident.

LA MARQUISE.

S'il arrivoit, nous gagnerions au change.

HELOYSE.

Quel eſt donc ce Baron?

LA MARQUISE.

Un homme ſurprenant,
Au-deſſus de toute louange.

LEANDRE.

Vous faites, de mon frere, un éloge trop grand.

LA MARQUISE.

Il eſt peint dans le vrai.

LE CHEVALIER.

Mais le voici lui-même.
Il paroît dans l'éclat de ſa grandeur ſuprême.

SCENE IX.

LE BARON, *en habit de Théatre*, LA MARQUISE, HELOYSE, LEANDRE, LE CHEVALIER.

LEANDRE.

VOus arrivez, mon frere, en habit de combat ?

LE BARON.

Sais-je ce que je fais dans mon cruel état ?
Je ſuis..... je ſuis outré.

LE CHEVALIER.

C'eſt du plus grand tragique.
Que t'eſt-il arrivé ?

LE BARON.

Ce qu'on ne vit jamais.
Miſérable ! ..... je viens.... l'aventure eſt unique.

LE CHEVALIER.

Mais tu viens de Paris ?

LE BARON.

Non : je viens du Marais.
Ou plutôt, Chevalier, j'arrive de Province.
Que je ſois décolé, ſi j'y fais plus le Prince !
Fatal Comte d'Eſſex, qui flattois mon orgueil,
De ma gloire aujourd'hui, tu deviens donc l'écueil !
O jour ! ô jour affreux ! ô double cataſtrophe !

LA MARQUISE.

Vous m'effrayez, Baron.

LEANDRE.

Et vous m'épouvantez.

Mlle. DU MESNIL.

Elizabeth pour vous tremble à cette apoſtrophe.

De grace, inſtruiſez-nous.....

LE BARON.

Tous les cinq, écoutez,
Et vous allez pâlir à ce récit funeſte.
J'arrive à l'Arcenal pour abréger le reſte,
On ſonne; je m'habille, au foyer je deſcends;
Et le premier objet qui vient frapper mes ſens,
Eſt..... j'en friſſonne encor, le Baron de la Paume,
Habillé comme moi, qui fait mon ſecond tome.
» Quel rôle jouez-vous, lui dis-je fiérement?
» C'eſt le Comte d'Eſſex, répond-il froidement.
» Vous, le Comte d'Eſſex, où je ſuis, téméraire!
Repliquai-je auſſi-tôt, tout bouillant de colere.
» De quel front, de quel droit, m'oſez-vous conteſter?
» Je fais plus, reprend-il; je prétends l'emporter.
Je veux lui répartir: mais à peine il acheve
Qu'on vient nous avertir que la toile ſe leve,
Vers la couliſſe, alors on nous voit tous les deux
Marcher d'un pas égal, & d'un front orgueilleux.
Là, nous nous diſputons dans cet étroit paſſage,
Des vains honneurs du pas le frivole avantage,
Tout à coup il l'emporte; & j'ai beau lui crier,
Arrête, traître, arrête; il entre le premier.
Je marche ſur ſes pas dans l'ardeur qui m'entraîne;
Et deux Comtes d'Eſſex paroiſſent ſur la ſcene.
Chacun, pour triompher, redouble ſon effort.
C'eſt à qui de nous deux mugira le plus fort.
Dans un pareil combat la poitrine décide.
Cet avantage rend mon rival intrépide.
Je veux employer l'art; mais..... ô ſoins ſuperflus!
Que me ſert ſon ſecours quand on ne m'entend plus?
Un Acteur n'eſt plus rien, quand il perd la parole.
On applaudit la Paume, & l'on ſiffle Vagnole.

LA MARQUISE.

Quelle injuſtice! O Ciel!

LE BARON.

Je ſors déſeſpéré.
Je traverſe Paris à pied, tout égaré.
A me percer par-tout le ſifflet continue.
Il m'attaque au théatre, il me ſuit dans la rue;
Et pour comble d'horreur, en rentrant au logis,
Je reçois de mon pere un billet, j'en frémis.
(*A la Marquiſe.*)
Vous ſavez pour l'hymen ma terreur & ma haine;
Il m'écrit de partir pour former cette chaîne.
Encor ſi j'avois pu retarder mon arrêt!
Mais ſon ordre me preſſe, un carroſſe eſt tout prêt;
Et ſans changer d'habit, équipé de la ſorte,
J'y monte dans mon trouble, ou plutôt on m'y porte.
Madame, cette nuit je ſerai marié.
Jugez ſi mon deſtin eſt digne de pitié.
Aujourd'hui des ſifflets; & demain..... ſort funeſte!
Fait comme je le ſuis, vous devinez le reſte.

LA MARQUISE.

Quel talent ſingulier! Quel acteur! Quel récit!
A-t-il juſtifié tout ce que j'en ai dit?
(*A Mlle. Du Meſnil.*)
Je m'en rapporte à vous, Mademoiſelle;
Comment le trouvez-vous?

Mlle. DU MESNIL.

Admirable, un modelle.

LA MARQUISE.

(*Au Baron.*)
Des affronts du Marais, notre applaudiſſement
Venge ici votre gloire, & bien parfaitement.

LE BARON.

Oui: mais pour mon malheur aucun ne m'y diſpute
Le rôle de Mari, qu'il faut que j'exécute,
Et pour lequel au fond j'ai le moins de talent.
Léandre mon cadet eſt fait pour le bien rendre.

LEANDRE.

Un ſi grand rôle étonne un débutant.

LA MARQUISE.

Celle qu'on vous deſtine, eſt ſi belle peut-être
Que vous l'adorerez, en voyant ſes appas.

LE BARON.

Quelqu'aimable qu'elle puiſſe être,
Elle ſera ma femme; il ſuffit de ce nom
Pour m'inſpirer d'avance un fond d'averſion.

HELOYSE.

En vérité, Monſieur, voilà pour elle
Une heureuſe diſpoſition!

LE BARON.

Je n'en ſuis pas le maître, elle m'eſt naturelle.

LA MARQUISE.

Apprenez-nous du moins comment elle s'appelle.

LE BARON.

Ce nom fatal m'eſt échappé déja.
Mais liſez, ce billet pour moi vous le dira.

LA MARQUISE *lit.*

Partez ſur le champ, mon fils, votre préſence eſt ici doublement néceſſaire. Je vous marie cette nuit; & l'on vous y attend cette après-midi pour y faire le Comte d'Eſſex. Vous aurez le plaiſir de jouer en famille; car j'y repréſente Cécile; votre frere fait Salsburi; & votre prétendue joue la Ducheſſe. Par-là, vous vous trouverez, en arrivant, à portée de faire éclater votre amour pour elle. Elle le mérite par ſa beauté comme par ſa naiſſance. C'eſt Héloïſe, *la niece de Cidaliſe.*

HELOYSE.

Qu'entends-je? Juſte Ciel! Je me meurs.

LEANDRE.

Et j'expire.

LE CHEVALIER.

Fort bien; voilà qui fait tableau.

LA MARQUISE.

Je ris de l'incident.

Mlle. DU MESNIL.

Il me paroît nouveau.

LE BARON.

Qu'eſt-ce donc que ceci veut dire?

LA MARQUISE.

Leur trouble vous l'explique; il dit que Salsburi
Brûle pour la Ducheſſe, & qu'elle l'aime auſſi.

LEANDRE.

Oui, mon frere, ce nœud qui ſerbit votre peine,
Peut ſeul aſſurer mon bonheur;
Et ſans lui ma mort eſt certaine.

LE BARON, *à Héloïſe.*

Je ſuis confus, Madame, en ce moment.
Excuſez ſi j'ai fait paroître
Mes ſentimens ici ſans nul ménagement:
Je n'avois pas l'honneur de vous connoître.
Vous en êtes vengée autant qu'on le peut être.
Belle Héloïſe, en vous voyant,
J'en change véritablement;
Et l'eſtime ſuccede à mon antipathie.

LEANDRE.

Je frémis de ce changement.

LA MARQUISE.

Et moi, j'en ai l'ame ravie;
Car il ſuſpend le dénouement.

LE BARON.

(*A Héloïſe.*)

Je rends graces aux miens de vous avoir choiſie.
Je vous adore, ou peu s'en faut.

HELOYSE.

Ah! Ne m'adorez pas. Haïſſez-moi plutôt;
Haïſſez-moi, Monſieur, je vous en prie.

LE CHEVALIER.

La priere eſt touchante!

LA MARQUISE.

Oui, j'en ſuis attendrie.

LEANDRE.

Je vais dans cette extrêmité
Me jetter aux pieds de mon pere ;
Et j'attends tout de ſa bonté.

HELOYSE, *au Baron.*

Moi je verrai ma tante ; elle m'aime, & j'eſpere
Qu'en lui peignant, Monſieur, votre effroi généreux,
Elle diſpenſera votre cœur de ces nœuds.

LEANDRE.

Je compte le fléchir, en dépit de mon frere.

SCENE DERNIERE.

LE MARQUIS, LE BARON, LÉANDRE, LA MARQUISE, HÉLOYSE, LE CHEVALIER.

LEANDRE.

(*Au Marquis.*)

AH ! mon pere, depuis que je ne vous ai vu,
J'ai retrouvé l'objet que je croyois perdu.
Ne nous ſéparez pas. Il y va de ma vie.
Vous me l'avez promis.

LE MARQUIS.

Cette beauté chérie,
Mon fils, où donc eſt-elle ?

LEANDRE.

Elle eſt devant vos yeux.

LE MARQUIS.

C'eſt la niece de Cidalife !
A votre frere elle eſt promiſe.
Je n'en ſuis plus le maître.

LE BARON.

Uniſſez-les tous deux,
Mon pere, & d'un ſeul coup vous ferez trois heureux.

LE MARQUIS.

Votre refus, Baron, excite ma ſurpriſe.

LE BARON.

Monſieur, pour le titre d'époux
Rien ne peut ſurmonter ma haine opiniâtre.

(*Se tournant vers Léandre.*)

Mon cher frere, raſſurez-vous,
Tout ce que j'en ai fait, n'eſt qu'un jeu de théatre,
Pour vous rendre à tous deux votre bonheur plus doux.

(*Au Marquis.*)

Je lui cede mon droit d'aineſſe ;
Je préfere ma liberté.

LE MARQUIS.

Je vais donc ſur le champ couronner leur tendreſſe :
Rien ne s'oppoſe plus à leur félicité.
Cidaliſe, en ſecret, panche de ce côté.
Elle a raiſon ; leur âge eſt plus ſortable.

LEANDRE.

Mon pere, je bénis cet arrêt favorable.
Une ſeconde fois je vous dois la clarté.

(*Au Baron.*)

Mon frere, à vos refus je ſuis trop redevable.

HELOYSE, *au Baron.*

Je ne dois pas, Monſieur, moins à votre bonté.
J'étois au déſeſpoir de vous paroître aimable.

LA MARQUISE.

Ah ! Vous êtes trop bon de tant faire pour eux.

LE BARON.

Un Héros tel que moi ſans peine eſt généreux,

Et préfere l'honneur, plus ſage au fond peut-être,
De faire des époux, à la gloire de l'être.
Mais pour rendre ce jour encore plus brillant,
Pour combler mes bienfaits, ſignalons mon talent.
Jouons.....

LEANDRE.

Non; remettons la piece.
Votre frere, ce ſoir, trop plein de ſa tendreſſe,
Court hâter le moment du nœud qui l'intéreſſe;
Et demain, il répétera,
Jouera tout ce que l'on voudra.

Mlle. DU MESNIL.

Votre petite Comédie,
Là, qui du jour eſt la folie....

LA MARQUISE.

Elle eſt finie, & la voilà.
Elle eſt toujours le fruit de notre après-dînée.
Si-tôt qu'elle eſt conçue, elle eſt faite ſoudain;
Elle eſt appriſe auſſi-tôt qu'elle eſt née.
Les incidens de la journée
Font la piece du lendemain.

LE CHEVALIER.

(*A Mlle. Du Meſnil.*)

Joignons-y mon Ballet. Allons, ſoyez des nôtres.

Mlle. DU MESNIL.

Monſieur, je fais toujours ce que veulent les autres.
Mais vos Danſeurs ſont-ils bons?

LE CHEVALIER.

A peu près
Comme ceux....

Mlle. DU MESNIL.

Oui, j'entends, du théatre François.
Tant mieux, j'aurai plus d'aſſurance
D'être en pays, Monſieur, de connoiſſance.

LE CHEVALIER.

Que notre Orcheſtre ici redouble ſon effort.
Par un Quatuor je commence.....
Non ; un Duo ſuffit, s'il n'eſt encor trop fort...

F I N.

DIVERTISSEMENT.

Marche.

AIR.

Chantons, célébrons la gloire
De la divinité du jour.
Le plaisir sur l'amour
Remporte la victoire.
On le fête à la Ville, on l'adore à la Cour.
Chantons, &c.

Menuet.

DUO.

Plaisir, enchaîne nos ames
De tes aimables nœuds;
N'allume en nous des flammes
Que pour nous rendre heureux.

AIR.

Graces du jour, jeux nouveaux,
Regnez dans nos badinages.
Prenez l'essor des oiseaux,
Imitez leurs doux ramages.

Entrée.

VAUDEVILLE.

PArler vers, parler toilette,
Parler guerre tour à tour ;
Être Acteur, être Poëte ;
C'eſt l'eſprit du jour.

* Le grand jour eſt ridicule.
Le beau ſexe, notre amour,
Se promene au crépuſcule ;
C'eſt le ton du jour.

En public être décente,
En ſecret bruſquer l'amour.
S'applaudir d'être inconſtante,
C'eſt le ton du jour.

Abuſer l'amant qu'on aime,
L'époux qu'on hait tour à tour,
Pour en tromper un troiſieme ;
C'eſt l'eſprit du jour.

Au Parterre.

Meſſieurs, Papillon vous prie,
Ou par grace, ou par amour,
De faire votre folie,
De celle du jour.

Contre-danſe.

Fin du Divertiſſement.

* *Les Dames ſe montrent tard à la promenade du Palais Royal, ce qui fait murmurer les hommes qui les attendent.*

LE

PLAGIAIRE,

COMÉDIE.

ACTEURS.

LA COMTESSE,

LUCILE, niece de la Comteſſe.

LE MARQUIS, amant caché de Lucile.

LE BARON, rival ſecret du Marquis; & amant déclaré de la Comteſſe.

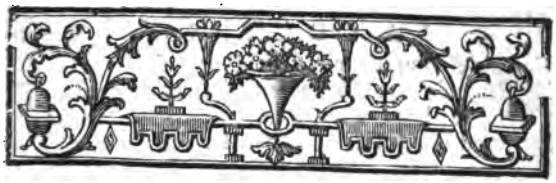
LISETTE, Suivante de la Comteſſe.

M. DU BERCEAU, Artificier, Décorateur & maître de Ballet.

CORALINE, Danſeuſe.

ARLEQUIN, valet du Baron.

La Scene eſt à Paris chez la Comteſſe.



L E

PLAGIAIRE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LA COMTESSE, LISETTE.

LA COMTESSE.

AS-TU fait tes efforts pour dévoiler ma niece ?

LISETTE.

Madame, j'ai perdu près d'elle mon adreſſe.
Son air paroît ouvert, ſon cœur ne l'eſt jamais,
On ne peut pénétrer dans ſes replis ſecrets;
A le développer, vainement on s'attache,
C'eſt par timidité peut-être qu'il ſe cache.

LA COMTESSE.

Non, c'eſt ſon naturel, l'air d'ingénuité
Ne ſert qu'à mieux couvrir ſa ſombre obſcurité;
Ce défaut, il eſt vrai, s'accroît par ſes alarmes:
Elle croit que je ſuis jalouſe de ſes charmes,
Que je veux lui ravir les cœurs qu'elle a conquis,
M'attacher le Baron, ou gagner le Marquis:
Entre ces deux amans qui lui rendent hommage,
Son injuſte ſoupçon en ſecret ſe partage;
Et moi, pour l'en punir, j'aime à le redoubler,
En affectant pour eux ce qui peut la troubler:
Au Baron le matin mon cœur fait des avances;
Le ſoir pour le Marquis j'ai mille préférences;
Je me plains du veuvage, & pour mieux l'effrayer,
Je parle exprès tout haut de me remarier.

LISETTE.

Quand on eſt, comme vous, jeune & belle, Madame,
On peut former ce nœud, ſans crainte qu'on le blâme;
Orpheline, ſans biens, eſpérant tout de vous,
Vous peut-elle un moment diſputer un époux?
D'une figure aimable, en vain elle eſt ornée,
Une beauté ſans dot ſe voit abandonnée.
Le Baron, j'en ſuis sûre, aſpire à votre main,
Et le Marquis lui-même a le même deſſein.
Le premier, dans ſes vers, célebre vos conquêtes,
L'autre vous rend des ſoins, & vous donne des fêtes.

LA COMTESSE.

J'en reçois les honneurs, Lucile en eſt l'objet,
Je n'en ſuis pas la dupe, & j'en ris en ſecret;
Mais ſur-tout du Baron. Aux vers dont il m'honore,
Je feins d'être ſenſible, il croit que je l'adore.
Une femme ſenſée, à ſe moquer d'un fat,
Goûte, je te l'avoue, un plaiſir délicat.
C'eſt ma fête aujourd'hui; pour la rendre parfaite,
Je veux la célébrer à leurs dépens, Liſette,
Je m'en fais une, au fond, de les embarraſſer,
Et ma niece avec eux.

LISETTE.

On ne peut mieux penſer,
Mais de ces deux amans, qui croyez-vous qu'elle aime?

LA COMTESSE.

Voilà ce qu'elle cache avec un ſoin extrême,
Et ce que mes regards brûlent de découvrir;
Avant la fin du jour j'eſpere y parvenir.
Ce n'eſt pas qu'à ſon choix je veuille être contraire;
Non, je veux pour ſon bien changer ſon caractere.
Avant que d'aſſurer le bonheur de ſes jours,
Par ma ruſe je veux combattre ſes détours,
L'obliger d'en rougir & d'être enfin ſincere;
Le Marquis vient, jouons l'aimable à l'ordinaire.

SCENE II.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, LISETTE, M. DU BERCEAU.

LE MARQUIS, *lui préſentant un bouquet.*

MAdame, je préviens les pas de mon rival:
Si l'eſprit a ſur vous un aſcendant fatal,
Mes fleurs ne vaudront pas celles qu'il vous prépare;
Mais ſi le ſentiment y met un prix plus rare,
Je me flatte d'avoir l'avantage ſur lui.
Mes ordres ſont donnés pour les jeux d'aujourd'hui;
Agréez-en l'hommage, & ſoyez-en la Reine.

LA COMTESSE.

J'accepte cet honneur, & j'en ſuis toute vaine.
Pour ſoutenir l'éclat où je dois me montrer,
Je vole à ma toilette, & je cours me parer.
A la reconnoiſſance un pareil choix m'invite,
Marquis, il recevra le doux prix qu'il mérite.

LE MARQUIS, *lui présentant M. du Berceau.*

Je dois vous présenter, Madame, auparavant
Cet homme merveilleux.

LA COMTESSE.

Quel est donc son talent?

M. DU BERCEAU.

Je puis sans vanité m'appeller un génie,
J'exerce innocemment tout l'art de la magie,
D'un seul coup de sifflet je bâtis un château,
Je change un mont en plaine, une ville en hameau;
Maître des élémens je fais trembler la terre,
J'allume les éclairs, je lance le tonnerre;
Au milieu de Paris je fais couler les mers,
Et descendre les cieux, ou monter les enfers;
Par un contraste enfin des plus inconcevables,
Je fais danser les dieux, & voltiger les diables.

LA COMTESSE.

C'est un art surprenant.

M. DU BERCEAU.

J'en possede un plus beau:
La poudre entre mes mains devient un vrai pinceau;
Mes touches, mes couleurs sont si bien ordonnées;
Mes croix de Chevalier, sur-tout, sont dessinées
Dans un vrai si parfait, que l'œil en est surpris;
Et mes nombreux soleils sont toujours applaudis.
La flamme, sous mes doigts, prend la forme de l'onde,
Tantôt c'est un jet d'eau qui jaillit à la ronde,
Tantôt une cascade, & tantôt un torrent.
J'offre chaque semaine un tableau différent.
Aujourd'hui c'est.... l'atlas, demain la pyramide;
Et pour faire un lieu plein d'un endroit souvent vuide,
J'ai produit un berceau, chef-d'œuvre si vanté,
Si couru que le nom m'en est depuis resté.

LA COMTESSE.

Vous, Monsieur du Berceau! cet homme qu'on renomme!
Ce grand Artificier!

M. DU

M. DU BERCEAU.

C'eſt ainſi qu'on me nomme.
Je ſuis en même tems machiniſte parfait,
Décorateur unique, & maître de ballet.

LA COMTESSE.

Ah, Ciel! que de talens cet étranger raſſemble!

M. DU BERCEAU.

Je les veux dans ces lieux faire briller enſemble.

LA COMTESSE.

Ah! je ſuis enchantée, & rends grace au Marquis,
De vous avoir, Monſieur, conduit dans ce logis.

M. DU BERCEAU.

Pour répondre, Madame, à cet accueil honnête,
Et pour mieux célébrer le jour de votre fête,
Je prétends vous ſervir trois plats de mon métier,
Comme Peintre d'abord j'offrirai le premier;
Un Temple tout nouveau formera cette entrée.
Il ſera du fracas, s'il n'eſt pas de durée.
Comme maître à danſer, après je donnerai,
Un divertiſſement, que j'intitulerai
Le ballet des oiſeaux. Chaque eſpece y figure.
Il vous amuſera, ſelon ma conjecture.
Puis nous couronnerons un jour ſi ſolemnel,
Par un feu d'artifice, appellé l'arc-en-ciel.

LA COMTESSE.

De vos talens pour nous, vous êtes trop prodigue.

M. DU BERCEAU.

Cet ouvrage pour moi n'eſt pas une fatigue.
S'il peut vous divertir, il me délaſſera.

LA COMTESSE.

Je cours donc m'habiller pour voir tous ces jeux-là.

M. DU BERCEAU.

Daignez ne pas tarder, car la premiere fête,
Dans demi-heure au plus, Madame, ſera prête.

LA COMTESSE.

On n'a qu'à m'avertir, dès qu'il en ſera tems.

LE MARQUIS.

Oui, nous irons vous prendre.

LA COMTESSE.

Adieu, je vous attends.

SCENE III.

LE MARQUIS, M. DU BERCEAU.

LE MARQUIS.

MOn hommage en public à la tante s'adreſſe,
Mais j'offre tous mes vœux en ſecret à la niece.
C'eſt à préſent, mon cher, que j'implore vos ſoins,
Pour forcer ſa réſerve à me voir ſans témoins.

M. DU BERCEAU.

Je veux, à la faveur du ballet que j'apprête,
Je veux vous procurer un ſi doux tête-à-tête,
Et la tromper ſi bien par un coup de mon art,
Qu'il paroiſſe, à ſes yeux, un effet du hazard.
Je ſerai plus adroit qu'elle n'eſt pénétrante.
Fiez-vous-en à moi.

LE MARQUIS.

Comme elle craint ſa tante,
Qu'elle eſt d'ailleurs portée à ſe cacher par goût,
Juſqu'au moindre regard, elle m'interdit tout.
Bien plus, elle m'a fait une expreſſe défenſe
De mettre un tiers ici dans notre confidence,
Sous peine d'attirer ſon indignation.

M. DU BERCEAU.

Soyez ſûr aujourd'hui de ma diſcrétion.
Vous en avez, Monſieur, un garant admirable.

LE MARQUIS.

Quel garant?

M. DU BERCEAU.

Votre argent. Ce métal agréable

M'a ſubjugué le cœur. Oui, foi d'Italien,
Je ferai tout pour vous, vous me payez trop bien.

LE MARQUIS.

Mes vœux.....

M. DU BERCEAU.

Seront remplis, j'oſe vous le prédire.
Pour hâter l'entretien que votre amour deſire,
Je vais tout diſpoſer. Dans peu je vous rejoins,
Daignez ici m'attendre, & comptez ſur mes ſoins.
(*Il ſort.*)

SCENE IV.

LE BARON, LE MARQUIS.

LE BARON.

JE te trouve à propos.

LE MARQUIS.

Une affaire me preſſe.

LE BARON.

Ecoute un ſeul moment, avant que je te laiſſe,
Je veux ſavoir ton goût ſur un écrit nouveau.

LE MARQUIS.

Tu choiſis mal ton tems, je roule en mon cerveau...

LE BARON.

Un air de violon.

LE MARQUIS.

Non, c'eſt une muſette,
Tu l'entendras bientôt; d'honneur, elle eſt parfaite.

LE BARON.

Oh! mes vers ne ſont pas moins ſéduiſans.

LE MARQUIS.

Des vers!
Quoi! ne reviendras-tu jamais de ce travers?

Etouffe ou cache au moins ta rage poétique.

LE BARON.

Mais tu compoſes, toi, ſouvent de la muſique.
Quand tu chantes, je puis rimer.

LE MARQUIS.

Non, Baron, non.

LE BARON.

Mais les vers ſont, je crois, d'auſſi bonne maiſon.

LE MARQUIS.

Point du tout. La muſique eſt un talent aimable,
Qu'un Seigneur même apprend pour ſe rendre agréable,
Mais la rime, entre nous, eſt un art roturier,
Qu'un homme comme toi doit rougir d'employer.

LE BARON.

La poéſie, un art roturier! Quel blaſphême!
C'eſt le don de l'eſprit le plus grand en ſoi-même.
C'eſt la langue des Dieux. Chanter, ré, mi, fa, ſi,
Jouer du violon, eſt-il plus noble, di?

LE MARQUIS.

A ſon point d'excellence il faut porter la rime.
Où.....

LE BARON.

Mes vers ſont marqués au vrai coin de l'eſtime;
Et pour t'en mieux convaincre, écoute ce morceau.

LE MARQUIS.

Oui, tes vers ſont frappés, tu les prends dans Rouſſeau.

LE BARON.

Et les airs que tu fais, comme ceux que tu chantes,
Marquis, ſont la plupart dans les Indes galantes.

LE MARQUIS.

Pour te prouver, Baron, le contraire à l'inſtant,
Ecoute un air de flûte auſſi neuf que brillant.
(*Il chante.*)

LE BARON.

Prête plutôt l'oreille à ma nouvelle fable.

LE MARQUIS.

Non, non, écoute-moi, mon air eſt préférable.

LE BARON *déclame.*

Un pigeon reſſentoit l'amour le plus ardent
Pour une colombe diſcrete.

LE MARQUIS *joue & l'interrompt.*

LE BARON.

Ah ! ſuſpends les accords de ta voix indiſcrete :
Entends, entends mes vers, ſens-en tout l'agrément.
(*Il reprend.*)
Pour une colombe diſcrete,
Un pigeon reſſentoit l'amour le plus ardent.
Elle ignoroit l'excès de ſa flamme parfaite.

LE MARQUIS *l'interrompt toujours en chantant & le pourſuit.*

LE BARON, *piqué.*

Que le diable t'emporte, exécrable chanteur !
Je bouche mon oreille, & je ſors de fureur.
Ceſſes de me pourſuivre, arrêtes-toi, barbare :
Pour éviter tes ſons je fuirois au Tartare.
(*Il ſort.*)

SCENE V.

LE MARQUIS *ſeul éclate de rire.*

J'En ſuis, grace à mon chant, j'en ſuis débarraſſé,
Par le Muſicien le Poëte eſt chaſſé ;
J'ai chargé le premier exprès pour m'en défaire.
Quel fléau qu'un rimeur d'un pareil caractere !
C'eſt peu de r'habiller un Poëme emprunté,
Il a la rage encore, ou l'inhumanité
De vous aſſaſſiner de ſon cruel ouvrage,
Et malheur à celui qu'il trouve en ſon paſſage.
Il ne le quitte pas, qu'il ne l'ait aſſommé.

SCENE VI.

LE MARQUIS, M. DU BERCEAU.

M. DU BERCEAU.

Tout eſt prêt maintenant, Monſieur.

LE MARQUIS.

J'en ſuis charmé.

M. DU BERCEAU.

Je ſaurai vous ſouſtraire aux yeux de la Comteſſe,
Vous allez bientôt ſeul entretenir la niece,
Sans qu'aucune des deux ſoupçonne nos accords.

LE MARQUIS.

Je brûle.....

M. DU BERCEAU.

Les voici. Modérez vos tranſports.

SCENE VII.

LE MARQUIS, M. DU BERCEAU, LE BARON, LUCILE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE *au Baron, dans le fond du théatre.*

Vous allez en juger, ſur votre goût je compte.

(*Au Marquis & à M. du Berceau.*)

Meſſieurs, je vous préviens.

LE MARQUIS.

Votre toilette eſt prompte.

LA COMTESSE.

Le ſoin de me parer m'occupe peu de tems.

LE BARON.

La parure eſt aiſée avec tant d'agrémens.

M. DU BERCEAU.

Il eſt tems de montrer ſi ma main eſt habile
A bien conſtruire un Temple.

LE BARON.

Ah! Morceau difficile!

LA COMTESSE.

A qui le dreſſez-vous?

M. DU BERCEAU.

C'eſt au Dieu du ſecret.
Le Silence y conduit le ſeul amant diſcret.

LUCILE.

Ah! ce choix eſt heureux, on ne peut davantage,
Et le Dieu du ſecret mérite notre hommage.

LA COMTESSE.

Il a ſur-tout le vôtre, & c'eſt, au fond du cœur,
Celui que vous ſervez avec le plus d'ardeur.

LUCILE.

Pouvez-vous m'en blâmer? ne doit-il pas nous plaire?
Le monde nous en fait un devoir néceſſaire;
Et ſi par lui ſouvent notre ſexe eſt frondé,
C'eſt pour l'avoir trahi, non pour l'avoir gardé.

LE BARON.

Il n'eſt pas cependant, dans le ſiecle où nous ſommes,
L'idole du beau ſexe.

LUCILE.

Encore moins des hommes.

LE MARQUIS.

Plus d'un le ſert encore, & même ſans eſpoir.

LA COMTESSE, *à M. du Berceau.*

Décrivez-nous ſon temple avant que de le voir.

M. DU BERCEAU.

Madame, il eſt fondé ſur la délicateſſe,
Servi par les amours, & fait pour la tendreſſe,
Décoré par le goût, embelli par les jeux.
Et quiconque y parvient, eſt certain d'être heureux.

LE MARQUIS.

Ah ! je voudrois déja qu'on m'en ouvre la porte.

M. DU BERCEAU.

Les amans délicats s'y rendent ſans eſcorte,
Dès que le Soleil luit, dès qu'on voit les coquettes,
Et des Marquis du jour les troupes indiſcretes;
Mais dès qu'avec fracas on entre dans ce lieu,
Le temple diſparoît auſſi-bien que le Dieu.

LE BARON.

Je trouve cette idée aſſez ingénieuſe.
Si l'exécution, Madame, en eſt heureuſe,
Je crois qu'elle plaira.

LA COMTESSE.

Voyons donc promptement.

M. DU BERCEAU.

Votre deſir ſera rempli dans le moment,
(*au Baron.*)
Madame; & vous, Monſieur, avancez-vous, de grace,
Pour bien voir le coup d'œil, voici la bonne place.

SCENE VIII.

Le Théatre change & repréſente le Parvis d'un Temple, dont la porte eſt fermée. La Comteſſe & le Baron ſont en dedans. Lucile & le Marquis ſont en dehors.

LUCILE, LE MARQUIS.

LUCILE.

NOus ſommes en dehors, & le Temple eſt fermé,
Je ſuis ſeule avec vous, j'ai l'eſprit alarmé.

LE MARQUIS.

Je ne vois point d'iſſue. Il n'eſt que cette porte:
(*Il fait ſes efforts pour l'ouvrir, mais inutilement.*)
Et je ne puis l'ouvrir.

LUCILE.

Je veux ſortir, n'importe.

LE MARQUIS.

Vous ne le pouvez pas. C'eſt un hazard heureux,
Dont je dois profiter pour ſavoir ſi mes feux.....

LUCILE.

Non, non, n'attendez pas qu'ici que je vous écoute;
Vous avez préparé cet incident ſans doute....
C'eſt un tour....

LE MARQUIS.

Du ſoupçon, mon amour eſt choqué.

LUCILE.

Monſieur!

LE MARQUIS.

Quelque machine à coup ſûr a manqué.
Ou le Décorateur a mal pris ſes meſures:
Attendant que ſon art en prenne de plus ſûres,
Et faſſe diſparoître à nos yeux ce Parvis,

Lucile, expliquez-vous. Dans le doute où je ſuis,
Je ne ſaurois reſter. Le ſupplice eſt trop rude.
Je meurs vingt fois par jour de mon incertitude.

LUCILE.

Pour me faire parler, l'inſtant eſt bien choiſi.

LE MARQUIS.

Grace à votre rigueur, je n'ai que celui-ci.
Votre réſerve outrée, & votre injuſte crainte
Tiennent toujours ma bouche & mes yeux en contrainte.
Je n'ai, depuis ſix mois que je vous aime enfin,
Je n'ai pu parvenir à vous baiſer la main.
(*Il lui baiſe la main.*)

LUCILE.

Oui, mais vous la baiſez, en parlant de la ſorte.
Partez.

LE MARQUIS.

Tout eſt fermé, le moyen que je ſorte?
Daignez donc m'éclaircir, ſuis-je aimé? parlez-moi.

LUCILE.

Je ne ſaurois, Monſieur, dans mon cruel effroi,
Ma tante eſt là-dedans, je crois qu'elle m'appelle.

LE MARQUIS.

Elle a des ſoins plus doux, le Baron eſt près d'elle.
Et je ſai que ſes vers l'emportent ſur mon chant.

LUCILE.

Depuis deux ou trois jours j'y vois du changement.
Vous fixez ſes regards, Marquis; c'eſt vous qu'elle aime,
Elle doit faire choix d'un époux ce ſoir même,
Il tombera ſur vous, ou je me trompe fort.

LE MARQUIS.

Vous me faites trembler, mais je m'alarme à tort,
Et le Baron lui ſeul....

LUCILE.

Non, ſur ſon cœur volage,
Vos fêtes aujourd'hui vous donnent l'avantage.

LE MARQUIS.

Je ſes donné pour vous ; la peur de l'épouſer
M'oblige en ce moment à la déſabuſer.

LUCILE.

Vous allez me livrer à ſa jalouſe rage :
Un couvent éternel deviendra mon partage.

LE MARQUIS.

Ne me cachez donc plus le fond de votre cœur,
Que je puiſſe un inſtant y lire mon bonheur,
Et ſi je ſuis aimé, donnez-m'en quelque preuve.

LUCILE.

Faut-il me voir réduite à cette dure épreuve ?

LE MARQUIS.

A votre caractere il en coûte un effort,
Mais les momens ſont chers, décidez de mon ſort.

LUCILE.

Pouvez-vous juſques-là me faire violence ?
Mon cœur, pour vous punir, veut garder le ſilence.

LE MARQUIS.

A la Comteſſe, moi, j'irai tout découvrir,
J'entends du bruit, le Temple eſt tout prêt de s'ouvrir,
Je vais lui déclarer que pour vous je ſoupire.

LUCILE.

Arrêtez.

LE MARQUIS.

Parlez donc.

LUCILE.

J'aime mieux vous écrire.

LE MARQUIS.

M'écrire un billet tendre ?

LUCILE.

Oui, vous ſerez content,
Trahiſſez mon ſecret, ſi ma bouche vous ment ;
Mais vous continuerez à tromper la Comteſſe.

LE MARQUIS.

Oui, j'en fais le ſerment après votre promeſſe.

LUCILE.

Le Parvis disparoît, & dans l'éloignement,
Je vois ma tante, allez près d'elle promptement.

SCENE IX.

Le Parvis disparoît, & l'on voit l'intérieur du Temple.

LE MARQUIS, LUCILE, LE BARON, LA COMTESSE, M. DU BERCEAU.

LE MARQUIS, *à la Comtesse.*

AH! je bénis l'instant qui vous rend à ma vue,
J'ai maudit....

M. DU BERCEAU.

Pardonnez une faute imprévue.

LA COMTESSE.

Les plus grands maîtres sont sujets à se tromper,
Mes regards ont d'ailleurs eu dequoi s'occuper.

M. DU BERCEAU.

Vos yeux sont-ils contens?

LE BARON.

Mais assez.

LA COMTESSE.

A merveille.

M. DU BERCEAU.

Je vais présentement régaler votre oreille,
Écoutez l'ouverture. Elle peint le secret.

(*On joue l'ouverture.*)

LE MARQUIS.

A la flûte, tout bas, joignons mon chant discret.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, M. DU BERCEAU.

M. DU BERCEAU.

EH bien, mon art, Monſieur, vous a-t-il bien ſervi?

LE MARQUIS.

Je ſuis très-ſatisfait. La preuve la voici.

(*Il lui donne de l'argent.*)

M. DU BERCEAU.

Vous ne ſauriez, Monſieur, m'en donner de meilleure.

LE MARQUIS.

Pour la faire expliquer, je n'avois qu'un quart-d'heure,
Mais mon amour preſſant l'a ſu mettre à profit,
J'aurai bientôt du ſien, un garant par écrit.

M. DU BERCEAU.

Elle vous écrira, ſans doute, un poulet tendre.

LE MARQUIS.

Elle me l'a promis. Il faut ſans plus attendre,
Il faut pour mériter un ſi charmant billet,
Nous ſurpaſſer, mon cher, par un ſecond ballet.

M. DU BERCEAU.

Oh! vous ſerez content d'un pas que j'imagine.

LE MARQUIS.

Qui l'exécutera?

M. DU BERCEAU.

Ce ſera Coraline.

Elle eſt de mon pays, je ſuis ſûr de l'avoir.

LE MARQUIS.

Tant mieux, nous ſerons tous enchantés de la voir.

M. DU BERCEAU.

Je lui donne un Danſeur qui brille en caprioles,
Et Monſieur le Baron m'a promis des paroles;
Je les aurai bientôt, vous les mettrez en chant;
Chacun doit de concert, m'aider de ſon talent.

LE MARQUIS.

Les momens ſont ſi courts, qu'on n'en eſt pas le maître,
Preſſez donc le Baron : mais je le vois paroître.

SCENE II.

LE MARQUIS, LE BARON, M. DU BERCEAU.

LE BARON, *à M. du Berceau.*

MOnſieur, voilà les vers que vous me demandez.

M. DU BERCEAU.

Par de bonne Muſique, ils ſeront ſecondés;
C'eſt Monſieur le Marquis qui ſait fort bien la gamme.

LE BARON, *reculant du Marquis.*

Je crains ſes airs de flûte.

LE MARQUIS.

Oh! raſſure ton ame.
Je n'ai pas le loiſir de jouer maintenant,
Adieu. Je te vais mettre en muſique à l'inſtant.

LE BARON.

Prends bien garde que l'air ſoit fait pour les paroles,
De la gaité ſur-tout, elles ſont des plus folles.

LE MARQUIS.

Va, tu n'y perdras rien, je ſouhaite aujourd'hui
Quele Muſicien ſoit auſſi bien ſervi.

Quand l'ouvrage eſt goûté, c'eſt par notre art ſuprême,
S'il tombe, c'eſt toujours la faute du poëme.
(*Il ſort avec M. du Berceau.*)

SCENE III.

LE BARON, *ſeul.*

CE diſcours eſt injuſte, & pourtant des plus vrais,
Je veux réuſſir ſeul, ou tomber déſormais;
Rimons plutôt, rimons pour la ſeule Comteſſe,
Sa main ſera le prix.... Non, préférons la niece,
Elle eſt belle, & les vers pour elle ont des appas,
C'eſt là l'unique goût qu'elle ne cache pas;
Elle en fait ſon étude, & m'a pris pour ſon maître,
Profitons de ce choix pour lui faire connoître....
Elle vient ſeule ici, l'inſtant eſt précieux,
Et je vais le ſaiſir.

SCENE IV.

LE BARON, LUCILE.

LUCILE, *à part.*

LE Baron en ces lieux.
Plus je le hais, & plus je lui fais politeſſe,
Pour mieux cacher mon cœur, & tromper la Comteſſe.

LE BARON.

Je vous rencontre ſeule, & mon bonheur eſt grand.

LUCILE.

Baron, à mon égard vous êtes négligent.

Vous ne m'avez rien lu de la ſemaine entiere.

LE BARON.

Je vais tout réparer, ma charmante écoliere,
Voici des vers nouveaux. Comme le ſentiment,
Dont l'Auteur paroît plein, y regne uniquement,
C'eſt aux Dames ſur-tout qu'il ſoumet ſon ouvrage.

LUCILE.

Son nom ?

LE BARON.

Vous le ſaurez, s'il a votre ſuffrage.

LUCILE.

J'en dirai mon avis. Voyons ſans plus tarder.

LE BARON.

Perſonne mieux que vous ne peut en décider.

(*Il lit.*)

Pour une colombe diſcrete
Un pigeon reſſentoit l'amour le plus ardent,
Elle ignoroit l'excès de ſa flamme parfaite,
Tant il brûloit ſecrétement.
Il étoit moins hardi que ceux de ſon eſpece.
Quoi qu'il ſouffrît de ſon tourment,
Il n'oſoit faire entendre auprès de ſa maîtreſſe,
Son amoureux roucoulement.

LUCILE.

Que ce pigeon eſt ſage ! il prend la bonne route,
Un oiſeau ſi diſcret mérite qu'on l'écoute.

LE BARON.

Pour lui dans ce moment vous me donnez du cœur.

LUCILE.

Liſez, ſon ton prévient d'abord en ſa faveur.

LE BARON *reprend avec enthouſiaſme.*

Pour une colombe diſcrete
Un pigeon reſſentoit l'amour le plus ardent.
Elle ignoroit l'excès de ſa flamme parfaite,
Tant il brûloit ſecrétement.
Il étoit moins hardi que ceux de ſon eſpece.
Quoi qu'il ſouffrît de ſon tourment,

Il n'oſoit faire entendre auprès de ſa maîtreſſe
Son amoureux roucoulement.
Il bornoit toute ſa tendreſſe
A contempler ſon agrément.
Son trop d'amour le rendoit bête;
Mais il vint un moment qu'il ſut mettre à profit.
Ils ſe trouverent tête à tête,
Et l'occaſion l'enhardit.
Colombe de mon cœur, agréez mon hommage,
Lui dit tout bas l'oiſeau craintif.
Je n'oſe vanter mon plumage,
On en peut voir dont l'éclat eſt plus vif;
Mais dans cet inſtant déciſif,
Prêtez l'oreille à mon langage.
Il n'en eſt point qui ſoit plus expreſſif.
L'amour, le tendre amour lui-même
Ne pourroit pas gémir d'un ton plus doux.
Pour rendre mon bonheur extrême,
Et le concert plus parfait entre nous,
Roucoulez avec moi, roucoulez, je vous aime.

LUCILE.

Tout ſage qu'il paroît, le pigeon eſt preſſant.
Mais que dit la colombe?

LE BARON.

Eh! rien préciſément.
Le timide pigeon attend qu'elle réponde.
Sa replique....

LUCILE.

Sera la plus douce du monde.

LE BARON.

Ah! faites-la pour elle. Il ſera trop content.

LUCILE.

Que je la faſſe, moi? ce diſcours me ſurprend.

LE BARON.

Oui, ſans votre bonté tout ſon eſpoir ſuccombe.
Vous voyez le pigeon aux pieds de la colombe.
(*Il ſe jette à ſes pieds.*)

LUCILE, *à part.*

Son chant n'eſt par nouveau. Puniſſons aujourd'hui
L'audace du Copiſte, en nous moquant de lui.
(*au Baron.*)
Je pourrois m'offenſer d'un aveu fait en proſe,
Mais tout s'excuſe en vers; un rimeur, quoi qu'il oſe,
Obtient notre indulgence; il a le droit charmant
De dire ce qu'il veut toujours impunément;
Tout ce qui me chagrine, & qui doit me confondre,
Je n'ai pas le talent, Monſieur, de vous répondre.

LE BARON.

Nous pouvons ſoupirer tous deux à l'uniſſon.

LUCILE.

Ma tante rompt l'accord. Adieu, charmant pigeon.

LE BARON.

Avant que de ſortir, un ſeul mot favorable.

LUCILE.

La colombe aujourd'hui veut payer votre fable
Au moins d'une chanſon, & court y travailler.
(*Elle ſort.*)

SCENE V.

LE BARON, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

A Ma niece, Monſieur, vous venez de parler.
Elle ſort interdite, & vous l'êtes vous-même.

LE BARON.

On ne ſauroit ſans trouble aborder ce qu'on aime.

LA COMTESSE.

Quel eſt donc ce papier qu'avec ſoin vous cachez?

LE BARON.

Des vers pour votre fête. Ils ne ſont qu'ébauchés.

LA COMTESSE.

N'importe, voyons-les.

LE BARON.

L'ouvrage eſt trop informe.
Avant de vous l'offrir, ſouffrez que je réforme....

LA COMTESSE.

Ah! vous faites l'Auteur. Liſez, ou bien je lis.

LE BARON, *à part.*

Le cruel embarras! Madame, j'obéis.
(*Il fait ſemblant de lire.*)
Dans ce beau jour.....

LA COMTESSE.

Après.

LE BARON.

Marqué pour votre fête,
L'amour.....

LA COMTESSE.

Eh bien? l'amour.....

LE BARON, *lui offrant une fleur.*

Vous offre cette fleur.
Je voudrois que ce ſoir.... au gré de mon ardeur....
(*Il s'interrompt.*)
Au gré de mon ardeur eſt mis là pour la rime.
Il exprime pourtant le beau feu qui m'anime,
Et vous excuſerez.....

LA COMTESSE.

Monſieur, finiſſez donc;
Vous m'impatientez.

LE BARON.

Malgré moi je ſuis long.
L'endroit eſt raturé. C'eſt là ce qui m'arrête.
J'y ſuis.
(*Il reprend.*)
Dans ce beau jour marqué pour votre fête,
L'amour vous offre cette fleur.
Je voudrois que ce ſoir, au gré de mon ardeur,
Je voudrois que l'hymen en parât votre tête,

Et que ce fut en ma faveur.
(*Il s'interrompt.*)
Et que ce fut, eſt dur.

LA COMTESSE.

Le ſouhait eſt flatteur.
Je veux avoir ces vers, (*elle lui arrache le papier, & lit tout bas.*)
Les relire moi-même.
Colombe de mon cœur..... ramagez je vous aime.
(*Après avoir lu.*)
Ah ! voilà pour ma fête un fort joli bouquet,
Je ne m'étonne plus qu'on m'en fît un ſecret.
La colombe diſcrete a tout l'air de ma niece.

LE BARON.

Madame, un tel ſoupçon offenſe ma tendreſſe.

LA COMTESSE.

Le trouble de vos yeux ſert à le confirmer.

LE BARON.

Votre amour, ſur ces vers, a tort de s'alarmer,
Puiſqu'il faut devant vous dévoiler ce myſtere,
Sachez, pour un ami, que je viens de les faire.
Le pigeon circonſpect, eſt un Abbé prudent,
Et qui dans la muſique eſt ſur-tout fort ſavant.
Pour la colombe, c'eſt une jeune chanteuſe ;
Comme l'Abbé lui trouve une voix très-flatteuſe,
Et que le ſon en eſt extrêmement touchant,
Il lui veut en ſecret donner le goût du chant.

LA COMTESSE.

Par un conte, Monſieur veut excuſer ſa fable.

LE BARON.

Croyez.....

LA COMTESSE.

Votre conduite eſt doublement coupable,
Car vous êtes d'abord criminel, comme Auteur.

LE BARON.

Comme Auteur, moi, Madame ?

LA COMTESSE.

Oui, comme Auteur, Monſieur.

LE BARON.

Votre pigeon diſcret eſt l'exacte copie
D'un ſerin que j'ai vu dans une Comédie
Qu'on a repréſentée au théatre François.

LE BARON.

Cette piece, Madame, eſt un de mes eſſais.
Comme d'un bien à moi, j'en ai pu faire uſage;
Et ce n'eſt pas voler, que piller ſon ouvrage.
Chacun vous le dira. Ce droit nous eſt acquis,
Nos plus grands Auteurs....

LA COMTESSE.

Oui; mais vous eſt-il permis,
En qualité d'amant, de trahir ma tendreſſe,
De rechercher ma main, quand vous aimez ma niece;
Et de choiſir l'inſtant où j'allois être à vous?
Ce procédé m'indigne, & mon juſte courroux.....
Mais non, dans ce moment, je ne veux pas l'en croire.
J'écouterai plutôt ma raiſon pour ma gloire.
Je prétends me venger de vous plus noblement
A votre amour, Monſieur, je donne un libre champ.
Puiſqu'aux fers de ma niece, un doux penchant vous livre,
Ma bonté, dans ce jour, vous permet de le ſuivre,
Je veux porter plus loin mon effort généreux.
Si ſon cœur ſe déclare en faveur de vos feux,
Je promets à ſon choix de donner mon ſuffrage,
L'amour eſt un nœud libre, & non un eſclavage.
Adieu, je ſens, Monſieur, d'autant moins cet affront,
Qu'il eſt ici des cœurs qui m'en conſoleront.

(*à part, en s'en allant.*)

De ma feinte bonté le fat ſera la dupe.
Son erreur va ſervir au projet qui m'occupe.

SCENE VI.

LE BARON, *ſeul.*

J'Aurois trouvé mon compte à me voir ſon mari,
Mais on renonce au bien, pour un objet chéri.
Lucile eſt adorable, & je prends auprès d'elle.
N'y penſons plus, je dois mon cœur à la plus belle.

SCENE VII.

LUCILE, LE BARON.

LUCILE.

JE viens vous retrouver dans l'appréhenſion
Que ma tante n'ait vu les vers en queſtion.

LE BARON.

Diſſipez la frayeur dont vous êtes émue,
Et ſouffrez que je donne une libre étendue
Au violent amour que je reſſens pour vous:
La Comteſſe, Madame, approuve un feu ſi doux.
Mon ſort ne dépend plus que de votre réponſe,
J'attends dans ce moment que votre cœur prononce.

LUCILE.

J'aime la Poéſie à l'adoration:
Mais je viens d'éprouver dans cette occaſion
Que le goût ſans talent nous devient inutile.
L'amour que j'ai pour elle, eſt une ardeur ſtérile,
Et mon eſprit, Monſieur, n'a pu, quoi qu'il ait fait,
Pour répondre à vos vers produire un ſeul couplet.
Je ſuis piquée au fond plus que je ne puis dire.

LE BARON.

Une chanſon n'eſt pas ce que mon cœur deſire,
Quelque ligne de proſe, un ſeul mot de douceur,
Suffiroit pour me mettre au comble du bonheur.

LUCILE.

Par un méchant billet, par de mauvaiſe proſe
Payer de jolis vers! la pitoyable choſe!
Ah! j'en rougis, Monſieur: je veux abſolument
Me taire, ou par des vers m'acquitter joliment.

LE BARON.

Mais on peut s'arranger. Je vous offre ma veine,
Je m'écrirai pour vous. Vous n'aurez que la peine
De ſouſcrire à l'ouvrage, & de le copier.

LUCILE.

Ce que vous propoſez, eſt neuf & ſingulier.
Mais vous irez trop loin.

LE BARON.

Non, daignez me preſcrire
Ce que vous ſouhaitez que je vous faſſe dire,
Je m'y renfermerai ſans y rien ajouter.

LUCILE.

A ces conditions, je veux bien m'y prêter.
La réponſe.....

LE BARON.

Comment, faut-il que je l'exprime?
Dites.....

LUCILE.

Vous me ferez répondre avec eſtime,
Et même tendrement.....

LE BARON.

Tendrement!

LUCILE.

Monſieur, oui;
Aux doutes d'un jeune homme amoureux & chéri.

LE BARON.

Et chéri! quel bonheur!

LUCILE.

Dès long-tems je confeſſe
Que je deſire avoir des vers de cette eſpece.

LE BARON.

Vous ſerez ſatisfaite, & je ſuis trop heureux,
L'amour, le tendre amour récompenſe mes feux.
C'eſt lui ſeul que j'implore, & je ſens qu'il m'enflamme;
Toute ſa vive ardeur a paſſé dans mon ame.
Elle ſe livre entiere à des tranſports ſi doux,
Et je vais mettre au jour des vers dignes de vous.
Mon eſprit....

LUCILE.

Profitez du beau feu qui l'inſpire,
Pour ne pas l'interrompre, adieu, je me retire.

SCENE VIII.

LE BARON, *ſeul.*

Ecris, mon cher Baron, écris-toi tendrement.
Les talens de l'Auteur, doivent ſervir l'amant.
(*Il s'aſſied près d'une table, rêve quelque tems, puis il écrit & récite tout haut.*)
Je veux..... de mon ſecret, vous faire confidence,
Confidence..... ſur-tout de la diſcrétion,
Mon eſtime..... paroît..... par cette confiance.
(*Il s'interrompt.*)
Il me faut à préſent une rime en ion.
Un jeune homme charmant.... c'eſt moi, l'expreſſion
Eſt flatteuſe, mon cher, & c'eſt un peu trop dire,
Ma maîtreſſe le penſe, elle peut donc l'écrire.
La modeſtie au fond, eſt la vertu d'un ſot;
Et je ne dois plus être arrêté par ce mot.

Mais

Mais un Poëte aſſis perd du feu qui l'anime,
Levons-nous, & marchons pour mieux ſaiſir la rime.
Pourſuivons la rebelle, elle fuit vainement.

SCENE IX.

LE BARON, CORALINE.

LE BARON, *ſaiſiſſant le bras de Coraline.*

POur le coup je la tiens.

CORALINE.

Ah! Monſieur, doucement.
Quel eſt donc le tranſport dont votre ame eſt émue?

LE BARON.

Vous êtes conſtamment l'objet de mes deſirs,
Et votre rencontre imprévue,
Me donne de certains plaiſirs
Que je ne ſens qu'à votre vue.
Fort bien, je ſuis en verve.

CORALINE.

Il me dit des douceurs!
Ces Meſſieurs les François ſont tous des cajoleurs.

LE BARON.

Oui, des hommes, Monſieur, qui cherchent à me plaire,
Vous êtes en ſecret, le ſeul que je préfere.

CORALINE.

Qui, moi! je ſuis un homme, ah! que je le voudrois!

LE BARON.

Je ſuis fille, & je dois m'obſerver de plus près.

CORALINE, *éclatant de rire.*

Ah! ah! l'aimable brune! Oh! je crois qu'il compoſe,
Ou bien qu'il extravague: eh! c'eſt la même choſe.

LE BARON.

La décence eſt pour nous un tyran abſolu,
On doit la reſpecter autant que la vertu.
Tout au mieux. Soyez ſage.

CORALINE.

Oh ! quoique je badine
Je la ſuis fort, Monſieur.

LE BARON.

Qui parle ?

CORALINE.

Coraline.

LE BARON.

Ma charmante, c'eſt vous, dont j'adore les pas.

CORALINE.

Oui, vous faites des vers, & moi, des entrechats.

LE BARON.

De votre art & du mien, faiſons un doux mêlange.

CORALINE.

Excuſez, malgré moi, Monſieur, je vous dérange;
Mais c'eſt ici la ſalle où nous devons danſer.

LE BARON.

Vous êtes du ballet ?

CORALINE.

Oui, l'on va commencer.
On s'accorde déja pour jouer l'ouverture,
Et comme la premiere aujourd'hui j'y figure,
Que par un pas brillant, je dois me ſurpaſſer,
Je ſuis votre ſervante, & cours le repaſſer.

(*Elle ſort en lui faiſant la révérence.*)

SCENE X.

LE BARON, *ſeul.*

LA danſe, par malheur, a mis la rime en fuite.
Au diable mille fois cette fête maudite.
Voilà mon Apollon dérouté tout à fait.
Du Journal amoureux, je me rappelle un trait,
Qui pourra terminer l'embarras que j'éprouve;
Le célebre Marot préciſément s'y trouve
Dans la poſition, où je ſuis maintenant.
Ses vers..... adoptons-les dans ce beſoin preſſant.
C'eſt le plus court chemin, c'eſt le meilleur à ſuivre,
Je puis lire l'endroit, car j'ai ſur moi le Livre.
Ah! ah! j'ai déja pris pluſieurs vers en détail.
Prenons-les tous en gros; j'abrege le travail.
Si ce vol ſe découvre..... Il eſt permis en France,
Et l'on n'y fait plus rien que par réminiſcence.
Ce n'eſt pas notre faute. En proſe comme en Vers,
Tout eſt depuis long-temps écrit dans l'Univers.
Nous ſommes malgré nous, échos les uns des autres.
Meſſieurs, volez mes vers, ſi je pille les vôtres.
Ne vous contraignez pas, & faites comme moi.

SCENE XI.

LE BARON, M. DU BERCEAU.

M. DU BERCEAU.

Monſieur, je vous remets vos paroles.

LE BARON.

Pourquoi ?
Les déſapprouvez-vous ?

M. DU BERCEAU.

Non, elles ſont parfaites.
Mais, Monſieur, avant vous un autre les a faites.
Et l'air depuis ſix mois a couru tout Paris.

LE BARON.

C'eſt le malheur du genre, & j'en ſuis peu ſurpris.
Ce ſont les mêmes mots que toujours on raſſemble.
Indiſpenſablement il faut qu'on ſe reſſemble.

M. DU BERCEAU.

Par bonheur il me reſte un air qu'on chantera ;
Le ramage, Monſieur, ſur-tout y régnera.
Il y rime à bocage, & convient à la fête.
Demeurez, elle vaut la peine qu'on s'arrête.
J'y vais faire à vos yeux danſer tous les oiſeaux.
Par troupes vous verrez ſauter les Etourneaux ;
Le Rainier figurer avec la Tourterelle ;
Vous verrez le Pluvier qui pourſuit l'Hirondelle ;
Le Pan s'étale ſeul, de lui-même amoureux ;
La Caille & le Perdreau forment un pas de deux.
Le Sérin y voltige autour de la Linote :
Le frippon de Moineau ſurvient & l'eſcamote.
Le Faucon & l'Autour, fondent du haut des airs,
Sur ce peuple qui fuit plus prompt que les éclairs ;
Une Faiſanne reſte, ils ſe livrent la guerre,

Quand l'Aigle tout à coup l'arrache de leur ſerre,
S'applaudit avec elle, & l'élevant aux Cieux,
Il danſe un tambourin, & diſparoît aux yeux.
Mais avec le Marquis la Comteſſe s'avance.

(*A l'Orcheſtre.*)

Partez, Meſſieurs, partez, il eſt tems qu'on commence.

LE BARON.

Nous ſaiſiſſons ce tems pour aller copier
Les vers en queſtion, & pour les envoyer.
Le plaiſir de m'écrire au nom de ma maîtreſſe,
Eſt la fête pour moi la plus enchantereſſe.

(*Il ſort.*)

SCENE XII.

DIVERTISSEMENT *des Oiſeaux.*

AIR.

VOlez, oiſeaux, volez de toutes parts,
Raſſemblez-vous dans ces bocages,
Beaux Perroquets du jour, étalez aux regards,
L'agrément ſingulier de vos nouveaux plumages;
Modernes Roſſignols, brillez par vos écarts;
Etonnez l'Univers de vos bruyans ramages,
Volez, oiſeaux, volez de toutes parts,
Raſſemblez-vous dans ces bocages.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LA COMTESSE, LISETTE.

LA COMTESSE.

OUi, Liſette, c'eſt toi que je viens d'appeller,
Vois ma niece, & dis-lui que je veux lui parler.
(*Liſette ſort.*)

SCENE II.

LA COMTESSE, *ſeule.*

NOn, le Baron n'eſt pas l'amant qu'elle préfere,
Il ſe cacheroit mieux, s'il avoit ſu lui plaire;
L'amant qu'on favoriſe eſt plus diſcret en tout.
Pour le Marquis plutôt, je crois qu'elle a du goût.
Rarement il lui parle, ils s'évitent ſans ceſſe;
Elle vient. Oppoſons l'artifice à l'adreſſe.
Comme infailliblement elle me mentira,
Je croirai l'oppoſé de ce qu'elle dira.

SCENE III.

LA COMTESSE, LUCILE.

LA COMTESSE.

LUcile, à vous parler, votre intérêt m'engage :
La raiſon vous conduit, & vous êtes dans l'âge
Où, pour votre bonheur, vous devez faire un choix.
Quand je me remarie, il eſt juſte, & je dois
Aſſurer votre ſort par un nœud convenable :
Il s'offre ici pour vous plus d'un parti ſortable,
Je laiſſe votre cœur le ſeul maître aujourd'hui,
Trop ſûre que ſon choix ſera digne de lui.

LUCILE.

Que vos clartés, Madame, & que votre ſageſſe,
Dans ce pas hazardeux conduiſent ma jeuneſſe ;
La livrer à ſon goût, ce ſeroit la trahir.
Vous devez prononcer, & je dois obéir.

LA COMTESSE.

Je vous prendrois au mot, ſi vous m'étiez moins chere ;
Ouvrez-moi ſans détour votre cœur la premiere,
Ma bonté veut ſur lui régler votre union.
Conſultez bien ſur-tout votre inclination.

LUCILE.

Madame, uniquement je la borne à vous plaire.

LA COMTESSE.

Vous déguiſez toujours : je ſerai plus ſincere,
Sachez, dans votre cœur, que j'ai ſu pénétrer.

LUCILE, *à part.*

C'eſt un piege. Gardons de lui rien déclarer.

LA COMTESSE.

Vous aimez en ſecret.

LUCILE.

Ma tante, quelle idée !

LA COMTESSE.

Quand je vous parle ainſi, croyez qu'elle eſt fondée.
Votre réſerve même & vos ſoins défians
Servent à l'affermir, Lucile, en ces inſtans.
Je vais, pour vous prouver que j'ai lu dans votre ame,
Vous peindre d'un ſeul trait l'objet de votre flamme.

LUCILE, *à part.*

Auroit-elle en effet découvert mon amant ?

LA COMTESSE.

J'ai ſurpris ce matin un pigeon tout charmant,
Qui près de vous ici roucouloit en cachette
Son amoureux tourment : hem, colombe diſcrete,
Votre cœur, par ſon ton, n'eſt-il point attendri,
Et n'ai-je pas nommé votre oiſeau favori ?

LUCILE, *à part.*

Je reſpire à préſent.

LA COMTESSE.

Vous paroiſſez ſurpriſe.

LUCILE, *à part.*

Ah ! par un faux aveu confirmons ſa mépriſe.

LA COMTESSE.

Vous devez reconnoître à ces traits le Baron.
Vous êtes interdite & confuſe à ce nom.

LUCILE.

On le ſeroit à moins ; épargnez-moi, Madame.

LA COMTESSE.

J'approuve votre choix, bien loin que je le blâme ;
Et lui-même avec vous, il brûle d'être uni :
L'aimez-vous en effet ? parlez donc, ma niece.

LUCILE.

Oui.

LA COMTESSE, *à part.*

Tu mens !

LUCILE, *à part.*

Elle n'eſt pas ma rivale. Son trouble
Me l'annonce trop bien, & ma joie en redouble.

LA COMTESSE, *à part.*

Bon, ma fauſſe triſteſſe abuſe ſes eſprits.
Je ſuis ſûre à préſent qu'elle aime le Marquis.

LUCILE.

Madame, pardonnez ſi....

LA COMTESSE.

Je ſuis enchantée
Qu'en faveur du Baron votre ame ſoit portée.
J'ai craint que le Marquis ne fût votre vainqueur.
Puiſqu'il faut l'avouer, il a touché mon cœur;
Je puis préſentement me déclarer ſans crainte.
(*à part.*)
Sa douleur, à ces mots, perce à travers la feinte,
Et doit me confirmer dans mon opinion.
(*à Lucile.*)
Adieu. Je vais preſſer notre double union.
(*Elle ſort.*)

SCENE IV.

LUCILE, *ſeule.*

Ciel! diroit-elle vrai? me ſerois-je déçue?
Non, ma tante plutôt ſe déguiſe à ma vue.
Elle a, de mon aveu, gémi ſecrétement,
Et j'en crois, de ſon cœur, le premier mouvement;
Mais ſi ſon artifice a trompé ma fineſſe,
Écrivons au Marquis. Voilà l'inſtant qui preſſe.
Ses doutes, mes fraveurs, tout m'en fait une loi.
Le voir, l'entretenir eſt un beſoin pour moi.
Je dois le conſulter dans mon inquiétude,
Et l'arracher lui-même à ſon incertitude.
Notre intérêt commun.... Mais que veut ce valet?

SCENE V.

LUCILE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

MAdame, on m'a chargé de vous rendre en ſecret
Ce papier.

LUCILE.

Le Baron à propos me l'envoie.

ARLEQUIN.

Que dirai-je à Monſieur ?

LUCILE.

Attendez, que je voie.

(*Elle lit. Arlequin s'éloigne.*)

Je vous envoie, ma Déeſſe, les vers où tout mon eſpoir eſt renfermé. J'en attends la copie de votre main, comme le ſceau de mon bonheur.

Je vous nomme ſans que j'y penſe.
Votre entretien me charme, & je crains votre abſence.
J'aime à cauſer tous vos deſirs ;
Et votre rencontre imprévue
Me donne de certains plaiſirs
Que je ne ſens qu'à votre vue.
Vous m'avez ſeul appris l'uſage des ſoupirs.
Je ſonge à vous malgré moi-même.
Je crois vous voir la nuit, je vous cherche le jour.
Si ce n'eſt pas là comme on aime,
Apprenez-moi ce que c'eſt que l'amour.

(*à Arlequin après avoir lu.*)

L'ouvrage eſt juſtement tel que je le ſouhaite.
Aſſurez le Baron que j'en ſuis ſatisfaite.

ARLEQUIN.

Je n'en ſuis pas ſurpris, car je l'ai corrigé ;

Arlequin autrement ne s'en fut pas chargé.

LUCILE.

Votre maître eſt diſcret. Il vous a lu ſa piece ?

ARLEQUIN.

Il me conſulte en tout. Souvent je le redreſſe.

LUCILE.

Dites-lui qu'au plutôt je vais la copier,
Et que j'aurai grand ſoin après de l'envoyer.
(*Elle rentre.*)

SCENE VI.

ARLEQUIN, *ſeul.*

SEs vers vont pour le coup obtenir leur ſalaire.
Sans doute, il les aura par un autre émiſſaire.
Dans ma poche en voici qui ſont de ma façon.
Je les ai compoſés pour un minois frippon,
Un joli petit nez qu'on nomme Coraline.
C'eſt ma compatriote, & de plus ma couſine.
Je ſuis impatient de les lui faire voir.
Mais je crois en ce lieu, je crois appercevoir
Quelqu'un qui lui reſſemble. Oh ! c'eſt une bévue.

SCENE VII.

ARLEQUIN, CORALINE.

CORALINE.

EN croirai-je mes yeux !

ARLEQUIN.

Ai-je donc la berlue ?
Non, c'eſt-elle.

CORALINE.

C'eſt lui.

ARLEQUIN.

Coraline !

CORALINE.

Arlequin !

ARLEQUIN.

Eh ! bonjour ma couſine !

CORALINE.

Eh ! bonjour mon couſin !
(*Ils s'embraſſent*)

ARLEQUIN.

Qui vous a donc conduite en cet Hôtel, ma chere ?

CORALINE.

C'eſt Monſieur du Berceau.

ARLEQUIN.

Mais qu'y venez-vous faire ?
Parlez.

CORALINE.

Je ſuis venue y danſer, & je pars.

ARLEQUIN.

Arrêtez. Un couſin mérite des égards.
J'ai fait des vers pour vous.

CORALINE.

Toi ? la choſe eſt comique.

ARLEQUIN.

Je ſers un bel-eſprit. Le mal ſe communique.

CORALINE.

A propos de ton maître, il va ſe marier.

ARLEQUIN.

A qui donc ?

CORALINE.

A Lucile.

ARLEQUIN.

O bonheur ſingulier !
Il épouſera donc la beauté qu'il adore ?

CORALINE.

On prépare la noce, & ſon valet l'ignore.

ARLEQUIN.

Il n'en ſait rien lui-même, & je vais le charmer.
Que je vous liſe avant que de l'en informer.

CORALINE, *à part.*

Scapin m'attend.

(*à Arlequin.*)

Adieu. Je pars en diligence.

ARLEQUIN.

D'entendre votre éloge, ayez la complaiſance.

CORALINE.

En place un ſeul inſtant je ne ſaurois reſter.
En courant, en ſautant, je pourrois l'écouter,
En capriolant, toi, tu pourras me le lire.

ARLEQUIN.

Madame, j'aurai donc l'honneur de vous conduire.

(*Il lit en lui donnant la main.*)

Qu'à Paris Coraline a fait d'heureux progrès!
Et que ſes yeux bien vite ont ſu parler François!

CORALINE, *s'arrêtant.*

Continuez, mon cher. Ce début m'intéreſſe.

ARLEQUIN *continue.*

Dès qu'on la voit, ſon feu, ſa gentilleſſe,
Son enjouement excite un battement de main.
Tout le public devient le rival d'Arlequin,
Et la Suivante éclipſe la maîtreſſe.

CORALINE.

Mon couſin, ces vers-là ne ſont pas ſi mauvais.

ARLEQUIN.

La preuve qu'ils ſont bons, c'eſt que je les ai faits.

SCENE VIII.

CORALINE, ARLEQUIN, SCAPIN.

SCAPIN, *à Coraline.*

QUe fais-tu ſi long-tems ? Je me laſſe d'attendre.

CORALINE.

Ah ! juſte Ciel ! Scapin vient ici nous ſuprendre !

ARLEQUIN.

J'ai vu quelqu'autre part, j'ai vu ce grand coquin.

SCAPIN.

A qui parles-tu là, dis ?

CORALINE.

C'eſt à mon couſin.

ARLEQUIN.

Quel eſt cet animal ?

CORALINE.

C'eſt mon frere.

ARLEQUIN.

Qu'entends-je !

CORALINE.

Il ne reſpecte rien dans ſon humeur étrange.

ARLEQUIN.

Vous n'aviez point de frere, & je ſuis étonné.
Depuis quand, dites-moi, vous l'êtes-vous donné ?

CORALINE.

Il l'eſt depuis huit jours.

SCAPIN.

Quel eſt donc ce colloque ?
Laiſſe-là ton parent. Il m'a l'air équivoque.

ARLEQUIN, *à Scapin.*

Votre nom ?

SCAPIN.

Eſt fameux. Je m'appelle Scapin.

ARLEQUIN.

Le mien l'eſt encor plus ; je me nomme Arlequin.

SCAPIN.

Arlequin ? le ſot nom ! il me met en colere.

ARLEQUIN.

Et le tien me révolte.

CORALINE, *à Arlequin.*

Adieu, pour ſuivre un frere,
On quitte ſon couſin.

ARLEQUIN.

Je vais vous eſcorter.

SCAPIN.

Si vous venez, j'aurai l'honneur de vous frotter
Les oreilles, mon cher, comme j'ai fait à d'autres.

ARLEQUIN.

Et moi, j'aurai celui de vous couper les vôtres.
Mais j'apperçois mon maître, & je l'entends peſter.
Madame, ſon abord m'oblige à vous quitter.
(*à Scapin.*)
Toi, rends dans ce moment grace à ſon arrivée
Ma valeur ſans cela.... tu l'aurois éprouvée.

SCAPIN, *lui donnant un ſoufflet.*

De la mienne, reçois ce gage en attendant.

ARLEQUIN.

Si j'avois le loiſir, je t'en rendrois autant.
(*Scapin ſort avec Coraline.*)

SCENE IX.

LE BARON, ARLEQUIN.

LE BARON.

TU t'amuſes, maraud, quand je ſuis dans l'attente.
A-t-on reçu mes vers ?

ARLEQUIN.

D'une façon charmante.

LE BARON.

Eh ! Lucile, dis-moi, les a-t-elle tranſcrits !

ARLEQUIN.

Au plutôt de ſa part ils vous ſeront remis,
Car actuellement elle en fait la copie.

LE BARON.

Mon cher, que je t'embraſſe.

ARLEQUIN.

Arrêtez, je vous prie,
Si je vous apprends tout, vous allez m'étouffer.

LE BARON.

En cet inſtant flatteur, puis-je trop triompher ?
Je vais, je vais donc voir ce caractere aimable,
Et baiſer chaque trait de ſa main adorable ;
Mes vers en recevront un prix qu'ils n'avoient pas.

ARLEQUIN.

Vous, qui de nos talens faites ſi peu de cas,
Apprenez, ignorans, à reſpecter la rime,
Jugez par nos ſuccès ce qu'on lui doit d'eſtime.

LE BARON.

Je lui dois un bonheur qui paſſe mon eſpoir,
Ce trait la juſtifie & prouve ſon pouvoir.
Qu'aujourd'hui mon exemple, Auteurs, vous encourage,

Au ſexe connoiſſeur, conſacrez votre hommage ;
Il lit, il accrédite, il chérit vos écrits,
Et ſes tendres faveurs en deviennent le prix.

ARLEQUIN.

Monſieur, de tout côté le ſort vous favoriſe.
C'eſt peu que de vos vers Lucile ſoit épriſe ;
Sa tante vous l'accorde. Oui, rien n'eſt plus certain ;
Je veux, ſi je vous mens, je veux être un coquin.
Vous allez, qui plus eſt, l'épouſer ce ſoir même.

LE BARON.

Quoi ! je poſſéderois ce ſoir l'objet que j'aime ?
J'en mourrois de plaiſir. Mais de qui le ſais-tu !

ARLEQUIN.

On travaille aux apprêts. Coraline l'a vu.

SCENE X.

LE BARON, LE MARQUIS.

(*Arlequin ſort.*)

LE MARQUIS.

JE te cherche, Baron, & je ſuis dans l'ivreſſe.
Écoute.

LE BARON.

Je ne puis, un autre ſoin me preſſe.

LE MARQUIS.

J'implore ton ſecours, tu peux ſeul me ſervir,
Et tu dois ſur le champ me faire ce plaiſir.
Ce ſont des vers pour moi qu'il faut que tu compoſes.

LE BARON.

Des vers ! ſi donc, Marquis, qu'eſt-ce que tu propoſes ?

LE MARQUIS.

Je t'en prie.

LE BARON.

Ah ! la rime eſt un art roturier,
Qu'un homme comme moi doit rougir d'employer.

LE MARQUIS.

Les vers ſont à préſent un don que je révere.

LE BARON.

On reſpecte un talent, qui devient néceſſaire.

LE MARQUIS.

Fais treve, cher Baron, à ton reſſentiment,
Je demande ces vers pour un objet charmant.
C'eſt un devoir pour moi, j'ai beſoin de ton aide.

LE BARON.

La Comteſſe eſt ſans doute....

LE MARQUIS.

Ami, je te la cede,
J'en aime une autre.

LE BARON.

Puis-je apprendre qui c'eſt ?

LE MARQUIS.

Non.
Il ne m'eſt pas permis de te dire ſon nom,
Pour de juſtes raiſons j'en dois faire un myſtere.
La ſeule confidence ici que je puis faire,
Eſt que ce bel objet qui craint d'être nommé,
M'aime ſecrétement autant qu'il eſt aimé :
Je viens d'en recevoir la preuve convaincante
Dans ces vers amoureux dont le ſtyle m'enchante.
Sur le doute preſſant que j'en avois marqué,
Son cœur, ſon tendre cœur s'eſt enfin expliqué ;
Ce billet me ſuprend preſqu'autant qu'il me flatte.

LE BARON.

Tu lui peux en réponſe écrire une Sonate.

LE MARQUIS.

Oh ! ne plaiſante pas, Baron, à cet égard ;
Un écrit ſi galant vaut des vers de ma part ;

C'eſt la cauſe, entre nous, de ma peine ſecrete;
Je ſuis fidele amant, mais fort mauvais Poëte,
Voilà ce qui m'oblige à recourir à toi.
Pour te déterminer à travailler pour moi,
Je vais te lire, ami, les vers de ma maîtreſſe,
C'eſt l'ouvrage tout pur de la délicateſſe,
Et pour le bien ſentir, il faut avoir aimé.
Ecoute, tu vas être & ſurpris & charmé.

(*Il lit.*)

Je vous nomme ſans que j'y penſe,
Votre entretien me charme, & je crains votre abſence:
J'aime à cauſer tous vos deſirs.

LE BARON.

Ai-je bien entendu? je ſuis d'une ſurpriſe.....

LE MARQUIS.

Elle ſera plus grande; attends, que je te liſe.

(*Il reprend.*)

J'aime à cauſer tous vos deſirs.
Et votre rencontre imprévue
Me donne de certains plaiſirs,
Que je ne ſens qu'à votre vue.
Vous m'avez ſeul appris l'uſage des ſoupirs.

LE BARON.

Oh! ce ſont eux.

LE MARQUIS *pourſuit.*

Je ſonge à vous malgré moi-même,
Je crois vous voir la nuit, je vous cherche le jour.
Si ce n'eſt pas là comme on aime,
Apprenez-moi ce que c'eſt que l'amour.

LE BARON.

Qui croiroit, juſte ciel! qu'une jeune perſonne
Peut porter à ce point....

LE MARQUIS.

Oh! tant d'eſprit t'étonne.
N'eſt-il pas vrai, Baron, qu'un talent ſi parfait
Eſt rare en une fille?

LE BARON.

Oui, très-rare en effet;
Mais j'en veux par mes yeux voir la preuve bien claire.
(*Il arrache le papier des mains du Marquis.*)

LE MARQUIS.

Qu'eſt-ce donc que tu fais ?

LE BARON.

C'eſt là ſon caractere,
Je reconnois ſa main. Ah ! le tour eſt ſanglant !
Peut-on jouer un homme auſſi cruellement ?

LE MARQUIS.

Quel tour ? eſt-ce l'effet d'un tranſport poétique ?

LE BARON.

J'étouffe.

LE MARQUIS.

Expliques-toi.

LE BARON.

L'aventure eſt unique.
Je ne puis concevoir, ni diriger ce trait.
C'eſt moi qui ſuis l'Auteur de l'aveu qu'on lui fait;
Quand je crois ſottement travailler pour moi-même.
Perfide !

LE MARQUIS.

Toi, l'Auteur ! de quoi ? de ce Poëme ?

LE BARON.

Je m'écris en ſon nom. Elle me l'a permis ;
Et c'eſt pour envoyer mon ouvrage au Marquis.

LE MARQUIS.

Quoi ! ton cerveau pour moi s'eſt donné la torture ?
Il a produit les vers dont j'ai fait la lecture,
Mais rien n'eſt plus charmant, mais rien n'eſt plus poli.
Voilà ce qui s'appelle un ſervice d'ami,
Mon cher, éclaircis-moi ce ſurprenant myſtere.

LE BARON.

Ah ! je t'en ai trop dit, & ma juſte colere.....

LE MARQUIS.

Voilà ces Dames. Paix. Elles viennent à nous.

LE BARON.

Je ſens à ſon aſpect redoubler mon courroux.

SCENE XI.

LE MARQUIS, LE BARON, LA COMTESSE, LUCILE.

LA COMTESSE.

MEſſieurs, je viens tenir à tous deux ma promeſſe.
Votre hommage, Baron, a ſu plaire à ma niece.
Elle m'a fait l'aveu de ſes vrais ſentimens,
Et j'unis votre ſort au ſien dans ces momens.
Mon eſtime pour vous n'a plus rien qui l'arrête.
Ma main ſera, Marquis, le prix de votre fête.
Que vois-je? A ce diſcours vous reculez tous trois?
On diroit que vos cœurs répugnent à ce choix.

LE BARON, *bas à Lucile.*

Votre eſprit m'a joué d'une façon cruelle;
Et pour rendre aujourd'hui ma vengeance éternelle,
Perfide, je vous vais épouſer à l'inſtant.

LUCILE, *à part.*

Juſte ciel! j'en frémis, quel ſupplice effrayant!

LA COMTESSE.

Vous ſoupirez ma niece, & votre amant murmure.
D'un caprice pareil, que faut-il que j'augure?
Mais le Marquis lui-même eſt conſterné comme eux.
Leur ſilence me laſſe, & pour former ces nœuds,
Lucile, approchez-vous, il eſt tems de conclure.

LUCILE.

Je me jette à vos pieds, ma tante, & vous conjure
De ne pas achever un nœud mal aſſorti.

LA COMTESSE.

Je vous donne l'époux que vous avez choiſi.

LUCILE.

Non, un autre eſt l'objet de ma ſecrete flamme.
A ce ſincere aveu, l'effroi force mon ame.

LA COMTESSE.

Comment! vous n'aimez pas en effet le Baron?
Ah! c'eſt donc le Marquis.

LUCILE.

Ah! Madame, pardon.
Avec lui dans ce jour vous allez être unie.
Par cet hymen cruel je ſuis aſſez punie.
N'étendez pas plus loin votre rigueur ſur moi.

LA COMTESSE.

Votre bouche eſt ſincere, & j'en crois votre effroi.
C'eſt l'effort où mon art a voulu vous contraindre.
J'ai dévoilé votre ame, & je ceſſe de feindre.
Vous outrez la réſerve, & d'un ſi grand défaut,
J'ai voulu vous punir, ou corriger plutôt.
Ma niece, à l'avenir ſoyez moins défiante,
Vous avez mal jugé du cœur de votre tante;
Et pour vous le prouver, je veux qu'un doux lien
Vous uniſſe au Marquis, & j'y joins tout mon bien.

LUCILE.

Quelle bonté!

LA COMTESSE, *au Baron & au Marquis.*

Ce mot doit calmer vos alarmes.
Je ne ſuis point, Meſſieurs, épriſe de vos charmes.
J'ai feint de l'être exprès pour éprouver ſon cœur,
Et je borne mes vœux à faire ſon bonheur.

LE MARQUIS.

Vous comblez tous les miens par ce bienfait, Madame.

LUCILE.

Comment le reconnoître?

LA COMTESSE.

Ah! s'il change votre ame,
J'en ſerai trop payée.

LUCILE.

Oui, je vous le promets.
Vous ſerez mon conſeil, mon guide déſormais.
Et vous m'ouvrez les yeux ſur mon erreur extrême.
Qui n'a pour confident que ſon cœur en ſoi-même,
De ſon trop de réſerve, eſt la dupe toujours;
Et la ſincérité ſert mieux que les détours.

LE MARQUIS.

Mon chant a le deſſus, & de ta Poéſie
Je recueille le fruit, dont je te remercie.

LUCILE.

Moi, j'ai pu diſpoſer des vers que vous rimez.
Dans Villedieu, Monſieur, ils ſont tous imprimés,
Et la plaiſanterie eſt le juſte ſalaire
Que méritent les ſoins d'un Auteur Plagiaire.

LE BARON.

Copiſte ſelon vous, je puis à d'autres yeux
Paroître original, & vous fais mes adieux.

LA COMTESSE, *au Baron.*

Au pigeon, pour le coup, la colombe eſt ravie.

LE BARON.

Certaine tourterelle, en ſecret mon amie,
Va m'en dédommager, & je cours la trouver,
L'hymen eſt une cage, heureux de s'en ſauver.

(*Il ſort.*)

SCENE DERNIERE.

LE MARQUIS, LA COMTESSE, LUCILE, M. DU BERCEAU.

LE MARQUIS.

DE Monſieur du Berceau que tout l'art ſe déploie,
Qu'il célebre ma gloire, & qu'il peigne ma joie.

M. DU BERCEAU.

Me voici prêt, Monſieur, vous ſerez ſatisfait,

Pour ne laiſſer nul vuide, agréez qu'un ballet
Précede l'artifice.

LE MARQUIS.

Etant fait à la hâte,
Sera-t-il bon? parlez.

M. DU BERCEAU.

Oui, Monſieur, je m'en flatte,
Je n'ai garde, vraiment, d'en donner de mauvais,
On n'accorde ce droit qu'à Meſſieurs les François.
Que des Artificiers la troupe ſe ſignale,
Et que leurs entrechats rempliſſent l'intervalle.
Favoris de Vulcain, ſecondez-moi, morbleu!
Tonnons, lançons la foudre, & mettons tout en feu!
Forçons ici la nuit à nous prêter ſes voiles,
Faiſons en plein midi, faiſons voir des étoiles,
Qu'une horrible comete épouvante les yeux.
Non, déſarmons mon bras à l'exemple des Dieux.
Que le calme & le jour ſuccedent au tonnerre;
Que la charmante Iris les annonce à la terre;
Que ſon arc ſoit nué des plus tendres couleurs,
Et qu'il ſoit applaudi de tous les ſpectateurs.

DIVERTISSEMENT

D'Artificiers & Artificieres.

AIR.

Accourez, Cyclopes nouveaux,
Faites briller vos feux, votre victoire eſt sûre.
Chaque talent a ſes Héros.
Votre art devient rival de la peinture,
Il offre aux yeux les plus brillans tableaux,
Et ſon modèle eſt la nature.

Accourez, Cyclopes nouveaux,
Faites briller vos feux, votre victoire eſt sûre.

FIN.

LE

LE RETOUR DE LA PAIX, COMÉDIE.

ACTEURS.

LA JOIE.

UNE ACTRICE.

LA DÉCENCE.

M. BRUYANT, Avocat.

M. PRUDENT, Officier.

ARLEQUIN, déguiſé en Bouquetiere.

TROUPE de Danſeurs & de Danſeuſes.

La Scene eſt à Paris ſur le Théatre Italien.

LE RETOUR
DE
LA PAIX,
COMÉDIE
EN UN ACTE, EN VERS.

SCENE PREMIERE.

LA JOIE, UN ACTRICE.

L'ACTRICE.

EH, bonjour, mon aimable Joie !
Quel plaiſir de vous voir ! quel bonheur vous envoie ?

LA JOIE.

C'eſt la fête du jour, le retour de la Paix.

L'ACTRICE.

Déja votre préſence eſt un de ſes bienfaits.

LA JOIE.

Comme il fait mon triomphe, & qu'ici c'eſt mon centre
Je viens en faire les honneurs.

L'ACTRICE.

Viendra-t-elle aujourd'hui ?

LA JOIE.

Non, on l'arrête ailleurs.
Mais, ma chere, par-tout où j'entre
On eſt sûr de la voir régner.
La guerre trop long-tems avoit ſu l'eloigner.
Dans ce beau jour qui la rappelle,
Je ne ſaurois trop éclater,
Je ſuis ſa fille, & comme telle,
Pour elle je dois écouter
Tous les mortels qui vont ſe préſenter.
Je viens leur inſpirer ſon eſprit qui m'anime ;
De tous ſes zélés Partiſans
Recevoir l'encens légitime
Accorder tous les différens,
Marier tous les arts, unir tous les talens.
Je veux par ce moyen dompter les plus rebelles,
Et faire voir à tout Paris
Un ſpectacle nouveau, dont il ſera ſurpris.
Plus de procès, plus de querelles.
Tous les Auteurs ſeront liés,
Ce nouvel an, des nœuds les plus fideles.
Tous les Comédiens, vrais dans leurs amitiés,
Vivront ſans nuls débats comme des tourterelles.
La cordialité va régner chez les belles,
Et la fidélité chez les gens mariés,
La bonne-foi chez les Notaires,
Le ſcrupule chez les Banquiers,
La probité chez tous les gens d'affaires,
Et ſur-tout parmi les Greffiers.

L'ACTRICE.

Vous aurez une peine extrême
A pacifier les eſprits ;

Car la guerre a briſé le joug des plus ſoumis.
Et la révolte a paſſé même
Juſques dans le corps des maris.

LA JOIE.

Vos camarades ſont unis ?

L'ACTRICE.

Pour me déſeſpérer & pour me contredire !
Quelque bon que ſoit mon avis,
Ils me font tous l'honneur de n'y jamais ſouſcrire.
Nos Sénateurs tiennent conſeil
Pour vous donner ſans doute un cadeau ſans pareil,
Vous allez être parfumée
De leur encens joliment & dans peu.

LA JOIE.

J'entends, leurs ſoins me préparent un feu.

L'ACTRICE.

Qui ne ſera pas ſans fumée;
Avant l'illumination,
Vous aurez ici Pantalon,
Le Docteur, Pierrot, Scaramouche,
Qui vous divertiront; & pour la bonne bouche,
Leurs amoureux viendront en langage Romain,
S'entretenir long-tems du beau feu qui les touche.

LA JOIE.

Ils m'attendriroient trop: il ſuffit d'Arlequin,
De Caroline & de Scapin.
Mais dites-moi, ma chere, aurai-je de la danſe ?
J'aime à ſauter. C'eſt là ma paſſion.

L'ACTRICE.

Vous en aurez en abondance,
Sans qu'elle tienne à l'action;
Et d'une décoration,
Pour comble de magnificence,
Je crois que nos Meſſieurs auront fait la dépenſe.

LA JOIE.

Tant mieux: j'aime l'éclat.

L'ACTRICE.

Un ſpectacle François
Eût été plus décent, plus digne de la Paix,
Mais le bon goût chez nous a déſerté la ſcene.
Depuis qu'ils ont réglé notre Gouvernement,
La ſeule farce Italienne
Triomphe & regne impunément.
Cinq ou ſix vieux lazzis qu'on ne fait que rebattre,
En forment tout le nœud, comme le ſel piquant,
Les machines en font les grands coups de théatre,
Et les ballets le dénoument.

LA JOIE.

Tout eſt juſtifié par votre réuſſite.

L'ACTRICE.

Pour moi, j'en rougis en ſecret,
Et le peintre, ou plutôt le maître de ballet,
En a le principal mérite,
Le reſte de la gloire eſt pour les ouvriers,
Et nos premiers Acteurs ſont de bons charpentiers.

LA JOIE.

Qu'importe, ſi par eux vous êtes enrichie!
Vive l'Italien, vive la Féerie!
Un ouvrage à conſtruire, un palais à bâtir,
Ne coûtent qu'un moment, de même à démolir.
Heureux Théatre, où l'on peut, ſans écrire,
Mettre au jour une piece, & ne ſavoir pas lire.

L'ACTRICE.

Ce bonheur eſt honteux, & n'eſt que paſſager.
Notre ſort ſera des plus triſtes,
Quand le public prompt à changer,
Se laſſera de voir en nous des machiniſtes:
Et le peu de François, hélas! que nous ſavions,
Depuis cette métamorphoſe,
Miſérables! nous l'oublions.

LA JOIE.

Ah! vous n'oubliez pas grand'choſe,
Et vous avez d'ailleurs l'art de vous retourner,

Et d'applanir tous les obſtacles.
Par des enfans d'abord vous sûtes étonner,
Enſuite par des feux on vous a vu régner.
Et vos jeux maintenant brillent par des ſpectacles:
Il eſt d'autres moyens qu'on peut imaginer,
Apprenez le Chinois.

L'ACTRICE.

Ah! c'eſt trop badiner.

LA JOIE.

Mais je remplis mon perſonnage,
Le vôtre eſt de changer d'état & de langage:
Soyez tantôt François, tantôt Italiens,
Paroiſſez à la fois, montrez-vous tout enſemble
Peintres, artificiers, danſeurs, muſiciens,
Parodiez chaque art, ſans qu'aucun vous reſſemble.
Et ſoyez tout....

L'ACTRICE.

Pour n'être rien.
Ce conſeil-là n'eſt pas pour notre gloire.

LA JOIE.

Il eſt du moins pour votre bien,
Je vous parle en amie, & vous devez m'en croire.

L'ACTRICE.

Rétabliſſez plutôt le François parmi nous.

LA JOIE.

Il vous faut des ſujets; où les trouveriez-vous?
Quand même vous feriez cette heureuſe rencontre,
Une Dame paroît, qui proteſteroit contre.

SCENE II.

LA JOIE, L'ACTRICE, LA DÉCENCE.

LA DÉCENCE.

NOn, fille aimable de la Paix,
Je l'invite plutôt à donner du François.
Le ſpectacle que je protege,
Quoiqu'il ait ſeul ce privilege,
Bien loin de l'empêcher, le trouvera très-bon.

LA JOIE.

Il y peut perdre.

LA DÉCENCE.

Y gagner au contraire.

L'ACTRICE.

Apparemment par la comparaiſon.

LA DÉCENCE.

C'eſt un aveu que je n'oſois vous faire.

L'ACTRICE.

Quel excès de ménagement !
A vous remercier, pardon ſi je balance,
Vous êtes de ma connoiſſance,
Mais votre nom m'échappe en ce moment.

LA DÉCENCE.

Madame, je ſuis la Décence,
J'excuſe cet oubli qui n'eſt pas ſurprenant.
Au Théatre François je fais ma réſidence,
Et l'on me voit ici très-rarement.

L'ACTRICE.

Je n'obſerve pas moins vos loix exactement.

LA JOIE, *à la Décence.*

Peut-on ſavoir quel objet vous attire ?

LA DÉCENCE.

L'Héroïne du jour, vous-même, & de ce pas
Dans mon char qui m'attend là-bas,
Au fauxbourg ſaint Germain je compte vous conduire.

L'ACTRICE.

Madame, ne nous quittez pas.

LA DÉCENCE.

On brûle de nous voir marcher d'intelligence,
Nous gagnerons à cet accord charmant.
A mon art, pour briller, il faut de l'enjouement.
Et pour plaire, la Joie a beſoin de Décence.

LA JOIE.

Sans le ſecours de ma préſence,
Madame, vos héros triomphent maintenant.
Déſormais leur puiſſance eſt trop bien établie.
Ils ne doivent plus craindre rien,
Depuis qu'ils ont pour leur ſoutien
L'Hercule de la Tragédie *.

L'ACTRICE.

On eſt ſûr de tout vaincre avec cet appui-là,
Et juſqu'au plus haut point leur grandeur eſt portée,
Par celle de Catilina.
Nulle piece jamais ne ſe vit écoutée
Avant tant de reſpect, & ne le mérita.
Par ſa réuſſite brillante,
Et par l'impreſſion d'eſtime qu'elle a fait,
Les Acteurs enrichis, le public ſatisfait,
Sont bien payés de leur attente,
Et l'Auteur, à ſa gloire, a mis le dernier trait.

LA DÉCENCE.

Il eſt flatteur pour ce grand homme,
De vous contraindre à l'admirer,
Vous, qu'on redoute & qu'on renomme,
Par le talent de cenſurer.

* *M. de Crébillon, pere.*

L'ACTRICE.

C'eſt un tribut forcé, mais légitime,
Qu'à la critique même, arrache le ſublime.
Il coûte à l'amour-propre, on ne peut le nier,
Par bonheur on n'a pas ſouvent à le payer.
Cette flamme du Ciel, ce vrai ſublime eſt rare,
Il faut long-tems pour le ſaiſir,
Et la nature encore en eſt ſi fort avare,
Qu'un ou deux dans un ſiecle ont droit d'y parvenir.

LA DÉCENCE.

Mais pluſieurs par le tendre, ont l'art de réuſſir,
Leur ouvrage eſt goûté.

L'ACTRICE.

Même avant que d'éclore :
Grace à l'Acteur qui l'embellit,
Il eſt brillant dans ſon aurore ;
Le petit-maître qui l'adore,
Par ſon fracas en augmente le bruit,
Et des beaux yeux en pleurs l'accréditent encore ;
Par bonheur pour le goût qui ſouvent en gémit,
On imprime la piece, & le charme eſt détruit.
Au théatre ébloui d'un grand jour qui l'éclaire,
Le ſpectateur voit mal, l'illuſion le fuit.
Dans ſa chambre, à l'abri d'une pompe étrangere,
Le connoiſſeur voit mieux, & le fantôme fuit.

LA DÉCENCE.

Vous triomphez alors.

L'ACTRICE.

Il eſt vrai, je ſuis franche,
C'eſt avec volupté que je prends ma revanche.
J'aime à rire du larmoyant
Qu'on fait entrer par-tout.

LA DÉCENCE.

En le parodiant.
Mauvais genre!

LA JOIE.

Pour lui je ne prends point les armes ;

Mais un genre à mon gré beaucoup plus révoltant,
Eſt celui qui d'un autre oſe emprunter les charmes,
Et mariant les ris ſans ceſſe avec les larmes,
Par ce bizarre aſſortiment,
Fait un monſtre des deux, en les dénaturant.
Sans altérer le repos de la terre,
On peut ſur lui lancer des traits.
C'eſt un combat, c'eſt une guerre
Qu'on doit permettre dans la Paix.

LA DÉCENCE.

D'une façon plus noble il faut donc le combattre,
Il faut que renaiſſant ſur le même théatre,
La bonne Comédie étouffe ſes ſanglots:
C'eſt aux rayons du vrai que s'éclipſe le faux.
Un ouvrage applaudi, * que vous devez connoître,
Où vous brillez vous-même, a commencé déja,
Un ſecond triomphant peut-être achevera.
Venez chez les François, hâtez-vous de paroître,
Un ſeul de vos regards pourra le faire naître.

LA JOIE.

Je ne puis pour ce ſoir ſeconder vos ardeurs;
Mais demain donnez du Moliere,
Qu'il ſoit joué par tous les bons Acteurs,
Vous m'y verrez arriver la premiere,
Et briller dans les yeux de tous les ſpectateurs;
Voilà le digne & grand modele,
Qu'on y doit propoſer à nos jeunes Auteurs,
Et contre l'attaque mortelle
Du froid poiſon des ſoupirs & des pleurs,
Cet antidote eſt des meilleurs.

LA DÉCENCE.

Pour vous avoir, il n'eſt rien qu'on ne faſſe,
Et je vais de ce pas diſpoſer nos Meſſieurs
A vous ſervir de bonne grace:

* *Le Méchant.*

Nous vous annoncerons avec un compliment,
Pour attirer une foule plus grande.

LA JOIE.

N'en faites rien, Madame, j'appréhende
Les viſites du jour de l'an.

L'ACTRICE, *lui faiſant la révérence.*

Madame, & moi pareillement.

(*La Décence ſort.*)

SCENE III.

LA JOIE, L'ACTRICE.

L'ACTRICE.

SA politeſſe eſt des plus fades.
Je cours vous annoncer à tous nos camarades,
Et j'adopte dans ces inſtans
L'eſprit de notre corps qui vous caractériſe,
Je me livre aux lazzis toute entiere, & je prends
La variété pour deviſe,
La Marote pour arme, & Momus pour amant,
La danſe pour appui, le chant pour ſupplément,
Pour aide tout l'éclat que l'Optique déploie,
Pour regle le plaiſir, pour loi l'amuſement,
Pour guide la folie, & pour ame la joie.

(*Elle ſort.*)

SCENE IV.

LA JOIE, ARLEQUIN *en Bouquetiere.*

ARLEQUIN.

JE viens, Madame, avec beaucoup de modeſtie
Vous marquer mon reſpect & mon attachement.

LA JOIE.

Qui donc êtes-vous, je vous prie ?

ARLEQUIN.

J'ai l'honneur d'être une fille à talent.

LA JOIE.

Mais, quel talent encor ? Parlez, il en eſt tant.
Tenez-vous à la Comédie ?

ARLEQUIN.

Oui, Madame, j'y tiens particuliérement,
Et je m'y rends à pied tous les jours de ma vie,
A quatre heures du ſoir très-réguliérement.
Qu'il pleuve, ou qu'il vente, il n'importe.
Nos Dames, nos Meſſieurs repréſentent dedans,
Et moi je figure à la porte.
Pengage l'entretien avec tous les paſſans.

LA JOIE.

Votre rôle eſt des plus brillans.

ARLEQUIN.

Je mets ma gloire à le bien faire.

LA JOIE.

Votre nom ?

ARLEQUIN.

C'eſt Fanchon, & je ſuis Bouquetiere.
Pai le cœur tout gonflé d'une douleur amere ;
Et j'implore votre ſecours.

LA JOIE.

Dites, qu'avez-vous donc pour gémir de la ſorte ?

ARLEQUIN.

On veut me débuſquer & la brigue eſt très-forte ;
Car le mérite eſt envié toujours.
On a beau me noircir par de malins diſcours,
Je ſuis fille d'honneur, ou le diable m'emporte.

LA JOIE.

Votre maintien l'annonce autant que vos propos.

ARLEQUIN.

Mes ſentimens ſont encore plus beaux ;
On peut m'en croire & je ſuis franche.
Ma Reine, en ce moment, prenez de ma main blanche
Le plus joli bouquet qui ſoit dans mon panier.
Ce n'eſt pas tout, puiſqu'il faut vous l'apprendre;
Je n'ai pas ſeulement l'habileté de vendre
La grenade & l'œillet que je ſai marier,
J'ai celle de gliſſer encore un billet tendre.

LA JOIE.

Fort bien, vous poſſédez plus d'un talent flatteur.

ARLEQUIN.

Je dois à ce propos ſecrétement vous rendre,
Un poulet de la part d'un zélé ſerviteur,
Qui vous parle pour moi ; liſez ſans plus attendre.

LA JOIE.

De votre audace, ici, je devrois vous punir,
Mais mon caractere eſt d'en rire,
Et je vais, pour m'en divertir,
Lire ce billet doux que l'on vient de m'écrire.
Comme le jour permet de tout riſquer,
Il donne auſſi le droit de s'en moquer.
(*Elle lit.*)
Je vous recommande, Madame,
Celle qui, de ma part, vous rendra ce billet.
C'eſt ma couſine de Bergame.
Elle eſt, pour ce Théatre, un excellent ſujet.
Elle eſt folle, elle chante, elle danſe au parfait.
Eſſayez ſes talens, on ſera content d'elle,

Et vous obligerez, ma Reine, tout à fait
Arlequin votre ami fidele.
(*Après avoir lu.*)
Ce nom peut tout ſur moi : chantez, Mademoiſelle.
ARLEQUIN *chante.*
Accompagnez ma voix, tambours, fifres, baſſons.
Je ſuis pour les grands airs, & pour les hautes danſes.
Admirez tous les éclats de mes ſons,
Et le brillant de mes cadences.
(*Il danſe enſuite un tambourin, & à force de tourner il fait la culbute.*)
LA JOIE.
C'eſt Arlequin, c'eſt vous. Pour payer ce lazzi,
Je vous éleve cette année
Au rang de premier favori.
ARLEQUIN.
Je préfere ce titre à celui de mari,
Et je veux célébrer cette heureuſe journée
Par un ballet bien aſſorti.
Pour qu'il faſſe du bruit, je cours à tire-d'aîles
Raſſembler toutes les vielles,
Et tous les tambourins, les fifres de Paris,
Et je vous les amene avec tous nos amis,
Avec toutes nos Demoiſelles.
LA JOIE.
Miſéricorde, j'en frémis !
ARLEQUIN.
La fête ſera des plus belles,
Nous n'aurons pas perdu nos frais ;
Nous allons tous crier, vive la Joie,
Vive l'amour, vive la Paix,
Vive le Roi qui nous l'envoie.

SCENE V.

LA JOIE, M. BRUYANT, M. PRUDENT, *Officier, un bras en écharpe.*

M. PRUDENT.

CHarmante Joïe, au plutôt jugez-nous.
Notre cauſe devient importante pour vous,
Puiſqu'elle touche votre mere.

M. BRUYANT.

Oui, quoique vous ſoyez, Madame, en même tems
Juge & partie en cette affaire,
Prononcez ſur nos différens.
Mes raiſons & ſur-tout mes poumons triomphans,
Me promettent d'avance une victoire entiere.

LA JOIE.

Vos qualités. Du fait, vous m'inſtruirez après.

M. BRUYANT.

Je m'appelle Bruyant, ma voix eſt un tonnerre.

M. PRUDENT.

Je me nomme Prudent, je parle par des faits.

M. BRUYANT.

Je ſuis un Avocat, qui plaide pour la guerre.

M. PRUDENT.

Je ſuis un Officier qui combat pour la paix.

LA JOIE.

Un Soldat philoſophe! un Céſar pacifique!
En même tems un Cicéron guerrier!
Parlez, Meſſieurs, ce contraſte me pique;
Et je le trouve ſingulier.

M. BRUYANT.

La guerre ſur la paix mérite l'avantage:
Pour le prouver en quatre mots,

Je ſuis, quoiqu'Avocat, précis en mon langage.
C'eſt elle qui fait les Héros,
Sous qui tout plie, à qui tout rend hommage:
Mais à la préférer, la raiſon qui m'engage,
Elle fait le ſoutien, la grandeur des Etats.
D'un tas de vagabonds, elle purge la ville,
Des plus mauvais ſujets, fait d'excellens ſoldats.
A tout le monde, elle eſt utile.
Le Financier y gagne comme nous.
Le beau ſexe, l'été, nous voit d'un œil plus doux.
Les Abbés même en ſont plus agréables,
Les femmes ſont ſix mois ſans revoir leurs époux,
Et trouvent au retour leurs amans plus aimables.

M. PRUDENT.

Oui, quand nous revenons eſtropiés, meurtris,
Nous ſommes à leurs yeux des objets fort jolis.
Les éloges que vous en faites,
A la guerre, Monſieur, ont beau donner le prix,
Elle ne plaît qu'à des femmes coquettes,
Qu'importune l'aſpect de leurs triſtes maris.
Mais elle eſt le fléau, mais elle eſt l'épouvante
D'une épouſe fidelle, ou d'une tendre amante;
Elle eſt la terreur des amis,
Elle eſt l'effroi d'une mere tremblante.
Chacun craint pour les jours d'un objet qu'il chérit.
Un coup fatal ſouvent le lui ravit.
Le bon mari, l'amant conſtant, le fils unique
Eſt par malheur le premier emporté;
Et l'ingrat petit-maître, ou l'époux tyrannique
Revient toujours en parfaite ſanté.

LA JOIE.

Oui, le malheur s'attache à la fidélité.

M. PRUDENT.

La guerre brille en vain, trop d'horreur l'accompagne,
Chaque état, à tout prendre, y perd plus qu'il n'y gagne;
Si Mars, de libertins délivre la Cité,

D'utiles laboureurs, il prive la campagne.
Le commerce languit, & les arts ſont aux fers.
Tous les ſpectacles ſont déſerts.

M. BRUYANT.

Avec plus de ſplendeur, l'hiver, ils refleuriſſent,
Pour l'eſprit & les arts, bien loin qu'ils dépériſſent,
Mille Eſſaims tous nouveaux de Poëtes ſont nés.

M. PRUDENT.

C'eſt encore, Monſieur, un fléau de la guerre.
Tous les honnêtes gens en ſont aſſaſſinés.

LA JOIE.

Leurs écrits, cette année, affligent moins la terre.

M. BRUYANT, *avec enthouſiaſme.*

Rien, quoi que vous diſiez, n'égale les combats,
J'aime à les lire dans l'hiſtoire.
Là, de Céſar j'accompagne les pas,
Je me transforme en lui, je jouis de ſa gloire,
Tout cede à l'effort de mon bras.
A ma voix, la victoire vole,
Et je ſuis triomphant, quand je parle aux ſoldats.

LA JOIE, *à M. Prudent.*

Ah! nous ſommes perdus; coupez-lui la parole.
S'il harangue l'armée il ne finira pas.

M. BRUYANT.

Compagnons, ſuivez-moi, marchons contre Pompée,
Ce fer que j'ai tiré va lui.....

M. PRUDENT.

Dans le fourreau,
Monſieur, remettez votre épée.
Vous êtes un Céſar nouveau.
Dans votre cabinet, & loin de la mêlée,
Vous y voyez de loin toujours la guerre en beau.
Si comme moi de près vous l'aviez contemplée,
Dégouttante de ſang, horrible, échevelée,
Votre ame s'en feroit tout un autre tableau.

LA JOIE.

Oh! d'une horrible peur elle ſeroit troublée.

M. BRUYANT.

lon, vrai, d'honneur ; je ſuis intrépide.

M. PRUDENT.

Au barreau.

LA JOIE.

Ce n'eſt pas ſon champ de bataille ;
C'eſt au Palais Royal que ſa valeur travaille,
C'eſt là qu'il prend des murs, qu'il livre des aſſauts,
Et qu'il y fait monter notre cavalerie.
L'autre jour, il faut que j'en rie,
Monſieur, d'un bras vainqueur, y plantoit nos drapeaux,
Quand un coup de canon parti de la Baſtille,
Déconcerte le ſiege où ſon courage brille,
Et fait pâlir notre Heros.

M. BRUYANT.

Jugez notre procès pour trancher tout propos.

LA JOIE.

Il l'eſt déja, Monſieur.

M. BRUYANT.

Comment donc je vous prie ?

LA JOIE.

Mais aujourd'hui qu'on le publie,
La Paix a gain de cauſe, & la Guerre a perdu,
Mon Arrêt eſt celui que Louis a rendu,
Et qui prouve pour nous ſa tendreſſe infinie.

M. PRUDENT.

Ce jour eſt le plus beau, le plus doux de ma vie :
C'eſt pour la Paix que j'ai tant combattu.
Je n'ai plus de regret à ce bras qu'il m'en coûte,
Il eſt trop bien payé, puiſqu'elle en eſt le prix :
Et pour la rendre à mon pays,
Je verſerois mon ſang, juſqu'à la moindre goutte.

M. BRUYANT.

Par cet Arrêt je me vois confondu,
Mais je ne me tiens pas encore pour battu.
Je ſens dans ce moment ma fureur qui redouble.

J'irai ſouffler demain la diſcorde au Palais,
Et pour mieux me venger de vous & de la Paix,
Aux ſpectacles, ce ſoir, je cours porter le trouble.
Malheur aux pieces qu'on jouera.
Pour commencer, d'abord je vais à l'Opéra,
Voir la belle Platée, & ſon peuple aquatique.
On entendra, Madame, une belle muſique.

M. PRUDENT.

Tout beau, je ſuis ſon zélé ſerviteur,
Et qui plus eſt, le défenſeur
De la tranquillite publique.

M. BRUYANT.

Je puis pour mon argent exercer ma critique.

M. PRUDENT.

Pour elle, encore un coup, montrez-vous circonſpect
A ſon pere ſur-tout portez plus de reſpect.

M. BRUYANT.

Mon eſprit en cela....

M. PRUDENT.

Se brouille.
Ce fameux maître en gé-ré-ſol,
Fait mieux croaſſer la grenouille,
Que les autres ne font chanter le roſſignol.

M. BRUYANT.

Je cours donc au François, leur * école eſt publique
J'y vais moraliſer un peu
Et ſaluer Madame Enrique.

M. PRUDENT.

Non, arrêtez, je ſuis partiſan de leur jeu.

M. BRUYANT.

Votre amitié défend tout le monde, morbleu,
Et de tous les côtés me ferme le paſſage;
Mais il faut ſur quelqu'un que j'exerce ma rage,
Rien ne me retient plus, & puiſqu'il eſt ainſi,
La foudre va tomber ſur ce théatre-ci.

* *L'Ecole de la Jeuneſſe.*

Il mérite la préférence.

M. PRUDENT.

nez garde, je ſuis leur ami familier,
Et qui les outrage, m'offenſe.

M. BRUYANT.

Vingt eſcadrons ne ſauroient m'effrayer.
de ce même pas, je deſcends au parterre.
(*D'un ton tragique.*)
de flamme & de cris, Paris eſt affamé,
nais de tant de feux, cet hôtel n'a fumé.
mon aveugle ardeur, tout ſera légitime.;
ques à mes voiſins, tout ſera ma victime.
ırtificier tremblant aura beau ſe cacher,
ouvrage de ſes mains deviendra ſon bûcher.
ne reſpecterai, dans ce déſordre extrême,
le décorateur, ni l'orcheſtre lui-même.
piece, les Acteurs, je vais tout foudroyer:
es cris immoleront Scapin tout le premier.
ferai de leur ſalle une ſeconde Troie,
d'un coup de ſifflet, je percerai la joie.
(*à la Joie.*)
: votre arrêt, alors voyant les triſtes fruits,
connoiſſez les coups que vous aurez conduits.
(*Il ſort.*)

SCENE VI.

LA JOIE, M. PRUDENT.

LA JOIE.

AH! ſi vous n'arrêtez la rage qui l'inſpire,
a guerre va renaître au lieu même où je ſuis.

M. PRUDENT.

on, la Paix régnera, j'oſe vous le prédire.
royez du moins, croyez que tant que je reſpire,
ruyant & ſes pareils auront beau cabaler,

Il ſuffit de ce bras pour les faire trembler.
Dans ce moment, raſſurez donc votre ame.
Au Parterre, à mon tour, je cours me tranſporter;
Pour vous, pour nos amis, j'y parlerai, Madame,
Et comptez qu'en tout tems, pour s'y faire écouter,
Un Officier manchot, ſans aucune hyperbole,
Vaut cinquante Avocats des plus forts en parole.
(*Il ſort.*)

SCENE DERNIERE.

LA JOIE, *au Parterre.*

MAlgré l'appui dont il l'oſe flatter
La Joie eſt incertaine, elle attend ſa ſentence,
Mais la Paix doit vous la dicter.
Le jour qu'on la publie, eſt un jour d'indulgence:
Au Parterre, Meſſieurs, elle doit habiter;
Que la critique s'en éloigne.
A l'accord général, daignez donc vous prêter,
Que votre main me le témoigne,
Et mes tranſports vont éclater.

La Piece finit par le Divertiſſement Pantomime des Enfans.

LE PRIX
DU
SILENCE,
COMÉDIE.

A MADAME

A MADAME

LA MARQUISE

DE

POMPADOUR.

PRotectrice des Arts, j'oſe dans cet Ouvrage,
De ton Sexe charmant, être le défenſeur,
Et je t'en dois le juſte hommage ;
Son regne aimable eſt la douceur,
Nous en faiſons l'heureuſe épreuve ;
Par les dons de l'eſprit, il eſt notre Vainqueur ;
Il nous ſurpaſſe encor par les vertus du cœur,
Et POMPADOUR en eſt la preuve.

ACTEURS.

LA MARQUISE, veuve.

LÉANDRE, frere de la Marquiſe.

LISIDOR, amant de la Marquiſe.

ROSIMON, couſin & rival de Liſidor.

DORANTE, autre rival.

DUBOIS, valet-de-chambre de la Marquiſe.

ARLEQUIN, valet de Liſidor.

La Scene eſt à Paris chez la Marquiſe.

LE PRIX DU SILENCE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LÉANDRE, DUBOIS.

LÉANDRE.

OUI, j'arrive à l'inſtant, Dubois, quelle nouvelle?
Que fait la Marquiſe ma ſœur?
Comme va ſa ſanté?

DUBOIS.

Monſieur, comme ſon cœur;
Tantôt mal, tantôt bien.

LÉANDRE.

De quelle humeur eſt-elle ?

DUBOIS.

Vous m'embarraſſez, ſon humeur....
A définir elle eſt étrange ;
Selon que le vent eſt tourné,
A tous les inſtans elle change ;
Le matin il fait ſombre & clair l'après-dîné,
Le ſoir l'air s'obſcurcit, & le tonnerre gronde.

LÉANDRE.

Ma ſœur, à mon départ, avoit pris dans le monde,
De la femme du jour, tous les eſſors brillans.

DUBOIS.

Elle a fixé ſon vol, & depuis quelque tems,
Elle creuſe à tel point la raiſon qui l'égare,
Que la réflexion rend ſon eſprit bizarre,
Et qu'elle devient folle à force de bon ſens.

LÉANDRE.

Cette folie attaque peu de gens.

DUBOIS.

Dans le nouvel accès, qui de ſon cœur s'empare,
Elle prend pour tous les amans,
Oh ! la plus belle haine, & dont elle ſe pare.
Son paſſe-tems le plus piquant,
Eſt de jouir, en l'augmentant,
De tout leur ridicule : il eſt vrai qu'il eſt rare,
Autant que nuancé de diverſes couleurs :
C'eſt pour ſes yeux malins un parterre de fleurs.

LÉANDRE.

Le Préſident.

DUBOIS.

Eſt un avare.
Honteux de l'être, il répand d'une main,
Ce que de l'autre il ramaſſe ſoudain.

LÉANDRE.

Le Chevalier.

DUBOIS.

L'uſurier qui le preſſe
Eſt l'objet de ſon premier ſoin.
Tous les deux, dans Madame adorent la richeſſe:
Mais l'un prodigue la tendreſſe
Par avarice, & l'autre par beſoin.

LÉANDRE.

Cléon, qui pour elle compoſe.....

DUBOIS.

Il fait des vers abondamment;
Et n'a jamais ſenti la valeur de la proſe.

LÉANDRE.

Mais le Comte.....

DUBOIS.

Oh! Monſieur, ſa Nobleſſe qui ment,
Ne vaut pas une franche & parfaite roture;
Chez lui, juſqu'à ſon nom, tout eſt une impoſture.

LÉANDRE.

Dorante le léger ſe croit un papillon.

DUBOIS.

Bon, étourdi, bruyant, qui n'eſt qu'un hanneton.

LÉANDRE.

Roſimon, ſon conſtraſte.....

DUBOIS.

Important à la glace,
Le ſang froid de l'orgueil eſt empreint ſur ſa face.
Il croit vous honorer de vous répondre un mot;
Il faut ſouvent finir la phraſe qu'il commence,
Et ne pouvant jamais conſtruire ce qu'il penſe,
Au ton d'un fat, il joint l'eſprit d'un ſot,
Voilà la cour en bref de ma maîtreſſe.

LÉANDRE.

Pour des originaux d'une pareille eſpece,
Son mépris eſt fondé; mais mon meilleur ami,
Mais Liſidor qu'elle a banni;
Par un excès de ſon caprice,
Ne le mérite pas.

DUBOIS.

Paris eſt réuni
Pour louer ſon mérite, & l'on lui rend juſtice ;
On peut dire qu'il eſt un amant accompli :
Ses bonnes qualités s'aſſortiſſent aux vôtres.

LÉANDRE.

L'aime-t-elle au fond ?

DUBOIS.

Trop ; oui, je crois qu'en effet,
A force de l'aimer, en dépit qu'elle en ait,
Elle le hait, Monſieur, encor plus que les autres.
Depuis peu cette averſion
S'étend même ſur tous les hommes.

LÉANDRE.

Quoi ? ſans aucune exception,
Nous ſommes abhorrés ?

DUBOIS.

Oui, tous tant que nous ſommes ;
Et par un contre-coup, Madame dans ce jour,
Eſt miſanthrope par amour.

LÉANDRE.

On parle cependant d'un ſecond mariage
Qui doit être au plutôt conclu.

DUBOIS.

Dans ſon cœur autant que j'ai lu,
Ses ſentimens démentent ſon langage
Vous pourrez d'elle-même en ſavoir davantage ;
Elle vient : dans ſon ame, il fait beau maintenant ;
Je vous laiſſe, Monſieur, profitez du moment.

SCENE II.

LÉANDRE, LA MARQUISE.

LÉANDRE.

DOis-je croire, ma ſœur, ce qu'on vient de me dire?
Vous vous remariez, ſans daigner m'en inſtruire.

LA MARQUISE.

Ah! j'en ris: à votre retour,
Mon frere, dites-moi, qui vous a fait ce conte?

LÉANDRE.

Tout Paris. C'eſt, ma ſœur, la nouvelle du jour.

LA MARQUISE.

Comme à la publier, la renommée eſt prompte!
Et l'époux?

LÉANDRE.

On l'ignore, on en nomme pluſieurs;
Le Chevalier, le Préſident, le Comte;
Que ſais-je, moi? tous vos Adorateurs.

LA MARQUISE.

Cette nouvelle qu'on raconte,
Léandre, entre nous deux, n'eſt qu'une fiction,
Elle eſt de mon invention.

LÉANDRE.

Marquiſe; pourquoi donc l'avez-vous répandue?

LA MARQUISE.

Pour alarmer cette cohue
Qui ſans ceſſe, à briguer ma main,
Paroît follement empreſſée:
J'entends d'ici bourdonner leur eſſaim;
Et de leur crainte intéreſſée,
Voluptueuſement, d'avance je jouis:

L'alarme ſur le front, ils vont bientôt paroître.
Que j'en vais rire !

LÉANDRE.

A vos dépens peut-être.
Plus je vous examine, & plus je ſuis ſurpris.
Ma ſœur, depuis votre veuvage,
Quel changement s'eſt fait en vous ?
Pendant le cours de votre mariage,
Tout le monde admiroit votre air modeſte & doux.
Votre diſcours ſenſé, votre conduite ſage ;
L'égalité d'eſprit étoit votre partage.
Préſentement vous vous faites honneur
Du caprice ou de la folie,
Et vous portez ſouvent l'humeur
Juſques à la bizarrerie.
Vous n'êtes point coquette à la rigueur,
Mais vous en avez l'air ; & tout peſé, ma ſœur,
La ſageſſe trop étourdie,
Dont le maintien n'eſt pas décent,
Nuit plus dans le public, que le vice prudent,
Qui, des traits de la modeſtie,
Sait ſe maſquer adroitement ;
Des dehors, non du cœur, votre gloire dépend.

LA MARQUISE.

Cet aveu, me fait voir combien je vous ſuis chere,
Et je dois le payer du mien.
Oui, je vous aime trop, & vous penſez trop bien,
Pour ne pas obtenir ma confiance entiere,
Votre eſtime eſt un bien qui m'eſt trop précieux.
Pour la mériter à bon titre,
Je dois juſtifier ma conduite à vos yeux :
Vous jugerez après, & ſerez mon arbitre.
Pour vous ouvrir mon ame avec ſincérité,
Sur le choix d'un époux ma jeuneſſe imprudente
Ne conſulta que mon œil enchanté ;
Je me laiſſe ſurprendre à la beauté
D'une figure ſéduiſante ;

Et j'oubliai la qualité
La plus ſolide & la plus néceſſaire ;
C'eſt la bonté du caractere
Formé par la douceur & par la probité.
Sur la foi d'un dehors aimable,
J'épouſai le Marquis, & je le crus parfait.
L'hymen me détrompa, je vis que j'avois fait
Une mépriſe épouvantable,
Et cet amant charmant qui n'adoroit que moi,
Dont l'apparence étoit ſi belle,
Dès qu'il eut obtenu ma foi,
Devint un maître dur qui m'impoſa la loi,
Et voulut ſeul avoir le droit d'être infidele :
Je dévorai mes pleurs, & ſous un front ſérein,
J'eus la force en public de cacher mon chagrin.
A la fleur de ſes ans il finit ſa carriere ;
Dans cet inſtant fatal, il reconnut ſon tort,
Et pour le réparer me fit ſon héritiere ;
J'en fus reconnoiſſante & j'honorai ſa mort
Sincérement des pleurs qu'elle mérite.

LÉANDRE.

Chacun a juſques-là loué votre conduite,
Pourquoi donc en changer ?

LA MARQUISE.

En voici la raiſon :
L'éclat de ma fortune a rempli ma maiſon
D'une foule d'amans, que l'intérêt attire ;
De ces avares ſoins, mon cœur n'eſt point flatté.
Je n'en fais point d'honneur à ma beauté.
C'eſt pour mes biens qu'elle ſoupire :
Voilà l'objet dont ils ſont tous épris ;
Leur avantage les occupe.
Dans ma poſition il n'eſt que deux partis,
Ou de m'en divertir, ou d'en être la dupe,
Le premier eſt plus ſage, & ma raiſon l'a pris :
Soit pour les éprouver, ou ſoit pour m'en défaire,
Je joue exprès, forçant mon caractere,

La petite-maîtreſſe, & ſes airs étourdis:
Je porte les écarts juſqu'à l'extravagance,
Tous mes propos n'ont pas le ſens commun,
Mes procédés ſont pleins d'impertinence;
Mais par malheur je n'en dégoûte aucun:
Plus je ſuis folle, & plus leur ſottiſe m'encenſe,
Plus j'accrois leur nombre importun,
Le don d'extravaguer attire l'affluence.
Auprès des hommes d'à préſent,
C'eſt un droit pour leur plaire, & ſi l'on n'eſt frivole,
Si mon ſexe, comme eux, n'eſt léger, inconſtant,
Railleur, faux, ſingulier, bizarre, inconſéquent;
Il eſt d'un mauvais ton, & leur troupe s'envole;
Il faut leur reſſembler pour être leur idole.

LÉANDRE.

Ma ſœur, tels qu'ils ſont cependant,
Vous voulez avoir leur hommage.

LA MARQUISE.

Non, j'ai, mon frere, un but plus ſage:
C'eſt pour les démaſquer que je les flatte tous.
Votre ſexe orgueilleux uſurpe un avantage
Qu'il ne mérite pas, dont mon cœur eſt jaloux.
Je veux venger le mien de cet outrage,
Et faire voir qu'ils ſont plus imparfaits que nous.
Ils veulent marcher ſur nos traces,
Mais leurs efforts ſont ſuperflus,
Car ils défigurent nos graces:
Ils outrent nos défauts, & n'ont pas nos vertus.

LÉANDRE.

A ce ſujet vous vous plaignez ſans cauſe,
Nous vous donnons le pas en toute choſe.
Nous louons votre eſprit, nous....

LA MARQUISE.

Éloge inſultant!
Votre mépris pour nous, fait votre politeſſe;
Vous nous traitez comme un enfant
Qui vous dit une gentilleſſe;

Si votre orgueil le flatte en ce moment,
C'eſt par égard pour ſa foibleſſe,
Et par compaſſion, vous lui faites careſſe.

LÉANDRE.

Je vois que l'homme eſt mal dans votre eſprit:
Et vous le mépriſez.

LA MARQUISE.

Oui, de toute mon ame.

LÉANDRE.

Vous ſuivez trop votre dépit.

LA MARQUISE.

Mais je lui rends juſtice, il vaut moins que la femme:
Avant la fin du jour je veux le démontrer;
Tout ce qu'il nous reproche, il l'a pour appanage,
Il eſt plus ſot, plus fat, plus long à ſe parer,
Plus curieux, plus foible, plus volage,
Et plus cauſeur.

LÉANDRE.

Ma ſœur!

LA MARQUISE.

C'eſt ſans exagérer.
La fureur de parler eſt le vice des hommes;
Ils ſont tous indiſcrets plus que nous ne le ſommes,
Ils ne peuvent rien taire, un ſeul point excepté,
C'eſt l'argent qu'on leur a prêté.
Rien n'arrête d'ailleurs leurs langues infideles
Qui divulguent dans tout Paris,
Les plaiſirs qu'ils font aux amis,
Et les bontés que pour eux ont les belles,
Et même les bienfaits qu'ils n'ont pas reçus d'elles.

LÉANDRE.

Vous peignez là les malhonnêtes gens.

LA MARQUISE.

Mais je peins le grand nombre, & ſur notre chapitre,
Ils le ſont preſque tous, oui, vos Héros brillans
Font même gloire de ce titre.

Un triomphe éclatant pour leur fatuité,
Eſt de tenir l'honneur du ſexe ſans défenſe,
Dont le plus grand défaut eſt ſon trop de bonté
Pour des ingrats, prompts à lui faire offenſe,
Parce qu'ils ſont toujours ſûrs de l'impunité;
Les perfides entr'eux ont plus de probité.
Par la crainte qu'ils ont d'une juſte vengeance,
Ils font le mal par volupté,
Et ſuivent l'honneur par prudence.

LÉANDRE.

Je vois par ce diſcours où regne le courroux,
Que vous ne choiſirez jamais un autre époux.

LA MARQUISE.

Il faudroit pour cela que le Ciel eût fait naître
Un perſonnage exprès qui fût digne de l'être,
Vrai, déſintéreſſé, franc, diſcret comme vous.

LÉANDRE.

Ah! de tels éloges....

LA MARQUISE.

Mon frere,
De tels éloges vous ſont dûs,
Je vous connois ſur-tout & ſecret & ſincere;
Si je garde ma main, c'eſt à ces deux vertus.
Je veux dans un Amant trouver un bien ſi rare,
Qu'il ſoit mon conſeiller, & jamais mon flatteur.
En lui je cherche un conducteur
Qui guide ma raiſon, & non pas qui l'égare,
Pour profiter après de mon erreur.
Sur-tout, la choſe dont je tremble,
Eſt le débit uſé de cent fauſſes douceurs;
Je veux des vérités, & non pas des fadeurs;
Si l'on fait mon portrait, je veux qu'il me reſſemble:
Qu'on ſe taiſe plutôt ſur mes foibles appas,
Que de venir louer avec fracas.
Tous les défauts que je raſſemble,
Et les vertus que je n'ai pas.

Il faut, pour être enfin digne de mes tendreſſes,
Que par des procédés, on prouve ſes tranſports;
Il faut en même tems m'éclaircir ſur mes torts,
Me montrer mes travers & taire mes foibleſſes.

LÉANDRE.

Votre ſyſtême eſt ſage à tous égards.
Il mérite qu'on l'applaudiſſe,
Et le motif excuſe vos écarts,
Vous cachez la raiſon ſous les traits du caprice.

LA MARQUISE.

Comme je l'attendois vous me rendez juſtice.

LÉANDRE.

Si la franchiſe jointe à la diſcrétion,
Doit décider votre inclination:
Je ſai quelqu'un qui les allie,
Ma ſœur, dans la perfection.

LA MARQUISE.

Nommez cet honnête-homme, & je me remarie.

LÉANDRE.

C'eſt Liſidor, c'eſt mon ami.

LA MARQUISE.

Qui propoſez-vous là?

LÉANDRE.

Le ſeul qui vous mérite.

LA MARQUISE.

Ah! ne m'en parlez point, ce n'eſt qu'un hypocrite.

LÉANDRE.

Non, vous l'avez injuſtement banni.

LA MARQUISE.

Je l'ai banni pour le faire connoître,
Et je l'ai dévoilé, mon art a réuſſi,
C'eſt l'inconſtant honteux de l'être.

LÉANDRE.

Il vous eſt attaché, ma ſœur, uniquement:
Il a rempli votre ordre aveuglément.

LA MARQUISE.

Pourſuivre Hortenſe à la campagne.

Vous riez à ce nom! qu'a-t-il donc de plaiſant?

LÉANDRE.

Loin de vous, la triſteſſe en tous lieux l'accompagne.

LA MARQUISE.

C'eſt là ſon caractere, il aime triſtement,
Il ſoupire, il adore avec mélancolie;
Moi, je hais, il eſt vrai, mais avec enjoument;
Ma haine ſaiſit tout par le côté plaiſant;
Et pour la rendre plus jolie,
Je lui donne toujours l'habit de la folie.

LÉANDRE.

Son amour ſeroit gai, s'il étoit plus content,
Changez ſon ſort.

LA MARQUISE.

Non, non, reſtons comme nous ſommes;
Et laiſſons là ce chapitre importun.
Je veux rire de tous les hommes,
Et n'en favoriſer aucun.

LÉANDRE.

Ses ſoins prouveront ſa conſtance;
A ſon retour prochain,.... Mais on vient. C'eſt lui, non;
C'eſt votre homme de confiance.

SCENE III.

LÉANDRE, LA MARQUISE, DUBOIS.

DUBOIS.

JE vous interromps, mais pardon,
Je viens pour un cas d'importance;
Votre anti-chambre eſt pleine d'envoyés,
Madame, impatiens d'être congédiés;
Frontin, Paſquin, Jaſmin, la Tulipe, la France,
Champagne, Bourguignon, demandent audience;

Leurs maîtres empreſſés les députent vers vous :
Chacun vient de leur part chargé d'un billet doux.

LA MARQUISE, *à Léandre.*

Mon artifice prend le tour que je ſouhaite ;
Et de mon faux hymen le bruit les inquiete :
Ils ne ſavent à qui je dois donner ma main.

DUBOIS.

Pour rendre leur troupe complette,
Il ne manque plus qu'Arlequin ;
Juſtement je le vois paroître.

LÉANDRE.

Il vous vient annoncer le retour de ſon maître.

DUBOIS.

Les autres viendront-ils préſenter leurs placets ?

LA MARQUISE.

Non, allez vous-même les prendre,
Et j'y ferai réponſe : ils n'auront qu'à l'attendre ;
Vous la leur remettrez.

DUBOIS.

Oui, Madame, j'y vais.

(Il rentre.)

SCENE IV.

LÉANDRE, LA MARQUISE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

LEs vertus de mon maître, & mon propre mérite,
Doivent me faire écouter le premier.
Il arrive, Madame, & vous oſe prier
Humblement, par ma voix, d'agréer ſa viſite.
Son état va vous effrayer ;
Il eſt ſi fort maigri qu'il eſt méconnoiſſable.

LA MARQUISE.

Il ſort d'une campagne où regnent les plaiſirs,

Il a dû s'amuſer.

ARLEQUIN.

Non, je me donne au diable,
Il ne vivoit que de ſoupirs.
Son chagrin l'emportoit, j'avois beau le combattre;
Si pour le ſoutenir, & par compaſſion,
Je n'euſſe au moins mangé pour quatre,
Il ſeroit mort d'inanition.
Je vais vous dire un trait....

LA MARQUISE.

Point de digreſſion.

Abrégez.

ARLEQUIN.

Soit, en trois mots je m'énonce,
Madame, Monſieur vous écrit.
Tenez, liſez, faites réponſe,
Elle preſſe, j'attens, j'ai dit.

LA MARQUISE.

Paſſez dans l'anti-chambre, allez.

ARLEQUIN.

Cela ſuffit.

(*Il ſort.*)

SCENE V.

LA MARQUISE, LÉANDRE.

LA MARQUISE *lit.*

QU'apprends-je! à mon retour, votre hymen ſe publie!
Ciel! à qui devez-vous engager votre foi?
Ma tendreſſe en frémit, qu'elle en ſoit éclaircie.
Un mot va me donner le trépas ou la vie.
Non, par ce choix fatal, qui m'agite d'effroi,
Mon cœur doit craindre tout du vôtre.

J'expire de douleur, s'il rend heureux un autre,
Et je meurs de plaiſir s'il eſt tombé ſur moi.

LÉANDRE.

Voilà de ſa conſtance un trop ſûr témoignage,
Et votre cœur en doit être content.

LA MARQUISE.

Non, c'eſt l'eſprit qui parle, & non le ſentiment;
Le véritable amour eſt ſimple en ſon langage,
Sans hyperbole, il ſe plaint de ſes maux.
Les plus exagérés ſont toujours les plus faux,
Et s'il en diſoit moins, j'en croirois davantage.

LÉANDRE.

Faut-il vous parler franchement?
Vous le chicanez trop, Marquiſe,
Pour qu'il vous ſoit indifférent.

LA MARQUISE.

Non, il ne me l'eſt pas vraiment;
Et l'averſion, que j'ai priſe
Pour toute votre eſpece univerſellement,
Se ramaſſe ſur lui particuliérement

LÉANDRE.

On vous apporte ici, pour vous rendre contente,
Dequoi faire briller cette haine charmante,
Aux dépens de mon ſexe entier.

SCENE VI.

LA MARQUISE, LÉANDRE, DUBOIS, *chargé de pluſieurs Billets.*

LA MARQUISE.

JEttons les yeux, pour m'égayer,
Sur le premier billet que le ſort me préſente.
(*Elle lit un billet que Dubois lui préſente.*)
» Qui de nous eſt l'époux dont vous cachez le nom?

» Pour réponſe, un ſeul mot, écrivez : Roſimon.
(*Après avoir lu.*)
On ne peut pas être plus laconique,
Son couſin Liſidor ne lui reſſemble point.
Il eſt diffus au dernier point.

LÉANDRE.

Il eſt vrai qu'il n'a pas ſa morgue phlegmatique,
Roſimon eſt le fat le plus froid de Paris.

LA MARQUISE.

Avec préciſion, j'aime que l'on s'explique.

LÉANDRE.

Eh ! le peut-on quand on eſt bien épris ?
Non, l'amour eſt prolixe, & l'orgueil eſt précis.

DUBOIS.

J'en tiens un tout muſqué.

LA MARQUISE.

Ce premier doit ſuffire,
Je ſai par cœur leurs ſentimens ;
L'intérêt les anime, ou l'orgueil les inſpire :
C'eſt le même billet en termes différens.

LÉANDRE.

Pour expédier tout cela,
Marquiſe, vous auriez beſoin d'un Secrétaire.

DUBOIS.

J'en fais les fonctions.

LA MARQUISE.

Oui, Dubois m'aidera.

LÉANDRE.

Son ſecours vous eſt néceſſaire,
Et ſi vous répondez à tous ces billets-là,
Vous aurez tout au moins dix réponſes à faire.

DUBOIS.

Il me vient une idée heureuſe, ſinguliere.
(*A la Marquiſe.*)
N'en faites qu'une....

LA MARQUISE.

Eh bien ?

DUBOIS.

J'en ris.
Qu'une réponſe circulaire,
Qui ſervira pour tous les dix,
Abréger eſt toujours la meilleure maniere.

LA MARQUISE.

Oui, je l'approuve d'autant plus
Qu'elle m'offre un moyen de tendre un heureux piege
A leur amour-propre indiſcret.
C'eſt où je les attends, mon frere, l'avourai-je?
Mon triomphe ſeroit parfait,
Si j'avois le bonheur de rendre, d'un ſeul trait,
Ridicule à jamais leur troupe qui m'aſſiege.
Si ma juſte haine pouvoit
En elle humilier tous les hommes enſemble.
Dans chacun d'eux punir avec éclat
Tous les vices divers que leur ſexe raſſemble,
Jouer le fourbe & châtier l'ingrat,
Tromper l'avare, & confondre le fat:
Si je pouvois enfin rendre guerre pour guerre,
Au médiſant qui nous noircit,
Et ſans pitié livrer au ſifflet du parterre
Tous ceux qui contre nous abuſent de l'eſprit.

LÉANDRE.

Oh! vous en dites trop.

LA MARQUISE.

Mais je prends ma revanche,
Mon frere, & j'uſe de mes droits.
Je ſuis vindicative autant que je ſuis franche,
Et vous, ſoyez diſcret. Adieu, venez, Dubois.
(*Elle rentre avec Dubois.*)

SCENE VII.

LÉANDRE, *ſeul.*

NE nous rebutons point : pour la rendre propice
Aux feux de Liſidor, redoublons notre ardeur.
Forçons la haine à lui rendre juſtice.
Et que l'amour conſtant ſubjugue le caprice
Ou l'excès de raiſon qui domine ma ſœur.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LISIDOR, LÉANDRE.

LISIDOR.

REntre, que je te parle : ici je viens moi-même,
Dans mon impatience interroger ta sœur,
Son cœur, Léandre, est l'oracle suprême
Qui peut lui seul prononcer mon bonheur.
Je sai qu'elle t'écoute, & je sai qu'elle t'aime,
Dis, l'as-tu vue ? As-tu parlé pour moi ?
A-t-on remis ? A-t-elle lu ma lettre ?
Parle, romps ce silence, il me glace d'effroi.

LÉANDRE.

Je le romprai, si tu veux le permettre.
Calme tes sens, modere ce grand feu :
De ton billet, que ma sœur vient de lire,
Tu recevras la réponse dans peu.
Elle est dans le moment occupée à l'écrire.

LISIDOR.

Cette réponse, ami, que je desire.
Accroît mon trouble, au lieu de l'appaiser.
Pense-tu qu'elle soit favorable à ma flamme ?

LÉANDRE.

La Marquise, s'il faut ne te rien déguiser,
Croit qu'Hortense, en secret, assujettit ton ame.

LISIDOR.

Il falloit la désabuser,
Et lui dire qu'elle est ta femme.

LÉANDRE.

Peux-tu bien me tenir un langage pareil,
Toi, le ſeul confident, le témoin, le conſeil,
Du ſecret hymen qui nous lie?
D'un ſilence profond, ſa fortune dépend.
D'un oncle rigoureux, tu ſais qu'elle l'attend.
Tu ſais qu'il eſt d'autant plus redoutable,
Qu'Hortenſe a refuſé trois partis de ſa main;
Et qu'il a fait, ſenſible à ce dédain,
De la déshériter, un ſerment effroyable,
Si jamais elle oſoit choiſir un autre époux;
Dans ſa parole il eſt inébranlable.
Et jamais aucun frein n'arrêta ſon courroux.

LISIDOR.

J'ai tort, pardonne, je te prie.
Un amant alarmé s'oublie,
Et ſon trouble le rend diſtrait.

LÉANDRE.

Mais à d'autres, dans ta faillie,
Prends garde, en t'oubliant, de dire mon ſecret,
Et par diſtraction, ne ſois pas indiſcret.

LISIDOR.

Ah! mille fois plutôt que je perde la vie!
Dans le fond de mon cœur, il eſt enſeveli.
Crois ce cœur.

LÉANDRE.

Je le crois, il a toujours rempli
Tous les devoirs d'une ame tendre.
Par l'amour même, il s'y voit affermi.
C'eſt ce feu ſi parfait qui raſſure Léandre.
Un véritable amant eſt un diſcret ami.

LISIDOR.

Pour mériter ces noms, je dois être fidele
A l'amitié comme à l'amour;
Mais la circonſtance eſt cruelle.
Il faut que j'immole en ce jour,
Au ſecret de tes feux, l'intérêt de ma flamme.

La Marquiſe ſoupçonne injuſtement mon cœur.
Je ne puis détromper ſon ame
Dans cette opinion fatale à mon bonheur.
Ta cruelle ſœur vient d'élire
Sans doute un autre pour mari.
L'injuſtice m'avoit banni,
L'aveugle erreur va me proſcrire.
Dans ſa prévention ſon cœur eſt ſans pitié ;
Il n'eſt plus rien qui pour moi la fléchiſſe.
Je ſerai jouet du caprice,
Et victime de l'amitié.

LÉANDRE.

Non, ſa bizarre humeur tourne en miſanthropie.

LISIDOR.

Dis plutôt en coquetterie,
Puiſque j'ai vingt rivaux qui ſont tous biens reçus.

LÉANDRE.

C'eſt de ſa part une ſupercherie,
Peut-être ce ſoir même ils ſeront tous exclus.

LISIDOR.

Si l'un d'eux eſt choiſi ! ce doute me déchire.

LÉANDRE.

Tu ſeras bientôt éclairci ;
C'eſt tout ce que je puis te dire.

SCENE II.

LÉANDRE, LISIDOR, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Monſieur, fort à propos je vous rencontre ici.
Que votre amour ſe réconforte.
Pour ranimer ſon feu, je tiens, j'apporte
Un elixir, un baume ſouverain.
Sur vous ſa ſimple vue opérera ſoudain.

LISIDOR.

C'eſt la réponſe à mon billet.

ARLEQUIN.

Oui.

LISIDOR.

Donne,
Ma main tremble en l'ouvrant, & mon ame friſſonne.
(*Il lit.*)

C'eſt Liſidor que je choiſis ;
Qu'il taiſe ſon bonheur, ma main eſt à ce prix.
(*Après avoir lu.*)

Ce que je viens de lire, & m'enchante & m'étonne.
Eſt-il poſſible ? O Ciel ! Je ſuis le fortuné.
Mon amour aujourd'hui va ſe voir couronné.

ARLEQUIN.

Qu'ai-je dit ? Elle eſt courte & bonne.
J'en étois le porteur, & cela ſuffiſoit.

LISIDOR.

Que je reliſe encore & baiſe ce billet.
Mon deſtin eſt ſi doux, & ma joie eſt ſi forte,
Que je ne puis la contenir.

ARLEQUIN.

Comme la gaieté vous tranſporte,
Ah ! C'eſt l'effet de l'élixir.
Mon maître, embraſſez-moi. Que je dois m'applaudir !
(*Il*

SCENE

SCENE III.

LISIDOR, LÉANDRE.

LISIDOR.

LÉandre, eh quoi ! tu gardes le ſilence !
Prends donc part à mon ſort : partage mon plaiſir.

LEANDRE.

Dans la part que j'y prends, j'écoute la prudence,
Pour goûter ce plaiſir, attendons qu'il ſoit pur ;
Songe que ton bonheur n'eſt pas encore sûr ;
Il dépend du ſecret : garde qu'il ne tranſpire,
Arrête ce tranſport, étouffe un vain délire :
Roſimon vient vers toi d'un pas majeſtueux,
Il a l'air ſatisfait. Une tranquille joie,
Sur ſon front confiant, gravement ſe déploie,
Je vais rejoindre Hortenſe, & vous laiſſe tous deux.
(*Il ſort.*)

SCENE IV.

LISIDOR, ROSIMON.

ROSIMON.

AH ! reçois mon ſalut.

LISIDOR.

Et toi, ma révérence.

ROSIMON.

Te voilà déja revenu ?

LISIDOR.

Tu le vois.

ROSIMON.

Que ne reſtois-tu ?

LISIDOR.

Mais j'avois mes raiſons pour finir mon voyage.

ROSIMON.

Le prolonger eut mieux valu.
Je te l'aurois écrit, ſi c'étoit mon uſage.

LISIDOR.

Je te ſuis redevable, il t'en eut trop coûté
Pour faire une pareille avance ;
Tu parles peu par vanité,
Et tu n'écris jamais par indolence.

ROSIMON.

Tu viens ſavoir....

LISIDOR.

Sur qui tombe la préférence.

ROSIMON.

Fort bien, tu crois la mériter.
Je puis par mon amour, avoir cette eſpérance.
Plus que moi, Roſimon, tu parois t'en flatter.

ROSIMON.

Mon mérite.....

LISIDOR.

Il eſt vrai, fonde ta confiance.

ROSIMON.

Liſidor.

LISIDOR.

Roſimon !

ROSIMON.

Je penſe
Que par le ſang tu m'es uni.
Ce nœud.....

LISIDOR.

Me fait un honneur infini.

ROSIMON.

Et j'eſtime aſſez ta perſonne.

LISIDOR.

Aſſez ! tant de bonté m'étonne.

ROSIMON.

Je plains ton ſort, j'en ſuis preſqu'attendri.

LISIDOR.

Preſque !

ROSIMON.

Retournes-t-en, crois-moi, pauvre banni,
Suis le conſeil qu'un bon parent te donne.

LISIDOR.

Non, j'ai l'audace de reſter ?

ROSIMON.

Tu dois ici me redouter.
J'ai la bonté de t'en inſtruire.

LISIDOR.

Je me borne à vous reſpecter,
Et j'ai l'honneur de vous le dire.

ROSIMON.

Juſqu'à ce point tu m'oſes réſiſter ?
J'admire ton orgueil.

LISIDOR.

Moi, votre modeſtie.

ROSIMON.

Si je pouvois parler.

LISIDOR.

Elle parle pour vous,
Epargnez-vous, Monſieur, cette fatigue horrible.
Sur votre front content, elle fait lire à tous,
En caractere intelligible,
Que vous êtes l'heureux époux.

ROSIMON.

N'achevé pas : c'eſt un myſtere.

LISIDOR.

Raſſurez-vous.

ROSIMON.

Je dois me taire.

LISIDOR.

Mais quand vous parleriez, je ne vous croirois point.

ROSIMON.

Mon triomphe....

LISIDOR.

Je le conteſte.
Je ſuis incrédule en ce point,
Autant que vous êtes modeſte.

ROSIMON.

Mais à la fin je prendrai feu.

LISIDOR.

Toi, prendre feu! Je t'en défie.
Malgré tout mon reſpect, trouve bon que j'en rie.

ROSIMON.

C'eſt trop mettre ma gloire en jeu.
A mon amour, quand il perſiſte,
Apprends donc que rien ne réſiſte,
Et mon ardeur eſt faite.....

LISIDOR.

Pour geler.

ROSIMON.

Un feu ſi doux remplit mon ame....

LISIDOR.

Si doux que ſa chaleur ne doit pas te brûler;
Et tu dois tranſir dans ta flamme.

ROSIMON.

Tu forces mon orgueil d'être enfin indiſcret;
Mais tu ſeras puni d'apprendre mon ſecret.

LISIDOR.

Comment donc? Tu finis ta phraſe?
Tu gagnes à ce changement,
Et tu dois rendre grace au dépit qui t'embraſe,
Mon cher couſin, il te rend éloquent!

ROSIMON.

Pour me venger de ce trait inſultant,
Lis ton arrêt ſans plus attendre.
On t'avoit exilé, morbleu! Tu vas te pendre.

LISIDOR *lit.*

» C'eſt Roſimon que je choiſis,
» Qu'il taiſe ſon bonheur, ma main eſt à ce prix.
(*à part, après avoir lu.*)
Juſte Ciel que viens-je de lire?
C'eſt, au nom près, qu'elle a changé,
C'eſt le même billet qu'elle vient de m'écrire.

ROSIMON.

Ce coup te pétrifie. Adieu, je ſuis vengé,
Rends-moi ce garant de ma gloire.
Tu raillois, à mon tour je me moque de toi,
Et par ce trait, qui comble ma victoire,
Je te laiſſe, en partant, beaucoup plus froid que moi.
(*Il ſort.*)

SCENE V.

LISIDOR, *ſeul.*

OUi, je reſte immobile, & je ſuis ſans replique;
Autant qu'il me ſurprend, ce tour ſanglant me pique.

SCENE VI.

LISIDOR, DORANTE.

DORANTE.

AH! te voilà, mon cher, j'entre.

LISIDOR.

Et je ſors.

DORANTE.

Attends.

LISIDOR.

Je ſuis preſſé.

DORANTE.

Non, Liſidor, demeure.

LISIDOR.

Dorante, je ne puis.

DORANTE.

Tu fais de vains efforts.
Je te retiens pour un quart-d'heure,
Et tu m'es néceſſaire; entre tous mes rivaux
Je te diſtingue.

LISIDOR.

Abrégeons les propos.

DORANTE.

Et je vais te donner une preuve ſincere
De mon eſtime ſinguliere.
Nous ſommes tous deux ſans témoin,
Et de parler je me ſens un beſoin,
Mais un beſoin inexprimable.
J'ai ſur le cœur un ſecret qui m'accable;
Il m'étouffe inhumainement,
Je meurs, ſi je le garde une minute encore;
Mais je prétends, malgré l'ardeur qui me dévore,
Ne le verſer que dans un ſein prudent,
Je te connois diſcret; & ſans retardement
Je te choiſis.

LISIDOR.

Moi!

DORANTE.

Toi.

LISIDOR.

Le choix m'honore.

DORANTE.

Je te conjure ici pour mon ſoulagement,
Sur-tout pour ton propre avantage,

Ne ſois pas mon rival, deviens mon confident.

LISIDOR.

La propoſition....

DORANTE.

Eſt ſage,
Mon cher, ton intérêt m'engage
A te la faire, encor plus que le mien :
En vain dans ſon amour ton cœur s'opiniâtre,
Il n'en doit plus attendre rien ;
La Marquiſe, entre nous, m'adore, m'idolâtre.

LISIDOR.

Va, de ta vanité, c'eſt une illuſion.

DORANTE, *tirant un billet de ſa poche.*

En voici la conviction,
Écoute, mon très-cher, ces deux lignes charmantes,
Écoute, n'en perds rien ; tous les mots ſont précis,
Et de mon ſort heureux, ſont les preuves touchantes.
(*Il lit avec volupté.*)

C'eſt Dorante que je choiſis,
Qu'il taiſe ſon bonheur, ma main eſt à ce prix.
(*Après avoir lu.*)

Hem ! maintenant doutes-tu de ma gloire,
Et ſon choix eſt-il incertain ?
Une autrefois tu daigneras m'en croire :
J'ai dû, pour le combler, t'apprendre mon deſtin.
Un triomphe ignoré n'eſt pas une victoire,
Il faut un tiers au moins pour l'établir ;
Et ſans un confident on ne peut le ſentir :
Adieu, mais chut ; en cette circonſtance,
Le devoir d'un amant conſiſte à bien choiſir :
Celui d'un confident à garder le ſilence.

SCENE VII.

LISIDOR, *seul.*

ET de deux, un troiſieme à coup ſûr va venir,
Et je ne reviens point de cette perfidie :
Mon feu, Marquiſe injuſte, avoit-il mérité
Cette cruelle raillerie ?
Tout mon ſexe eſt l'objet de votre antipathie,
Vous ne diſtinguez rien, & la fidélité
Reçoit le même prix que la fatuité.

SCENE VIII.

LISIDOR, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

MOnſieur, votre Avocat vous prie,
De paſſer ce matin chez lui.

LISIDOR.

Mon Avocat,
Mon Avocat, morbleu, m'ennuie.

ARLEQUIN.

Mais c'eſt un droit de ſon état ;
Permettez qu'il en uſe, ainſi que ſes confreres.
Il dit que les Amans, pour régler leurs affaires,
Auroient beſoin d'un curateur.

LISIDOR.

C'eſt un mauvais plaiſant, qu'il parle ou qu'il écrive.

ARLEQUIN.

De leur profeſſion, Monſieur,

Songez que c'eſt encore une prérogative,
Que l'on ajoute l'invective
Au talent d'ennuyer, & de plaiſanter mal,
On aura leur portrait d'après l'original.
Le vôtre vous demande, & ſon inſtance eſt vive.
Votre procès.

LISIDOR.

J'en ai dans ces lieux un.

ARLEQUIN.

Il faut.....

LISIDOR.

Il faut que je le vuide avant de ſuivre l'autre.

ARLEQUIN.

Mais on vous a, dit-il, déja pris par défaut;
Et ſon zele pour vous, doit réveiller le vôtre.

LISIDOR.

Dis que chez lui je paſſerai tantôt.

(*Arlequin ſort.*)

SCENE IX.

LISIDOR, DUBOIS.

DUBOIS.

AH! ah! ce trait plaiſant m'épanouit la rate.

LISIDOR.

Pourquoi rire ſi fort?

DUBOIS.

Ce n'eſt pas ſans ſujet,
Monſieur, excuſez ſi j'éclate;
Il n'eſt plus tems de garder le ſecret.
De vos rivaux chacun ſe flatte
D'un bonheur qu'il n'obtiendra pas:
Madame vient de leur rendre un appas,
Où s'eſt pris ſottement leur orgueil téméraire:

Sur la foi d'un billet, ſource de grands débats,
Qui leur promet ſa main, ſous le ſceau du myſtere,
Chacun ſe croit l'heureux, & divulgue tout bas
Cette victoire imaginaire.

LISIDOR.

Mais ce billet....

DUBOIS.

Eſt bien trouvé;
Il part de mon idée, & doit être approuvé.

LISIDOR.

Vous avez tort, Dubois, & c'eſt la compromettre.

DUBOIS.

Non, point du tout, ce n'eſt qu'un jeu badin,
Et ſage, qui plus eſt; il l'éclaire en chemin.
Je ſai que vous avez reçu pareille lettre,
Mais, Monſieur, daignez vous remettre:
Ce ſtratagême heureux qui les a trompés tous,
Eſt pour eux un écueil; qu'il ſoit un port pour vous;
De l'indiſcrétion qu'il leur a fait commettre,
Songez à recueillir le fruit,
Et riez avec moi de ce qu'elle a produit.
L'avare Préſident dans la douce eſpérance,
De poſſéder bientôt tant de riches tréſors,
N'a pu retenir ſes tranſports:
Son ſecret eſt déja ſu de toute la France.
En même tems l'indigent Chevalier;
Pour jouir d'un ſort plus tranquille,
A dit le ſien à plus d'un créancier,
Qui l'a redit aux trois quarts de la ville.
Le Comte, menteur reconnu;
Qui, hors la vérité, ne peut jamais rien taire,
A déclaré tout haut qu'il venoit d'être exclu,
Pour perſuader le contraire;
Son art a réuſſi; tout le monde l'a cru:
Et par un trait encore plus comique,
Le grave Roſimon, votre illuſtre couſin,
A chargé le diſcret Frontin

D'ordonner en ſecret une fête publique,
Pour rendre ſolemnel ſon bonheur clandeſtin.

LISIDOR.

Cette aventure eſt ſinguliere.

DUBOIS.

Pour mettre le tableau dans toute ſa lumiere,
Comme tous ces Meſſieurs venoient remercier
Ma maîtreſſe en particulier,
De ſa bonté vraiment riſible;
Dorante, de tous le plus fat,
Impertinent par gloire, étourdi par état,
Et petit-maître incorrigible,
A tiré tour à tour chacun d'eux à l'écart,
Et leur a lu, Monſieur, en confidence, à part,
Le billet doux qu'on venoit de lui rendre,
En leur faiſant modeſtement entendre
De laiſſer le champ libre à ſon amour diſcret,
Et les priant ſur-tout de taire ſon ſecret.

LISIDOR.

Ce trait ne doit pas me ſurprendre,
Puiſqu'il m'a fait le même honneur.

DUBOIS.

Son dernier confident l'a bruſqué, par malheur;
Et ſon éclat a trahi le myſtere.
Ils ſe ſont tous, dans ce cahos,
Communiqué leur billet circulaire.
Madame arrive à ce propos;
Et leur trouble eſt pour elle une fête charmante:
Avec un ris malin, ſa haine triomphante,
Inſulte à leur ſottiſe, & veut les chaſſer tous;
Mais pour demander grace, ils tombent à genoux;
Suppliant que leur peine au moins ſoit adoucie.

LISIDOR.

La révoque t-elle?

DUBOIS.

Oui; mais elle les châtie
D'un ſupplice bouffon, & digne du délit.

Mon extrême bonté, Meſſieurs, a-t-elle dit,
Vous permet de jouir encor de ma préſence,
Mais il faut l'acheter par un profond ſilence
Qu'exactement vous garderez;
A ce prix ſeul vous me verrez:
Quand vous n'uſerez plus du don de la parole,
Je compte n'y rien perdre, & vous y gagnerez:
Le ſecret eſt un art où vous vous formerez,
Vous en avez beſoin, ce ſera votre école.

LISIDOR.

Sage punition, quoiqu'elle ſemble folle!
Leur langue eſt donc captive?

DUBOIS.

Oui, ces lieux déſormais,
Ne retentiront plus de leurs cris incommodes,
Madame va ſe voir ſervir par des muets,
Et ſaluer par des Pagodes.

LISIDOR.

Ce Rôle, à mon couſin, ſera beaucoup d'honneur;
C'eſt pour le jeu muet, un admirable Acteur.

DUBOIS.

Il n'étoit pas de la diſpute,
Mai on paiera ſon bal avant qu'il s'exécute.
Madame....

LISIDOR.

J'en rirois dans un autre moment;
J'en recevrai peut-être un plus dur traitement.

DUBOIS.

Je n'y vois aucune apparence.
Pour mieux vous éclaircir du ſort qui vous attend,
Parlez-lui ſeul, Monſieur, je la vois qui s'avance.

SCENE X.

LISIDOR, LA MARQUISE.

LISIDOR.

Madame, j'attends ma ſentence,
Un nouveau châtiment ſuivra-t-il mon rappel ?
Je ſuis ſûr de mon innocence,
Et je ſens, devant vous, l'effroi d'un criminel.

LA MARQUISE.

Mais ſi vous n'êtes point coupable,
Qui vous inſpire cet effroi ?

LISIDOR.

Oſerai-je le dire ?

LA MARQUISE.

Oui, déclarez-le moi.

LISIDOR.

Votre caprice inconcevable.

LA MARQUISE.

Ah ! ce début eſt un peu fort,
Et vous indiſpoſez votre Juge d'abord ;
La mal-adreſſe eſt effroyable.

LISIDOR.

Pardon, mais mon défaut eſt d'être véritable.

LA MARQUISE.

Ne vous excuſez point ſur cette qualité.
Auprès de moi, Monſieur, elle eſt recommandable ;
Et j'aime mieux la vérité,
Même la plus déſagréable,
Que la flatteuſe fauſſeté.

LISIDOR.

Puiſque la franchiſe vous flatte ;
Je vais continuer, & vous dire ſans fard,

Que votre procédé tient un peu de l'écart,
Pour une femme délicate ;
Le billet.....

LA MARQUISE.

Vous l'avez ſur le cœur, je le voi,
Mais il n'eſt pas l'ouvrage du caprice ;
En écrivant, j'ai ſuivi la juſtice.

LISIDOR.

Pour les autres, mais non pour moi !

LA MARQUISE.

J'ai dû venger mon ſexe, & démaſquer le vôtre ;
Montrer qu'en avarice, en imbécilité,
En indiſcrétion, en folle vanité,
Son eſprit ſurpaſſe le nôtre ;
J'ai réuſſi, j'ai donc raiſon :
Dans cet abaiſſement, je veux qu'on le contemple,
Pour mieux l'humilier par la comparaiſon.
A tout Paris je devois cet exemple,
Pour la gloire du mien qui doit donner le ton.

LISIDOR.

Mais il le donne auſſi, vous êtes nos oracles
Dans les cercles, dans les Spectacles.

LA MARQUISE.

Où toujours les premiers vous courez follement,
Pour étaler votre figure,
Et pour faire, Meſſieurs, briller votre parure,
Plutôt que votre goût & votre jugement.
La nouveauté fait votre ivreſſe.
Moins frivole que vous, nous n'y courons jamais,
Que quand l'ouvrage eſt bon, & qu'il nous intéreſſe ;
Notre préſence eſt le ſceau du ſuccès ;
Et nos larmes ſont mieux l'éloge d'une piece,
Que tout ce vain fracas & ces battemens ſots
Que vous donnez mal à propos,
Toujours aux cris, jamais à la juſteſſe ;
Si vous en jugez bien, vous êtes nos échos.

LISIDOR.

Mais nous en convenons, & vos arrêts ſuprêmes.....

LA MARQUISE.

Vain compliment! tranchons en quatre mots.
Pour mieux nous abaiſſer, c'eſt un de vos ſyſtêmes;
Vous nous cédez la palme à faux
Dans les riens, dans le monde, où vous primez vous-mêmes;
De la frivolité, vous êtes les Héros.

LISIDOR.

Nous ne ſommes que des copies.

LA MARQUISE.

N'affectez point, Meſſieurs, ces fauſſes modeſties;
Vous êtes des originaux:
Vous l'emportez par les folies,
Nous, par le vrai, par la ſolidité.

LISIDOR.

Ce n'eſt pas tout à fait votre plus beau côté.

LA MARQUISE.

Qui le dit? votre eſpece, en qui l'orgueil abonde;
Nous appellons de ſa malignité.
Mon ſexe eſt fait pour gouverner le monde,
Par la raiſon plus que par la beauté:
Le ſentiment fait notre autorité,
Lui, qui ſeul, des vertus, eſt la ſource féconde,
Et le plus ferme nœud de la ſociété.

LISIDOR.

Oui, par lui votre ſexe eſt un Roi reſpecté.
Tous les hommes ici lui cedent la victoire:
Ils ſont à ſes genoux, ſans être humiliés;
Et moi-même....

LA MARQUISE.

Arrêtez, vous êtes à ſes pieds,
Pour ſa honte ſouvent, & jamais pour ſa gloire.

LISIDOR.

Cette gloire n'a rien à craindre du reſpect,
L'hommage d'un amant fidele & circonſpect,
Loin d'en ternir l'éclat, lui donne un nouveau luſtre.

LA MARQUISE.

Fidele & circonſpect ! Où trouver cet illuſtre,
Qui s'oſe faire honneur des ſentimens,
Que tout votre ſexe mépriſe ;
Qu'il appelle chimere, ou vertu du vieux tems.

LISIDOR.

Vous le voyez en moi, mon cœur les réaliſe.
Pour rétablir leur culte, uniſſons-nous :
Vous ſeconder me ſera doux.

LA MARQUISE.

Vous croyez donc avoir ces vertus ?

LISIDOR.

Je proteſte
Que je ſuis franc, ſecret, vrai, fidele....

LA MARQUISE.

Et modeſte.
En moins de mots on ne ſauroit
De ſoi-même, Monſieur, faire un plus beau portrait.

LISIDOR.

Quand votre bouche m'interroge,
Je dois dire la vérité.

LA MARQUISE.

La vérité pour faire votre éloge !
Ah ! quel comble d'humilité !

LISIDOR.

On peut louer en ſoi, l'uſage l'autoriſe,
Les qualités du cœur.

LA MARQUISE.

Par des diſcours ! Jamais.

LISIDOR.

Mais j'ai prouvé par des effets
Ma diſcrétion, ma franchiſe.

LA MARQUISE.

Oui, tous les deux fort à propos ;
Et vous vous diſtinguez des autres.
Vous êtes franc pour dire mes défauts,
Et vous êtes diſcret pour me taire les vôtres.

LISIDOR.

Oh ! je le ſuis en tout. C'eſt par-là que je vaux.

LA MARQUISE.

Pour oſer l'aſſurer, avez-vous fait vos preuves ?
Voyons, examinons.

LISIDOR.

Oui, graces aux épreuves
Où m'a mis votre cruauté.

LA MARQUISE.

Mais ces preuves, où, quand ont-elles éclaté ?

LISIDOR.

Madame, ici dans l'inſtant même,
Témoin ce billet ſingulier,
Qui m'a fait, du ſilence, une regle ſuprême,
Et que tous mes rivaux viennent de publier.
J'ai cru le faux bonheur dont il flattoit ma flamme ;
J'ai pourtant renfermé ce ſecret dans mon ame ;
Je le ferai toujours, malgré ſa fauſſeté.

LA MARQUISE.

Je le crois fort. Inſtruit de la ſupercherie,
Vous le tairez par vanité,
Maintenant qu'il vous humilie.
Il faut un trait plus fort, pour me convaincre bien
D'une diſcrétion encor mal établie,
Et juſques-là je la compte pour rien.
Quand à votre conſtance, elle eſt d'une nature
A ne pas me laiſſer dans la perplexité.

LISIDOR.

Rien ne peut l'ébranler, vous devez être ſûre....

LA MARQUISE.

Oui, de votre légéreté.

LISIDOR.

Quoi ! vous me faites cette injure ?

LA MARQUISE.

Mon doute eſt bien fondé.

LISIDOR.

Un doute ſuffit-il ?

Me voilà bien payé de mon exil :
Quel garant, quel témoin prouve mon inconſtance ?

LA MARQUISE.

Ce même exil, Monſieur, dépoſe contre vous.
Vous y paſſiez vos jours avec Hortenſe.

LISIDOR.

Pour vous guérir de ce doute jaloux....

LA MARQUISE.

Jaloux ! Je vous trouve admirable.
Ce mot ſuppoſe de l'amour,
Monſieur, dont je ſuis incapable.
Mais vous extravaguez, depuis votre retour.
Quel excès d'amour propre ! il eſt inſoutenable.

LISIDOR.

Ah ! ſi j'ai de l'orgueil, vous l'humiliez bien !
Je vais corriger mon langage.
Sachez, pour diſſiper un ſoupçon qui m'outrage,
Qu'Hortenſe aime ailleurs.

LA MARQUISE.

Qui ? vous ne répondez rien.
Craignez-vous de nommer cet amant qui l'engage ;

LISIDOR.

C'eſt un ſecret, & qui n'eſt pas le mien,
Je n'en puis dire davantage.

LA MARQUISE.

Un ſecret ; je veux le ſavoir.

LISIDOR.

Votre loi la plus juſte, eſt mon premier devoir.
Vous m'avez ordonné d'être diſcret, Madame.

LA MARQUISE.

Parlez, dans ce moment, votre gloire le veut.

LISIDOR.

Lié par un ſerment, mon honneur ne le peut ;
Et l'amitié....

LA MARQUISE.

J'entends ; Horcenſe la réclame :
Elle eſt donc votre amie ?

LISIDOR.

Et ma parente un peu.

LA MARQUISE.

Votre parente encore ; après un tel aveu,
Je me tairai ſur ſon chapitre :
Pour l'aimer, c'eſt un double titre.

LISIDOR.

Vous êtes ſon amie auſſi.

LA MARQUISE.

Oui, Monſieur, puiſqu'il eſt ainſi,
Dites-moi ſon ſecret tout bas, en confidence.

LISIDOR.

Vous ſaurez d'elle.....

LA MARQUISE.

Non, c'eſt trop de réſiſtance,
Inſtruiſez-moi, vous-même, & dans ce moment-ci,
Ou pour jamais évitez ma préſence.

LISIDOR.

Quel caprice étonnant dont je ſuis déſolé !
Votre rigueur injuſte, autant qu'elle eſt ſévere,
Punit tous mes rivaux pour avoir trop parlé,
Et me fait, à moi ſeul, un crime de me taire.

LA MARQUISE.

Mais à votre égard je le doi.
Je condamne en vous le ſilence,
Parce qu'il ſert de voile à l'inconſtance,
Et qu'il veut abuſer ma foi.
Ce procédé tient de la perfidie.

LISIDOR.

Vous me traitez encor plus mal que mes rivaux.

LA MARQUISE.

Mais vous le méritez ; ils ne ſont que des ſots,
Et c'eſt aſſez contr'eux de la plaiſanterie.
Un travers éclatant diſſipe mon ennui,
Il exerce mon ironie :
Je ris d'un ridicule, & je vis avec lui.
Mais un vice maſqué, qui veut tromper autrui,

Me donne de l'humeur, & je le congédie.

LISIDOR.

O ma fidélité ! comme on vous traveſtit !
Dans ce revers, ce qui m'aſſomme,
Je ne ſuis mal dans votre eſprit,
Que pour être trop honnête-homme.

LA MARQUISE.

Honnête-homme pour m'abuſer,
Diſcret pour mieux vous déguiſer,
Myſtérieux par art, & ſincere par feinte,
Vrai par diſſimulation,
Fidele en public par contrainte,
Et perfide en ſecret par inclination.
Voilà, de vos vertus, la définition,
Et dans ſes traits cachés toute votre ame peinte.

LISIDOR.

Cruelle, pouvez-vous porter à cet excès ?....

LA MARQUISE.

Murmurez, plaignez-vous, ſoit, je vous le permets,
Le plaideur qui perd ſon procès,
Dans ſa premiere violence,
Peut, le reſte du jour, éclater au Palais,
Contre ſon Juge & contre ſa Sentence ;
Mais il faut qu'elle ſoit exécutée après.
Vous êtes dans le cas, uſez de la licence.
Ma bonté va plus loin, elle veut vous donner,
Par grace, une heure encor, pour vous déterminer.
Mais ce tems écoulé, ſans appel, je prononce,
Et je vous bannis ſans retour.
Adieu, profitez bien de cette heure du jour,
Voilà ma derniere réponſe.
(*Elle ſort.*)

SCENE XI.

LISIDOR, *ſeul.*

O Secret !.... ô ſerment !.... qui tiens mon cœur lié.
Comment rompre aujourd'hui ta chaîne,
Et déſarmer l'injuſte haine ;
Sans trahir l'auſtere amitié !

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LA MARQUISE, DUBOIS.

DUBOIS.

MONSIEUR Roſimon vient, Madame,
D'envoyer un détachement
De l'Opéra ſecrétement
Pour chanter le bonheur de ſa diſcrette flamme.

LA MARQUISE.

Son couſin eſt ſecret au même point que lui.

DUBOIS.

Et vos muets, Madame ?

LA MARQUISE.

Ils ont tous fui.
Le ſilence forcé, que gardoient ces idoles,
Offroient, à mes regards, un ſingulier plaiſir ;
Mais ſuffoqués par les paroles,
Ils ne peuvent les contenir.
Dans la peur d'étouffer, ils leur livrent paſſage,
Et confus du tourment qu'ils viennent de ſouffrir,
Ils maudiſſent leur eſclavage,
Et jurent, en partant, de ne plus revenir.

DUBOIS.

Je ſuis attendri de l'image,
Et je me ſens pour eux pénétrer de pitié.

LA MARQUISE.

Je n'ai triomphé qu'à moitié....
Mais pour combler ce badinage,

Il faut que Liſidor ſoit dignement payé.

DUBOIS.

Il mérite.....

LA MARQUISE.

Sans doute, il mérite de l'être.
Ce que je viens d'apprendre acheve en ces inſtans
De me le faire mieux connoître;
Pour couronner ſa vertu, je l'attends;
S'il a la modeſtie, ici de reparoître.

DUBOIS.

Vous ne l'attendrez pas long-tems,
Il entre.

SCENE II.

LA MARQUISE, LISIDOR, DUBOIS.

LISIDOR.

JE reviens, pour vous faire une inſtance.
Accordez-moi, Madame, un ſurcis des plus courts:
Vous ſaurez tout demain, & le ſecret d'Hortenſe....

LA MARQUISE.

Ne m'intéreſſe plus. Tenons d'autres diſcours
Qui nous ſeront plus agréables.
Vous êtes maintenant dans la poſition.

LISIDOR.

De qui?

LA MARQUISE.

De vos rivaux aimables.
Vous les égalez tous par la diſcrétion.
Comme eux, vous avez ſu vous taire.

LISIDOR.

Vous m'offenſez par la comparaiſon.
Je ſuis.....

LA MARQUISE.

Sans tranſport, ſans colere,

L'enjoument ſeul eſt ici de ſaiſon ;
Ainſi décidez-vous, & traitons cette affaire
Gaiement, d'une façon légere.
Le ſérieux n'eſt jamais bon.
Vous ne recevrez plus de moi de billet tendre.
Vous les cachez trop mal, Monſieur.

LISIDOR.

J'ai caché le vôtre.

LA MARQUISE.

Oui, Marton le ſait par cœur.

LISIDOR.

C'eſt mon valet, c'eſt ce coquin !
Il ne mourra que de ma main.

LA MARQUISE.

Vain courroux, qui ne ſert, Monſieur, qu'à vous confondre.
Un Maître doit toujours répondre
De l'imprudence de ſes gens,
Et choiſir mieux ſes confidens ;
Ou plutôt, il doit, quand il aime,
N'en avoir d'autre que lui-même.

LISIDOR.

Ce reproche eſt trop juſte, & je ſuis criminel,
J'ai dû prévoir ce coup cruel.
Souffrez.....

LA MARQUISE.

Oh ! point de pathétique.
Dès qu'il paroît ici, l'ennui ſurvient.

LISIDOR.

Votre rigueur m'alarme, & l'effroi me retient.

LA MARQUISE.

Encore un coup, Monſieur, quittez ce ton tragique,
Le ton badin eſt le ſeul qui convient,
Et le ſujet de lui-même eſt comique.

LISIDOR.

Vous badinez : pour me punir,
La haine vous conduit.

LA MARQUISE.

Oui, la haine eſt mon guide.

LISIDOR.

Un ſexe né pour plaire, eſt-il fait pour haïr ?

LA MARQUISE.

Pour haïr vos défauts, & pour s'en divertir.

LISIDOR.

L'Amour....

LA MARQUISE.

Eſt triſte, ennuyeux à périr;
Mais le vôtre ſur-tout jamais ne ſe déride,
Il eſt toujours pleureur, & l'amour qui gémit
Ne vaut pas la haine qui rit.

DUBOIS.

Monſieur croit la vôtre irritée.

LA MARQUISE.

Non, elle ne l'eſt point, non, elle eſt enchantée.
Voilà cet homme ſi parfait,
Dont les vertus paſſent toutes les nôtres :
Je viens de le convaincre, & lui prouve en effet,
Qu'il eſt volage, hypocrite, indiſcret.
Jugez par lui de tous les autres.

LISIDOR.

Ah ! c'eſt pour me punir, aſſez d'un ſeul forfait.
Ne chargez point mon cœur qui vous adore,
D'un plus affreux qu'il n'a pas fait.
Prononcez mon arrêt ſans me noircir encore.

LA MARQUISE.

Il eſt tout prononcé.

LISIDOR.

Quel eſt-il ? je l'ignore.

LA MARQUISE.

Mais c'eſt celui de vos rivaux.
Vous devez, puiſqu'en tout vos crimes ſont égaux,
Subir le même ſort, jouer le même rôle,
Comme eux, je vous condamne à perdre la parole.

LISIDOR.

Tout dur qu'eſt cet arrêt, je n'oſe en appeller.
Et du tourment de ne pouvoir rien dire,
Un ſoupir, un regard ſaura me conſoler.
Vous permettrez d'ailleurs que je ſoupire.

LA MARQUISE.

Oui, vous pourrez, Monſieur, gémir, pleurer ou rire,
Chanter, ſi vous voulez, mais ſans articuler.

DUBOIS.

Monſieur va donc auſſi faire un cours de ſilence?

LA MARQUISE.

Il s'inſtruira dans la ſcience
De la prudence & du ſecret.
C'eſt un noviciat qu'aujourd'hui devroient faire
Tous nos jeunes Marquis qui ne ſauroient ſe taire.

DUBOIS.

Ah! ſi leur bouche ſe taiſoit,
De mille mots nouveaux, elle nous priveroit;
Car chaque jour par eux la langue eſt enrichie.
Que deviendroit la Comédie?
Au théatre, au foyer, qui donc décideroit?
Dans les cercles du monde, eh! qui perſiffleroit?
Qui prodigueroit l'ironie?
Qui ſans appel prononceroit
Sur une mode, une étoffe jolie?
Qui vanteroit pour eux les exploits de leur vie?
Ce ſeroit un vrai meurtre, & Paris y perdroit.

LA MARQUISE.

Un foule d'extravagances;
Il perdroit un jargon tiſſu de médiſances,
Mais tout mon ſexe y gagneroit.
Lui, qu'inſdicrétement leur babil déshonore.

DUBOIS.

Et ſouvent à crédit, en l'ennuyant encore.
Monſieur leur ſervira de modele parfait.

LISIDOR.

Oui, je me fais, de l'être, une gloire ſuprême;
Mais afin que l'exemple ait un plus grand effet,
Il doit m'être donné par la beauté que j'aime.
Vous êtes ma maîtreſſe en tout, par conſéquent
Vous devez avec moi pratiquer le ſilence,
Pour m'en faire leçon, & m'y rendre ſavant.
J'y ferai du progrès bien plus rapidement,
Quand j'apprendrai de vous cette ſcience.

DUBOIS.

Oui, le coup étant double, en ſera plus frappant.

LA MARQUISE.

Vous voulez m'enchaîner à votre châtiment,
Monſieur, j'admire votre adreſſe.

LISIDOR.

Ce que j'en fais, d'honneur, eſt par délicateſſe,
Et par égard pour vous uniquement.
Moi, je me tais pour prouver ma tendreſſe.
Mais vous devez vous taire, vous,
Pour ſervir votre ſexe en dépit des jaloux,
Contre un préjugé qui le bleſſe,
Madame, & pour montrer à tous,
Qu'en diſcrétion même, il l'emporte ſur nous.

LA MARQUISE.

Eh bien! me voilà prête à ſoutenir ſa gloire.
Ce diſcours me pique d'honneur.
Voyons qui de nous deux ſe taira mieux, Monſieur.
Pour preuve que je ſuis sûre de la victoire,
Je me dépouille de mes droits,
Et me ſoumets au ſort qui ſuivra la défaite.

LISIDOR.

Votre grandeur d'ame eſt parfaite;
Mais quel ſera ce ſort?

LA MARQUISE.

Puiſqu'il eſt de mon choix,
Et qu'à l'honneur du corps il faut que je m'immole,
Le premier de nous deux qui rompra la parole,

Sera ſujet de l'autre, & recevra ſes loix.

LISIDOR.

Douce condition ! je vous ſuis redevable.
Dans ce nouveau traité qui m'eſt ſi favorable,
Vous riſquez tout, je ne hazarde rien.
Votre cœur eſt maître du mien,
Et vous vous expoſez à devenir ſujette :
Mon pis aller eſt de l'être toujours,
J'en fais le bonheur de mes jours.
Et ma peine devient une faveur complette.

LA MARQUISE.

Pour mieux vous abaiſſer, Monſieur, je vous l'ai faite.
Je prépare à mon ſexe un triomphe éclatant.
Sur le bruyant cauſeur, ſur le mauvais plaiſant,
Qui par cent traits uſés, qui tombent de vieilleſſe,
Nous reproche un babil, dont il fait ſon talent:
Mais qu'il exerce mal toujours par maladreſſe.
Pour apprendre à parler, il faut auparavant,
Il faut, que d'une femme, il apprenne à ſe taire,
Et je lui veux montrer cet art prudent.
Dubois nous ſervira d'interprête ordinaire.
Je commence, & voici l'inſtant
Où je vais m'impoſer un ſilence ſévere.
Imitez-moi, Monſieur.

LISIDOR.

Votre exemple eſt ma loi.
Et c'eſt le dernier mot que ma bouche profere.

DUBOIS.

J'eſpere avec honneur de remplir mon emploi.
J'ai la parole en main, & c'eſt dommage
Que je ne ſois avec cet heureux don,
Fem.... Paix ; taiſons-nous, mauvais ton.
J'allois lâcher par un mauvais uſage,
Un lieu commun hors de ſaiſon,
Contre un ſexe que doit honorer tout le monde.
Devant, Madame, encor qui juſtement nous fronde.
Je dois mieux m'obſerver ; je ſuis.....

Je ſuis préſentement l'Orateur du logis.
Je tiens même le rang d'homme de compagnie,
Je le ſuis de Madame : en cette qualité,
Je dois prendre le ton & l'air de dignité,
Qui veut qu'en m'égayant ſeulement je ſourie,
Fuir, comme un poiſon déteſté,
Toute vieille plaiſanterie,
Et préférer la ſingularité
Du bel-eſprit du jour, qui ſe perd dans les nues,
A l'antique ſimplicité
Du ſens commun qui court les rues.

SCENE III.

LA MARQUISE, LISIDOR, ARLEQUIN, DUBOIS.

ARLEQUIN.

JE vous cherche, Monſieur, Madame, pardonnez.
La choſe preſſe, allons, Monſieur, venez.
Quoi ! Vous me ſaluez d'un revers ſur la face ?

DUBOIS.

Il en demande excuſe.

ARLEQUIN.

Il ſe moque de moi.

DUBOIS.

C'eſt à Madame, non à toi.
Il t'eût déja, ſans elle, aſſommé ſur la place.

ARLEQUIN.

Et pourquoi donc, à quel ſujet ?

DUBOIS.

Pour avoir parlé du billet.

ARLEQUIN.

Oh ! ce n'eſt qu'à Marton, c'eſt un autre moi-même.

A Colombine auſſi, je l'ai dit en ſecret.
Mais j'en réponds, ſa réſerve eſt extrême.

DUBOIS.

Tais-toi, butord, que vas tu révéler ?
Ce ſot aveu redouble ſa colere.

ARLEQUIN.

Son courroux eſt vraiment plus fort qu'à l'ordinaire.
Puiſqu'il l'empêche de parler.

DUBOIS.

Il eſt muet ; Madame auſſi.

ARLEQUIN.

Madame eſt folle.
Et par contagion, il eſt extravagant.

DUBOIS.

Je te dis que ton maître a perdu la parole.

ARLEQUIN.

Mais il l'a donc perdue ici ſubitement ;
Tout à l'heure il cauſoit.

DUBOIS.

C'eſt depuis un moment.

ARLEQUIN.

Ah ! ce ſilence eſt ridicule.
Et s'il ne parle pas, la peſte ! il geſticule.
Tien, dans ſa rage encore, il me roſſe de l'œil :
Sans la peur qu'il me fait, j'éclaterois de rire
De les voir tous les deux muets dans un fauteuil.
Qui les rend tels ?

DUBOIS.

Monſieur, puiſqu'il faut te le dire,
Eſt muet par amour, Madame par orgueil.

ARLEQUIN.

Et tous deux par folie, ou du moins par gageure.
Mais ne plaiſantons pas, dans cette conjoncture,
Il faut qu'il parle indiſpenſablement.
Duſſiez-vous m'étrangler, je ne puis plus me taire,
Votre intérêt, Monſieur, me le défend :
On doit juger au plutôt votre affaire ;

Votre Avocat vous preſſe, il vous attend.
Cent mille livres! Cette ſomme
Vaut bien la peine de parler.
Plaît-il? m'entendez-vous? Pas le mot. Ah! quel homme!
Le voilà ruiné, ſon ſort me fait trembler.

DUBOIS.

Pour ſon ſilence, oh! la terrible épreuve!
Si Monſieur Liſidor tient bon,
Madame, après une ſi forte preuve,
Ne pourra plus douter de ſa diſcrétion.
Peu d'hommes ſe tairoient dans ſa poſition.
Il fait ſigne à préſent qu'il voudroit vous écrire.
Madame, accordez-lui cette permiſſion;
Il la mérite bien; cette inclination
Vous dit, Monſieur, qu'on y daigne ſouſcrire.
Ainſi donnez l'eſſor à votre paſſion.
Sur le papier comme ſa main s'eſcrime!
C'eſt un torrent, par ſa rapidité.
Qu'on juge de l'activité
De l'amour ſecret qui l'anime.

ARLEQUIN.

Il vaudroit mieux parler dans ces inſtans,
Pour ſauver ſon bien du naufrage,
Que d'écrire ce griffonnage,
Qui lui va, ventrebleu, coûter cent mille francs.

(*Liſidor après avoir écrit, préſente ſa lettre à la Marquiſe, qui fait ſigne à Dubois de la prendre & de la lire tout haut.*)

DUBOIS *lit.*

Mon intérêt n'eſt rien, mon amour vous l'immole,
Mais au défaut de la parole,
Il m'inſpire lui-même un moyen qui me rit,
C'eſt de converſer par écrit.
Les entretiens ſont tout: pour animer les nôtres,
Nos gens nous prêteront leur voix.
Marquiſe, mes billets ſeront lus par Dubois:

Arlequin me fera la lecture des vôtres,
Et nous nous parlerons ſans enfreindre nos loix.
(*Après avoir lu.*)
L'invention me plaît, elle eſt des plus ſenſées.
Nous allons tous les deux briller de vos penſées :
Et nous n'aurons jamais eu tant d'eſprit.
(*La Marquiſe lit.*)

ARLEQUIN.

Fi de l'eſprit qui me ruine.
Il ne vaut pas, quoiqu'il rafine,
Le gros bon ſens qui m'enrichit,
C'eſt du clinquant que l'on admire :
Pour moi, je m'y prête à regret.

DUBOIS.

Par la raiſon que tu ne ſais pas lire :
Et tu vas mettre en pieces ce billet.
(*Il lui donne la réponſe.*)

ARLEQUIN.

Tu me picques, je vais lire d'une maniere
Qui va me faire honneur, & prouver le contraire ;
Lire en femme de qualité.
Écoute, le bon ton ſera bien imité.
(*Il lit en contrefaiſant la Marquiſe.*)
J'adopte votre idée, on peut en confidence,
Par cet ingénieux moyen,
S'avouer tout, Monſieur, ſans rompre le ſilence.
Pour profiter des droits d'un ſi doux entretien,
Dites-moi le ſecret d'Hortenſe,
Et mon cœur vous dira le ſien.

DUBOIS.

Le tour eſt fin, ou je me donne au diable.
Pour tirer un ſecret, Madame eſt admirable.
Voyons un peu ce qu'il y répondra.

ARLEQUIN.

Moi je ne connois point cette fineſſe-là,
Et je la trouve miſérable.

DUBOIS *lit le billet qu'Arlequin lui remet.*

Lire dans votre cœur ne peut trop ſe payer ;
Mais écrire un ſecret, c'eſt toujours le commettre :
Je le puis d'autant moins confier au papier,
Que nos gens l'apprendroient, en vous liſant ma lettre,
Et qu'ils pourroient le publier.
Ma diſgrace m'apprend à ne m'y plus fier.
(*Après avoir lu.*)
Voilà ce qu'aujourd'hui ton babil nous procure.
Par l'indiſcrétion d'un ſeul particulier,
Tout un corps eſt flétri.

ARLEQUIN.

Bon, légere bleſſure !
Notre corps eſt robuſte, & brave cette injure.
(*Il lit la réponſe.*)
Je crains autant que vous le caquet de nos gens ;
Mais pour parer ce contre-tems,
Moi ſeule, du billet, je ferai la lecture ;
Et du ſecret, par là, votre ame ſera ſûre.

DUBOIS.

Ah ! je crains la réponſe.

ARLEQUIN.

Elle te reviendra.
Nous ſerons maintenus ; qu'ai-je dit ? la voilà.
(*Il donne le billet à Dubois.*)

DUBOIS *lit.*

Madame, un autre obſtacle à votre ordre s'oppoſe.
Un billet peut ſe perdre & divulguer la choſe.

(*La Marquiſe prend le billet & le déchire de dépit. Roſimon entre, & Arlequin ſort.*)

SCENE IV.

LA MARQUISE, LISIDOR, ROSIMON, DUBOIS.

ROSIMON.

MAdame, je viens vous apprendre,
En attendant l'inſtant.....

DUBOIS.

De donner votre bal.

ROSIMON.

Une grande nouvelle, & qui va vous ſurprendre.
Hortenſe qui montroit pour le nœud conjugal,
L'averſion la plus mortelle;
Hortenſe.....

DUBOIS.

Achevez donc, j'oſe vous en prier.

ROSIMON.

Mais ce Dubois eſt familier;
A l'entretien, toujours cet homme-là ſe mêle.
Je m'adreſſe à Madame.

DUBOIS.

Oh! je parle pour elle,
Elle a fait, de ſe taire, un vœu particulier,
Avec votre couſin.

ROSIMON.

Voilà du ſingulier.

DUBOIS.

Apprenez-nous votre nouvelle.

ROSIMON, *à la Marquiſe.*

Hortenſe *incognito* vient de ſe marier;
La choſe eſt ſûre, & pour mieux l'appuyer,
Gens de grand nom, me l'ont appriſe.
Mais quoi? vous vous troublez, Marquiſe!

DUBOIS.

Hortenſe eſt ſon amie : elle y prend intérêt.

ROSIMON.

Mais à ſon air il y paroît.

DUBOIS.

Madame vous demande avec beaucoup d'inſtance,
Si vous ſavez à qui l'hymen unit Hortenſe.

ROSIMON.

Le nom de ſon époux eſt encore ignoré ;
C'eſt le point du ſecret qui n'a point tranſpiré.

DUBOIS.

Et celui dont ſon cœur veut avoir connoiſſance ;
Il le paieroit au poids de l'or.

ROSIMON.

Qu'elle interroge Liſidor.
Chez Hortenſe, on dit qu'il préſide :
Perſonne ne l'en peut inſtruire mieux que lui.
Il eſt ſon ame en tout, ſon conſeil, ſon appui.

LA MARQUISE.

Ah ! c'eſt lui-même ! le perfide !

LISIDOR.

Douce injure ! tranſport charmant !
Vous avez parlé la premiere,
Et je triomphe heureuſement.

LA MARQUISE.

Mon dépit m'a trahie, ah ! que viens-je de faire !

LISIDOR.

Le bonheur du plus tendre amant.

LA MARQUISE.

Non, non, ingrat, ce n'eſt qu'une ſurpriſe,
Et j'en appelle à mon reſſentiment.

ROSIMON.

Je deviens à mon tour muet d'étonnement.

LISIDOR.

Ne vous repentez point, mon aimable Marquiſe,
D'avoir rompu ce ſilence cruel.
Par votre propre loi, ſi vous m'êtes ſoumiſe,

Pour notre bonheur mutuel,
J'emploirai contre vous cette heureuſe puiſſance,
Et je forcerai votre cœur,
Par une douce violence,
A couronner....

LA MARQUISE.

La fauſſe ardeur
D'un homme noirci d'inconſtance,
Qui d'une autre eſt l'époux.

LISIDOR.

Sortez de votre erreur.
Ce n'eſt pas moi qui ſuis l'époux d'Hortenſe.

LA MARQUISE.

Eh! qui l'eſt donc?

SCENE V.

Les Acteurs précédens, LÉANDRE.

LEANDRE.

C'Eſt moi, ma ſœur.

LA MARQUISE.

Vous, mon frere!

LEANDRE.

Oui, je vole exprès pour vous le dire,
Et pour finir entre vous un tourment
Dont j'étois l'auteur innocent.
Je n'ai pu l'abréger, ni plutôt vous inſtruire:
Par l'inſtance & le poids d'un homme diſtingué,
L'oncle d'Hortenſe enfin vient d'être ſubjugué:
Notre hymen obtient ſon ſuffrage.
Rien ne manque au bonheur dont ces nœuds ſont ſuivis.

Il aſſure à ſa niece un brillant héritage,
Et pour mieux mettre le comble à l'ouvrage;
Il ne me reſte plus que de vous voir unis.

LA MARQUISE.

Liſidor eſt fidele!

LISIDOR.

Autant qu'il eſt ſincere,
Autant qu'il eſt diſcret.

DUBOIS.

Et déſintéreſſé.
Cette qualité-là vaut bien l'art de ſe taire.

LA MARQUISE.

Dans ce ſiecle, qui l'eût penſé!
Un véritable amant n'eſt plus une chimere.
Ce phœnix enfin, ce tréſor,
Je le trouve dans Liſidor.

ROSIMON.

A chaque mot qu'elle profere,
Ma ſurpriſe redouble encor.

(*Il ſort.*)

SCENE DERNIERE.

Les Acteurs précédens.

LEANDRE, *à la Marquise.*

VOtre cœur reste-t-il dans sa misanthropie ?

LA MARQUISE.

Non, avec votre sexe, il se réconcilie.

LISIDOR.

De ce retour charmant, le mien est transporté.

LA MARQUISE.

Un feu si plein de vérité,
Ne permet plus que je balance,
Recevez le Prix du Silence,
Que ma main donne à la fidélité.

FIN.

LA FRIVOLITE, COMÉDIE.

ACTEURS.

LA FRIVOLITÉ.

L'HIVER.

M. FAUSTER, Suiſſe.

MISS BLAR, Comédienne Angloiſe.

LE MARQUIS.

ARLEQUIN, déguiſé en Maître de Muſique.

La Scene eſt à Paris dans l'Hôtel d'une jeune veuve de Finance.

LA FRIVOLITÉ, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LA FRIVOLITÉ, L'HIVER.

LA FRIVOLITÉ.

C'EST vous, mon bel Hiver ! votre retour m'enchante.
Vous voilà mis d'un goût divin.

L'HIVER.

En Hiver de Paris, qui ſe pare à deſſein,
Pour vous faire ſa cour, Frivolité charmante.
Mon ame étoit impatiente
De vous revoir dans ce brillant ſéjour.
Pour avoir ce plaiſir, j'ai preſſé mon retour,
Tout cede à ma froideur conſtante.
Pour vous j'étens mes droits ſur les autres ſaiſons,
Je raccourcis l'Automne, & ſouvent je recule
Les roſes du printems, qu'alarment nos glaçons.
Je fais trembler l'Été, quelque feu qui le brûle;

Et pour vous je ramene ici les aquilons
Dans le fort de la canicule.

LA FRIVOLITÉ.

C'eſt me faire un honneur qu'on trouve ridicule,
Vous faites murmurer Paris
Par ce contre-tems qui le gêle.
Je vous dirai bien plus : votre glace mortelle
Depuis un tems paſſe dans les eſprits,
Et ſe répand ſur-tout juſques ſur les écrits.
Les ſpectacles ſouvent en ſont ſi refroidis,
Qu'on voit le jour d'une piece nouvelle
Tous les ſpectateurs engourdis
Bâiller à l'uniſſon, & ſortir tout tranſis.
Votre tyrannie eſt extrême,
Et le public s'en plaint.

L'HIVER.

Il n'eſt jamais content
Il ſiffloit autrefois, il bâille maintenant;
Au fond cela revient au même,
Et l'Auteur, qui plus eſt, gagne à ce changement;
Car la maniere eſt moins brutale,
Il tombe au moins plus doucement,
Et ſa piece meurt ſans ſcandale.
Mais qu'il s'en prenne aux élémens,
Et qu'avec lui l'Univers me condamne,
Je ris de ſes emportemens,
Pourvu que vous ſoyez toujours ma partiſane.

LA FRIVOLITÉ.

Oui, vous êtes pour moi plus beau que le printems:
Et vous ſerez toujours ma ſaiſon favorite.
Votre arrivée accroît mes agrémens,
De mes ſujets, vous ramenez l'élite,
Et vous réuniſſez cent plaiſirs différens,
Spectacles, jeux, bals, ſoupers raviſſans
Qui font briller tout mon mérite.

L'HIVER.

D'un ſi rare bonheur l'Hiver ſe félicite.

Mais vous brillez dans tous les tems.
Votre deſtin eſt des plus ſurprenans.
C'eſt la légéreté qui forme votre empire.
Votre trône fragile eſt aſſis ſur les vents,
Et toutefois rien ne peut vous détruire.

LA FRIVOLITÉ.

Mon trône eſt dans les airs par les Sylphes porté,
Mais les Gnomes, qui ſont l'appui de ma puiſſance,
L'attachent à la terre avec ſolidité;
Il a pour baſe l'opulence,
Et mon regne eſt fondé ſur la réalité.
Au milieu de Paris, j'ai pris, en conſéquence,
La figure & les traits d'une jeune beauté,
Veuve d'un héros de finance,
Qu'elle épouſa par préférence,
Pour rehauſſer ſa qualité
De tout l'éclat d'une fortune immenſe,
Et dans ſon riche hôtel, je fais ma réſidence!
J'attire ici toute la France,
Dont je ſuis la Divinité.
Légere, vive, gaie, étourdie & coquette,
Je fixe les deſirs de ce peuple brillant,
Les ris compoſent ſeuls le culte qu'il me rend.
Et mon autel eſt ma toilette
Où je reçois ſes vœux en minaudant.

L'HIVER.

Comme vous préſidez aux talens agréables,
Danſeurs, Muſiciens, Poëtes tour à tour
Doivent faire pour vous éclater leur amour,
Et former un concert de tous les arts aimables.

LA FRIVOLITÉ.

Les états les plus ſérieux,
Les perſonnages les plus graves,
Sont également mes eſclaves,
Même le plus frivole eſt ſouvent le plus vieux.
Le Magiſtrat que je délaſſe,
Vient me rendre le ſoir ſon hommage badin,

Au Militaire, il diſpute la place
De mon premier menin :
Et le jeune Marquis, qui tous deux les ſurpaſſe,
Sur le beau ſexe même a le pas dans ma cour,
Il taille mes ponpons, il leur donne la grace,
Et j'en fais ma coëffeuſe, ou ma dame d'atour.

L'HIVER.

Il le mérite bien.

LA FRIVOLITÉ.

Dans ce jour d'importance
Pour mieux étendre ma puiſſance,
Et mon nom dans tous les pays,
Je viens de me parer de mes plus beaux habits;
J'ai pris mon ſceptre en main, & je donne audience
A tous les étrangers qui viennent à Paris,
Pour former leur maintien, pour polir leur ſcience,
Et donner aux talens ce brillant coloris
Qui les met dans leur jour, & qu'on ne prend qu'en France,
Je veux, de mes attraits, qu'ils connoiſſent le prix,
Et qu'à mon éventail ils ſoient tous aſſervis.

L'HIVER.

Votre victoire eſt trop certaine :
Pour mieux la célébrer, je vais, ma Souveraine,
Raſſembler tous mes jeux, qui vous doivent le jour,
Et je reviens après ſignaler mon retour
Par un bal ſingulier, dont vous ſerez la Reine.

(*Il ſort.*)

SCENE II.

LA FRIVOLITÉ, M. FAUSTER.

M. FAUSTER.

JE donne le bonjour à tous vos agrémens;
Madame, vous voyez un Socrate moderne,
Qui pour ne rien ſavoir, étudia vingt ans,
Et qui honteux d'avoir perdu ſon tems,
De dépit eſt parti de Berne,
Pour devenir en France un aimable ignorant.
Tout ce que j'ai, Madame, appris certainement,
C'eſt qu'ici-bas tout eſt frivole,
Que la réalité n'eſt que l'amuſement,
Et pour apprendre promptement
Ce joli ſavoir-là, je viens à votre école.

LA FRIVOLITÉ.

Votre ſincérité me plaît.
Vous voyez, quoique tard, le monde tel qu'il eſt.
Son globe entier n'eſt que ſuperficie:
Un balon gonflé d'air, décoré de clinquant,
Tout eſt, à mes ponpons, ſoumis par conſéquent,
Et dépend de ma monarchie.
Elle eſt univerſelle, & je n'ai qu'à vouloir.
Le ſage en vain déclame contre:
Il eſt, comme le fou, ſujet à mon pouvoir.
Il a beau m'éviter, par-tout il me rencontre.
Qu'il meſure la terre, ou ſoit qu'il vole au Ciel,
Soit qu'il ſonde la mer, je ſuis toujours ſon guide;
Et l'Anglois ſi profond, ou qui paſſe pour tel,
Creuſe dans le frivole, & tombe dans le vuide.
Le François qui tout haut s'honore de mes fers,
Eſt plus raiſonnable & moins dupe,
Son eſprit léger ne s'occupe

Qu'à parer ſes dehors, à varier ſes jeux,
Qu'à goûter le plaiſir, ſans rechercher ſa cauſe,
Et qu'à prendre, en paſſant, la fleur de chaque choſe.
Par ce ſyſtême avantageux,
Il en eſt plus aimable, & cent fois plus heureux.

M. FAUSTER.

C'eſt ce que j'ai ſenti. Pour marcher ſur ſa trace,
Donner dans le léger, voler ſur la ſurface,
Je compoſe un Roman : j'oſe vous ſupplier
D'en agréer la dédicace.

LA FRIVOLITÉ.

Un Roman Suiſſe ! & me le dédier !
L'honneur eſt rare, & je m'en glorifie.

M. FAUSTER.

Je l'écris en François, d'un ſtyle fort léger.
Il contient votre éloge, ou votre apologie,
Et vous devez le protéger.
Le Héros dont j'écris la vie,
Eſt un Héros paiſible ; & ſon plus grand danger
Eſt celui de tomber dans une Comédie,
Ou de voir de trop près un Actrice jolie.

LA FRIVOLITÉ.

Mais vu par ce côté, votre ouvrage me rit.
Quel eſt le titre, je vous prie ?

M. FAUSTER.

C'eſt *le Suiſſe qui réve*, ou *la Philoſophie*
Réduite à rien, par un homme d'eſprit.

LA FRIVOLITÉ.

Suiſſe ſpirituel, & qui rêve à profit !

M. FAUSTER.

Ce paradoxe vous étonne.
Il choque ouvertement le proverbe reçu.

LA FRIVOLITÉ.

Il eſt vrai que l'eſprit n'eſt pas une vertu
Dont le grand nombre vous ſoupçonne.

M. FAUSTER.

Voilà préciſément ce que j'ai combattu

Dans mon diſcours préliminaire.
J'y compare d'abord l'eſprit, qui nous éclaire,
Au bel aſtre du jour, qui répand ſa lumière
Sur tout le monde également,
Et je fais voir après par des preuves réelles,
Qu'on le tranſplante en commerçant,
Que du François, s'il paſſe à l'Allemand,
Qu'il s'embarque ſur mer, franchir les Dardanelles,
Et circule comme l'argent.
Voilà pourquoi chaque peuple varie;
En trafiquant dans les autres climats,
Il en prend l'air, les façons, le génie,
Communique le ſien à ces mêmes états.
Les mœurs ainſi par-tout ſe mêlent en partie,
Et forment par degrés un monde tout nouveau.
Nous ſommes les témoins d'un prodige ſi beau.
L'Europe maintenant, & qui plus eſt l'Aſie,
Préſentent à nos yeux un différent tableau.
Le beau ſexe n'eſt plus eſclave en Italie,
Et l'on boit du vin en Turquie.
En France l'on s'eſt mis à l'eau,
Et l'on fait des vers en Ruſſie.

LA FRIVOLITÉ.

Des vers Ruſſes, je crois, doivent être jolis!

M. FAUSTER.

Votre commerce, & vos ouvrages
Nous ont polis, nous ont éclairés tous;
Et pour vous vaincre un jour, dans tous vos avantages,
Nous prenons des armes chez vous.
Votre idiôme ailleurs fait du progrès ſans ceſſe,
On le parle dans tout pays,
Comme celui de Rome & de la Grece.
A Coppenhague, on le profeſſe,
Et juſqu'en Amérique, il fait des beaux-eſprits.

LA FRIVOLITÉ.

Puiſſent-ils venir mieux dans la nouvelle France,
Que depuis quelque tems ils ne viennent ici!

M. FAUSTER.

La révolution n'eſt pas ſi loin qu'on penſe.
Le regne de l'eſprit, peut, comme la ſcience,
Paſſer dans nos cantons, & puis au Potoſi.
Notre bon goût ſe forme, & le vôtre commence
A s'altérer dans vos écrits,
Le ſavoir, parmi vous tombé dans le mépris,
Fait dans le Nord ſa réſidence,
Et pour les Arts qu'il récompenſe,
Berlin déja le diſpute à Paris.

LA FRIVOLITÉ.

Nous honorons d'un accueil favorable,
Plus que jamais, tous les Arts d'agrément.
Nous n'eſtimons pas moins l'abſtrait que l'agréable.
Nous préférons l'Algebre à la danſe ſouvent.
Newton, plus que Dupré, nous paroît admirable,
Et l'électricité nous frappe uniquement.
Ses invincibles coups, qui tiennent de la fable,
Comme ceux de l'amour, exercent à préſent
Un empire auſſi fort, qu'il eſt inexpliquable.
Nous l'employons univerſellement,
Et dans notre fureur, juſqu'au feu du tonnerre,
Nous électriſons tout impitoyablement.
Nouveaux Titans, dans cette guerre,
Nous voulons déſarmer le Roi du firmament,
Et ſoumettre le Ciel au pouvoir de la Terre.

M. FAUSTER.

Vous regardez cela comme un amuſement.

LA FRIVOLITÉ.

C'eſt comme il faut tout voir, par le côté charmant.
Pour l'érudition, dont la lourdeur accable,
Si nous la négligeons, le mal n'eſt pas bien grand.
Le gros ſavoir fait un pédant.
L'eſprit lui ſeul fait l'homme aimable,
Qui chez nous eſt le vrai ſavant.

M. FAUSTER.

L'eſprit en fait par-tout.

LA FRIVOLITÉ, *d'un ton ironique.*

Et qui doivent nous vaincre.
Votre exemple, Monſieur, ſuffit pour nous convaincre.

M. FAUSTER.

Le ton me fait ſentir le vrai ſens de ces mots.
Il dit en bon François que nous ſommes des ſots.

LA FRIVOLITÉ.

Vous l'interprétez mal.

M. FAUSTER.

Non, j'entends l'ironie.
Vos pieces, de tout tems, ainſi que vos propos,
De la bêtiſe, en tout, nous ont fait les Héros;
Et votre raillerie, aux ſpectateurs crédules,
Offre un Tableau chargé de nos vieux ridicules,
Tels qu'ils n'exiſtent plus que dans vos ſeuls cerveaux.
Moi, plus juſte, d'une ame franche,
Je ris de vos travers nouveaux,
Et je viens prendre ma revanche.
Comme Berne, Paris a ſes originaux.
Cette ville qui toujours franche
Ne doit plus ſe moquer de nos treize Cantons,
Madame, & vos Marquis valent bien nos Barons.

LA FRIVOLITÉ.

Aux étrangers, toujours nous donnons l'avantage.

M. FAUSTER.

Madame, s'il vous plaît, treve de perſifflage.

LA FRIVOLITÉ.

Non, en votre faveur nous ſommes prévenus.
Le défaut du François eſt d'outrer là-deſſus.
Les mœurs de ſes voiſins ſont toujours les plus ſages.
Il adopte leurs arts, leurs écrits, leurs uſages.
Fait pour ſervir en tout de modele brillant,
Il en perd le mérite, & par cette manie
D'un bon original, il devient très-ſouvent
Une fort mauvaiſe copie.

M. FAUSTER.

Je blâme cet excès vraiment,
Il forme en elle un autre ridicule.
Lorſqu'un voiſin fait bien, on doit prendre ſon ton,
Ou plutôt enchérir ſur ce qu'il a de bon.
Mais quand ſervilement on le ſuit ſans ſcrupule,
On eſt alors ſon ſinge, & non pas ſon émule.
Au portrait du François, j'ajouterai ce trait,
Dans mon Roman que je retouche;
Je vous implore à ce ſujet.
Adouciſſez pour moi la critique farouche.
Les Dames aujourd'hui font le ſort d'un écrit;
Et dès qu'il eſt vanté par une belle bouche,
L'ouvrage a de la vogue, & l'Auteur réuſſit.

LA FRIVOLITÉ.

Sans avoir lu, je donne mon ſuffrage,
De maiſon en maiſon, j'irai prôner l'ouvrage.
Je forcerai tous mes amis,
Les uns à l'acheter, les autres à le vendre,
Pour mieux l'accréditer, je doublerai le prix,
En même tems j'aurai ſoin de répandre
Qu'il eſt d'un Etranger. C'eſt pour le faire prendre,
Monſieur, un titre qui ſuffit.
Je réponds du ſuccès, ou du moins du débit.
L'un a de l'air de l'autre, & l'on peut s'y méprendre.
La réuſſite, ou le grand bruit,
Aujourd'hui d'une Comédie,
Du ſeul manege, eſt en ſecret le fruit,
La premiere ſemaine, en foule on s'extaſie;
La ſeconde, elle baiſſe, & n'offre rien de neuf,
La troiſieme, elle perd la vie:
Voilà, j'en excepte Cénie,
Voilà nos grands ſuccès depuis quarante-neuf.

M. FAUSTER.

Mille remercimens. Une Dame s'avance.
J'attendrai qu'elle ait fait, pour vous dire bonſoir,
Et je m'éloigne un peu par bienſéance.

LA FRIVOLITÉ.

C'eſt une Angloiſe, & de ma connoiſſance.
Je ne ſaurois trop bien la recevoir.

SCENE III.

LA FRIVOLITÉ, M. FAUSTER, MISS BLAR.

MISS BLAR.

Vous faites aujourd'hui les honneurs de la France,
Recevez donc ma révérence.
Avant que de partir, j'ai voulu vous revoir,
Madame.

LA FRIVOLITÉ.

Vous partez, Miſs Blar!

MISS BLAR.

En diligence;
Et ſans avoir le tems d'aller même en Provence.

LA FRIVOLITÉ.

Mais pour vous diſſiper, pour bannir l'eſprit noir,
Qui vous travaille dès l'enfance,
L'air de Paris, eſt l'air par excellence.
Vous l'avez dû ſentir.

MISS BLAR.

Moi! point; juſques-ici,
Madame, il a mal réuſſi.

LA FRIVOLITÉ.

Vous méritez que je vous gronde.
Que ne me croyez-vous? C'eſt votre faute auſſi.
Il falloit vous répandre au milieu du grand monde,
Me ſuivre dans ſon tourbillon.

MISS BLAR.

Dans l'eſpoir de ma guériſon,

Madame, je m'y ſuis jettée en furieuſe;
J'ai d'abord entrevu quelque petit rayon;
Mais pſt, il s'eſt éteint. J'ai trouvé, malheureuſe!
Que malgré tous ſes airs, & ſa prétention,
La bonne compagnie eſt la plus ennuyeuſe.
La triſteſſe eſt aſſiſe à côté du bon ton.

LA FRIVOLITÉ.

C'eſt dans ſon ſein pourtant que le plaiſir habite,
Avec les jeux badins qui marchent à ſa ſuite,
Et la gaité, ſon adorable ſœur,

MISS BLAR.

La ſienne n'eſt point vraie, & puiſqu'il faut le dire,
Elle eſt au fond de l'ame auſſi triſte que moi.
C'eſt l'ennui déguiſé, qui s'efforce à ſourire,
Et non pas la gaité, qui rit de bonne-foi.

LA FRIVOLITÉ.

Voulez-vous qu'elle éclate en Bourgeoiſe mauſſade?

MISS BLAR.

Oui, c'eſt la meilleure façon.
Quand elle a beſoin d'art, la Joie eſt bien malade.

M. FAUSTER, *s'approchant.*

Sa plus grande ennemie eſt la réflexion.
Pardon, ſi je me mêle à l'entretien, Meſdames.
Mais je ſuis Médecin, ſur-tout celui des femmes.
Sans être de la Faculté,
J'ai traité bien des fois, guéri plus d'une belle.
(*à Miſs Blar.*)
De votre mal, d'un coup d'œil, je démêle
L'origine & la qualité.
Miledi penſe trop. La penſée eſt mortelle.
Elle fait haïr la clarté,
C'eſt le poiſon de la ſanté.

MISS BLAR.

Savoir quel eſt mon mal, c'eſt une bagatelle,
Mais le guérir, Monſieur, c'eſt la difficulté.

M. FAUSTER.

La Recette en eſt ſimple autant que naturelle.

Si-tôt que de la vie, on ſe ſent dégoûté,
On ſe doit ſur le champ débarraſſer la tête
Du jugement qui nous maigrit;
Déraiſonner beaucoup, parler ſans être inſtruit,
Rire ſans cauſe, aller ſans que rien nous arrête,
Se réduire à l'inſtinct qui nous guide à profit.

MISS BLAR.

Ah! Peut-on exiſter, ſi l'on ne réfléchit,
Votre recette eſt révoltante:
C'eſt végeter comme une plante.

M. FAUSTER.

Le grand nombre l'imite, & le bon ſens nous dit
Qu'il vaut mieux vivre ſot, que mourir plein d'eſprit.

MISS BLAR.

Pour moi je ſuis votre ſervante.
Ne vivre que pour mettre une coëffe, un panier,
Ah! j'aimerois autant orner un eſpalier.

M. FAUSTER.

Ne penſez donc qu'à l'agréable,
Et ne faites, je cherche un terme favorable,
Ne faites que frivoler,
Si de ce mot, il m'eſt permis d'uſer.

LA FRIVOLITÉ.

Voilà depuis trois mois ce qu'ici je lui crie,
Diſſipez votre eſprit, ſans jamais l'occuper.

MISS BLAR.

Vous m'impatientez, comment me diſſiper!
Rien ne m'amuſe, & tout m'ennuie.

M. FAUSTER.

Il ne faut pas ſe rebuter.
Comme l'oiſeau que rien ne lie,
Parcourez, ſans vous arrêter,
Le cercle des plaiſirs, que chaque inſtant varie.

MISS BLAR.

Ces plaiſirs! Je les cherche, & je n'en trouve point.

M. FAUSTER.

La promenade eſt un remede.....

MISS BLAR.

Qui me fatigue au dernier point.

M. FAUSTER.

La table? .....

MISS BLAR.

M'eſt à charge.

LA FRIVOLITÉ.

Et le bal?.....

MISS BLAR.

Il m'excede.

M. FAUSTER.

Le jeu? .....

MISS BLAR.

M'eſt odieux.

LA FRIVOLITÉ.

Le ſpectacle?.....

MISS BLAR.

Importun.

M. FAUSTER.

Votre mal eſt tenace. En cet état funeſte,
A votre place, moi, je jurois de mon reſte.
C'eſt peu de folâtrer, pour chaſſer l'eſprit brun,
Il faut extravaguer juſqu'à la frenéſie.

MISS BLAR.

Eh, je n'ai pas le ſens commun,
Depuis que j'ai quitté le ſein de ma Patrie.
C'eſt un mauvais contrepoiſon.
J'étois malade à Londre à force de raiſon.
Et je meurs à Paris d'un excès de folie.

M. FAUSTER.

Madame, il vaudroit mieux mourir
Cinquante fois plutôt d'un excès de plaiſir.
A ce propos, parlez, je vous ſupplie,
A Londres n'avez-vous rien aimé?

MISS BLAR.

Non, jamais,
Et j'ai porté chez moi la froideur à l'excès

M. FAUSTER.

Contre votre mélancolie,
Je ſai donc, en ce cas, un remede certain.
Prenez.....

MISS BLAR.

Quoi donc? Achevez, je vous prie.

M. FAUSTER.

Prenez vîte un amant pour votre Médecin;
Ses ſoins ſauront bientôt, je vous le certifie,
Vous donner du goût pour la vie!
Et faire ſuccéder le plaiſir au chagrin.

LA FRIVOLITÉ.

Il eſt de bon conſeil.

MISS BLAR.

Ah! je l'en remercie;
Le remede, Madame, eſt pire que le mal.

M. FAUSTER.

Mais comment jugez-vous qu'il vous ſera fatal,
N'ayant point eſſayé....

MISS BLAR.

Non pas, Monſieur, à Londre.

M. FAUSTER.

En France, Miledi, l'auriez-vous éprouvé?

MISS BLAR.

Me taire, c'eſt aſſez répondre.

LA FRIVOLITÉ.

Chere Miſs, votre cœur s'en eſt-il bien trouvé?

MISS BLAR.

Au mieux le premier jour; je crus alors renaître;
Il ſe fit dans mon ame un changement nouveau.
Pour la premiere fois, le jour me parut beau,
Et je goûtai le bonheur d'être.

M. FAUSTER.

Le ſecond jour?

MISS BLAR.

Mon plaiſir s'altéra.
Mon amant fut abſent, mon cœur en ſoupira.

Le troiſieme, il revint, & chaſſa ce nuage,
Le quatrieme, il parut moins ardent,
Et mon amour troublé s'alarma vivement.
Le cinquieme il devint volage,
Et tout mon bonheur diſparut,
Une rivale eût l'avantage.
J'en fus témoin. Mon déſeſpoir s'accrut,
Et dans mon cœur trahi ne laiſſa que la rage.

LA FRIVOLITÉ.

Vous êtes mal tombée, & c'eſt un grand dommage.
J'en connois un, qui ſeroit plus conſtant.

MISS BLAR.

En quatre mots, voilà mon hiſtoire finie.
Tout calculé bien juſtement
Je n'ai vécu que trois jours dans ma vie.

LA FRIVOLITE.

D'un nœud léger, tiſſu pour un moment,
Il falloit avec lui vous lier ſeulement.
Vous avez contre ma défenſe,
Formé le ſot lien d'un tendre attachement,
Et vous en recevez le juſte châtiment.
Mais quel eſt donc le petit-maître ?....

MISS BLAR.

C'eſt votre favori, ce frippon de Marquis;
Qu'ici, pour mon malheur, vous m'avez fait connoître.
Adorateur de mon pays,
Dans ma perſonne, il en parut épris.
Nous fûmes joints d'eſtime, autant qu'on le peut être.
Par un moyen qui réuſſit ſouvent,
Je me flattois de fixer ſa tendreſſe,
Malgré tout mon amour, j'ai très exactement
Conſervé toute ma ſageſſe.

M. FAUSTER.

C'eſt un effort bien ſurprenant.

MISSBLAR.

Cela tient un peu du miracle,
Monſieur, particuliérement

Dans une fille de Spectacle.
De cet aveu, vous êtes étourdi !
Le préjugé ſur vous....

M. FAUSTER.

Non ; je ſai le combattre ;
Mais je vous croyois Miledi.

MISS BLAR.

Souvent je le ſuis au Théatre.

M. FAUSTER.

Vous pourriez l'être ailleurs par un titre plus fort.

MISS BLAR.

Jamais je ne m'allie avec aucun Milord.
Notre profeſſion à Londre eſt glorieuſe.
Le défaut de mérite eſt ſeul déshonorant.
Une Actrice de nom, quand elle eſt vertueuſe,
Peut aſpirer chez nous au parti le plus grand ;
On y rougit du vice, & non pas du talent.

M. FAUSTER.

Moi, je l'honore infiniment.
Il devient entre nous un nœud de ſympathie.
Si vous jouez la Comédie
En pluſieurs Langues, moi j'en fais facilement,
En François, en Anglois, tout comme en Allemand.
Nous ſommes Etrangers, le hazard nous raſſemble ;
Marions nos accens & nos talens enſemble.
Tout à coup, dans mon cœur, je ſens naître pour vous,
Meſtris, une eſtime amoureuſe.
(*Il ſe jette à ſes genoux.*)

MISS BLAR.

Que faites-vous ?

M. FAUSTER.

Devant une Actrice fameuſe,
Un Auteur doit toujours fléchir les deux genoux.
Nous devons à votre art, nos ſuccès les plus doux.

MISS BLAR.

Ah ! Levez-vous, Monſieur. J'apperçois mon perfide.
La colere, à ſa vue, eſt mon ſeul ſentiment ;

Et pour ſavoir, ici, quelle raiſon le guide,
Je m'en vais dans ce coin me cacher un moment.

M. FAUSTER.

Acceptez ma main, je vous prie.
Je vous y tiendrai compagnie.

(*Il s'éloigne avec elle.*)

SCENE IV.

LA FRIVOLITÉ, LE MARQUIS, MISS BLAR, M. FAUSTER, *cachés.*

LE MARQUIS, *à la Frivolité.*

JE viens verſer ma joie en votre ſein ;
Madame, elle eſt immenſe, & rien ne peut la rendre ;
Ils ne partiront pas. Ils demeurent enfin.
Nous allons les revoir, nous allons les entendre.

LA FRIVOLITÉ.

Qui donc ? Expliquez-vous. Je crains de me méprendre.

LE MARQUIS, *parodiant* Serpilla *du Jour.*

La charita, la charita.

LA FRIVOLITÉ. (*Elle chante.*)

Comment ! nous entendrons encore, *Bella mia.*
Se ſon tuo ſpoſo.

LE MARQUIS.

Demain ma ſouveraine,
Ils reparoîtront ſur la Scene.

LA FRIVOLITÉ.

J'irai donc avec eux y triompher demain.
Ma joie, au moins, à la vôtre eſt égale.

LE MARQUIS.

Ah ! vive l'Italie & ſon Trio divin.

LA FRIVOLITÉ.

La Mandoline, la Timbale.

LE MARQUIS, *contrefaiſant les Bouffons.*

Et le violon, zin, zin, zin.

LA FRIVOLITÉ, *les parodiant auſſi.*

Pa, ta, pon, & trin, trin.

Ce prompt retour, que je n'oſois attendre,
Eſt une victoire pour nous.
Puis-je la célébrer par des tranſports trop fous?

LE MARQUIS, *contrefaiſant le rire de* Manelli, *dans le Joueur.*

Ah! ah! bouffonnons, rions tous,
Moi, pour modele, je veux prendre,
Dans ſes plaiſans éclats, l'agréable Joueur.

LA FRIVOLITÉ.

Moi, Serpilla, dans ſon fouris moqueur.
Elle que je chéris, dont l'adieu fut ſi tendre,
Qu'elle verſa des pleurs, & nous en fit répandre.

LE MARQUIS, *parodiant l'air*, vuo dirlo baſſo, baſſo, *du Maître de Muſique.*

Écoutez tout bas, tout bas,
Je ſuis fou de ſes appas;
Et pour faire un grand fracas,
Nous irons tous à l'Opéra.
Ma main la cla, claquera.

MISS BLAR, *s'approchant & l'interrompant.*

Quel ſecret dites-vous là?

LE MARQUIS.

Je lui diſois en confidence,
Que je vous adore, Miſs Blar.

MISS BLAR.

C'eſt Serpilla plutôt qui vous lie à ſon char,
Vous voulez déguiſer en vain votre inconſtance.

LE MARQUIS.

Votre cœur ne doit pas en paroître jaloux,
Je folâtre avec elle, & ſoupire avec vous.

MISS BLAR.

Mon cœur veut tout ou rien. Ce partage m'offenſe.
Sur le choix, il faut prononcer.

LE MARQUIS.

Je ne prononce point entre Londre & Florence :
De vos talens divers, je ne puis me paſſer.
J'apprends à chanter d'elle, & de vous à penſer.
C'eſt ainſi, de vos dons, que j'enrichis la France.

MISS BLAR.

Ciel ! quel injuſte arrêt ! Mais j'en appelle.

LA FRIVOLITÉ.

A qui ?

MISS BLAR.

A la raiſon, qui prendra ma défenſe.

LA FRIVOLITÉ.

La raiſon, comme vous, eſt étrangere ici.

MISS BLAR.

J'implore donc votre puiſſance.

LA FRIVOLITÉ.

C'eſt mon eſprit qu'il a ſuivi,
Et je confirme la Sentence.

MISS BLAR.

Je n'attendois pas moins de la Frivolité,
Protectrice de l'inconſtance,
Et digne ſœur de la légéreté.

M. FAUSTER.

Voilà bien le François dont elle eſt le génie.
La nommer, c'eſt le définir.
Son tranſport, l'autre jour, étoit l'Anglomanie,
Rien, ſans l'habit Anglois, ne pouvoit réuſſir.
Au-deſſus de Corneille, il mettoit Sakeſpir.
Une nouvelle frenéſie
Aujourd'hui vient de le ſaiſir ;
C'eſt la fureur des accords d'Italie.

MISS BLAR.

Ce mal épidémique a gagné tout Paris.
J'en enrage.

LA FRIVOLITÉ.

Et moi j'en ris.

MISS BLAR.

La choſe eſt en effet très-digne de riſée.

Vous y perdez.

LE MARQUIS.

Nous y gagnons.

En changeant de plaiſirs, nous les multiplions.

MISS BLAR.

Quelle rivale, ingrat, m'avez-vous oppoſée ?

LA FRIVOLITÉ.

Mais, mais, j'admire en vous ces exclamations !

Cette muſique Italienne

Que vous rabaiſſez tant, ſoumet tous les pays,

Elle eſt par conſéquent & la ſienne & la vôtre.

MISS BLAR.

Non, je la méconnois, défigurée ainſi.

LA FRIVOLITÉ.

Nous voulons juſtement en embellir la nôtre.

Cet alliage a déja réuſſi.

MISS BLAR.

Ah ! plutôt par ce pot-pourri,

Vous la dénaturez, & gâtez l'une & l'autre.

C'eſt un chef-d'œuvre ailleurs, mais un vrai monſtre ici.

LE MARQUIS.

Pour vous guérir de cette idée étrange,

Je la veux toute ſeule établir ſans mêlange ;

Et je veux qu'à ſa gloire, un Autel ſoit dreſſé

Sur les derniers débris & d'Armide, & d'Iſſé.

MISS BLAR.

François dénaturé, quel tranſport vous égare !

Priver la Nation d'un ſi bel ornement ?

Pouvez-vous ſans frémiſſement

Former un projet ſi barbare ?

Ces Opéra de ſentiment

Dont la mélodie eſt ſi tendre,

Vous les ſacrifiez, Monſieur ?

LE MARQUIS.

Oui, forcément,
Nous n'avons plus d'Acteurs aujourd'hui pour les rendre,
Le dernier des Romains eſt prêt à nous quitter.
Nous n'avons pas le tems d'attendre
Qu'il ait des Succeſſeurs pour les repréſenter.
De cette perte-là toi ſeul, tu nous conſoles,
Orphée Italien! pour exprimer ton chant,
Notre Orcheſtre ſuffit un accompagnement,
Un coup d'archer dit plus que deux cens mots frivoles.
Tu vas nous procurer encor un bien plus grand.
Nos Opéra nouveaux, par ton moyen charmant,
Pourront à l'avenir ſe paſſer de paroles.

M. FAUSTER.

On en fait joliment encor:
Les Fêtes de l'Hymen, Monſieur, & Zélindor,
Pour les ballets François, ſont deux bonnes écoles.

MISS BLAR.

Vous ſerez donc réduits au concert ſeulement,
Quand vous ſupprimerez leurs actions falottes.

LA FRIVOLITÉ.

Non, la Frivolité eſt toute dans les notes.
Je dois à leurs accords un nouvel agrément,
Qui redouble pour eux le zele qui m'allume:
Ils ſont dialogués ſi merveilleuſement,
Que dans l'Orcheſtre ſeul, je trouve heureuſement
Un Acteur accompli, qui jamais ne s'enrhume.

MISS BLAR.

Mais rire à l'Opéra, ce n'eſt pas la coutume.

LA FRIVOLITÉ.

On rit tous les jours, ſans façon,
Aux François, que je crois d'auſſi bonne maiſon.

MISS BLAR.

Ah! ne plaiſantez pas, c'eſt commettre une offenſe
Contre ſa dignité, qui proſcrit le badin.

LE MARQUIS.

La dignité du magaſin!

MISS BLAR.

Oui, je rougis pour lui de l'indécence.

LE MARQUIS.

L'indécence de l'Opera
Eſt dans la mauvaiſe muſique.
Celle qu'un amateur toujours admirera,
Eſt la plus noble ſans replique.

MISS BLAR.

Tous ces prétendus amateurs
Qui la vantent par air, avec un ton de maître,
A Paris en font les honneurs,
Sans avoir bien ſouvent celui de la connoître.

LA FRIVOLITÉ.

Vous avez contre nous trop de prévention.
Pour être Juge en notre cauſe,
Monſieur eſt d'une nation,
Qui toujours neutre, agit ſans paſſion.
Je m'en rapporte à lui, qu'il décide la choſe.

M. FAUSTER.

Je crains.....

LE MARQUIS.

Monſieur, point d'appréhenſion.
Vous ne pouvez jamais que m'être favorable.

M. FAUSTER.

Je vais en ce cas-là tâcher d'être équitable.
Votre Opéra Pariſien
Me fait priſer Lulli, mais Quinault davantage.
L'intérêt de la Scene eſt ſon premier ſoutien,
Et le Poëte ſait ſi bien,
De la tendreſſe, exprimer le langage,
Que le cœur avec lui devient Muſicien.
A l'égard du chant Italique,
Comme j'ai calculé ſes accords ſéducteurs,
Et vu ſon action d'un œil philoſophique,
J'applaudis tout haut ſa Muſique.
Et ris tout bas du jeu de ſes Acteurs.

LE MARQUIS.

Rire tout bas ?

M. FAUSTER.

Sans doute un homme raiſonnable
Craint d'éclater, Monſieur, & rit modeſtement.

LA FRIVOLITÉ.

Eſt-ce en bien, eſt-ce en mal ?

M. FAUSTER.

Un arrêt ſagement
S'interprete toujours dans un ſens favorable.

MISS BLAR.

Il s'en tire fort joliment,
Et ſa déciſion eſt d'autant plus louable,
Qu'au fond chaque parti doit en être content.
Adieu. Je ſors moins triſte, après ce jugement.

LA FRIVOLITÉ.

Amenez une troupe Angloiſe,
Et revenez ici pour y jouer.
Qu'elle ſoit bonne, ou qu'elle ſoit mauvaiſe,
Vous verrez tout Paris déſerter la Françoiſe,
Et vous venir en foule applaudir & louer.

MISS BLAR.

La propoſition me touche.
Madame, j'attendrai que vous ſachiez l'Anglois.

LE MARQUIS.

Il ne faut que paroître aux regards du François :
Il eſt au fait, avant qu'on ait ouvert la bouche.

MISS BLAR.

Comme vous aimez le badin,
Nous jouerons donc la Pantomime,
Et nous approcherons, Monſieur, du Baladin,
Pour mieux mériter votre eſtime.

LA FRIVOLITÉ.

On eſt ſûr de l'avoir dès qu'on eſt ſingulier.

LE MARQUIS.

Nous avons tant pleuré, qu'il faut nous égayer.
Je ne vous offre pas ma main pour vous conduire.

Vous avez dans Monſieur un meilleur Ecuyer.

M. FAUSTER, *à Miſs Blar.*

Madame, avec tranſport j'accepte cet office :
Un autre plus charmant, dont j'oſe vous prier,
Combleroit tous mes vœux, ſi vous m'étiez propice,
Je m'en acquitterois. Que l'hymen nous uniſſe.
Nous ſommes faits pour nous lier.
La raiſon eſt Angloiſe, & le bon ſens eſt Suiſſe.

LE MARQUIS.

Et l'eſprit eſt François, qui n'en eſt point jaloux.
Il fait compliment à l'époux,
Quand ſa maîtreſſe ſe marie,
Sûr que le lendemain appaiſant ſon courroux,
Elle ſera ſa bonne amie.

MISS BLAR, *à M. Fauſter.*

Monſieur, je vous donne ma main.
Pour vous, qui tournez tout, Marquis, en raillerie,
Vous n'aurez point de lendemain.
Je pars, de tous vos traits, parfaitement guérie.

LE MARQUIS.

Le dépit ſeul vous dicte ce diſcours ;
Quand je bleſſe quelqu'un c'eſt pour toute la vie.

MISS BLAR.

Non, je vous fais, Monſieur, mes adieux pour toujours.
Rien ne m'attire plus au ſein de cette ville,
Des talens étrangers, votre eſprit amateur.
N'en ſaiſit, dans ſa folle ardeur,
Que le frivole, ou l'inutile.
Il prend des miens, la licence facile,
Sans en avoir la profondeur ;
Le battelage d'Italie,
Sans en poſſéder l'harmonie.
Opulent par lui-même, il néglige ſon bien,
Pour faire un ſot emploi du nôtre qu'il envie ;
Et croyant s'enrichir, il ſe réduit a rien.

LA FRIVOLITÉ.

Vous partez mécontente !

MISSBLAR.

Oui, puiſqu'il faut répondre,
J'étois venue en France apprendre expreſſément
La décence, le goût, la grace & l'agrément;
Pour les joindre à la force, où nous primons à Londre,
Mais je me ſuis mépriſe infiniment.
Vos Spectacles changés ne ſont plus une École.
On ne voit plus régner chez eux
Qu'un plagiat qui me déſole,
Et qu'un déplacement affreux.
C'eſt l'Opéra que par-tout on copie.
On chante au Théatre François,
Ou comme lui plutôt on crie
Des vers bouffis, faits pour mugir exprès,
La troupe Italienne en tout le parodie;
Et lui dérobant ſes moutons
Ne quitte plus la Bergerie.
Pour avoir ſa revanche, il a pris leurs bouffons.
L'amour qu'on a pour eux devient le goût unique.
Tout paroît traveſti, tout eſt lazzis, chanſons.
Comme on outre le jeu l'on charge la Muſique,
Et tout Paris n'eſt plus qu'un Opéra Comique.

M. FAUSTER.

Pour moi, qui de ſang froid, vois tout également.
Je vous quitte, Monſieur, plein d'eſtime & de zele.
Je ſai que votre eſprit ne s'égare un moment,
Que pour reprendre après plus ſûrement
Le chemin du bon goût dont il eſt le modele.
Pour être bien, Meſſieurs, reſtez toujours François,
N'imitez que vous-même, & vous ſerez parfaits.

(*En revenant.*)

Je reviens ſur mes pas vous dire une nouvelle.
Tout à coup, il ſe leve une aurore ſi belle,
Quelle a rendu le jour à votre chant.
Nouveau Titon, il rajeunit par elle,
Embelli des accords que vous chériſſez tant,
En conſervant toujours ſa grace naturelle,

Le beau ſexe ſur-tout eſt ſon grand partiſan.
Je vous en félicite. Adieu, bonjour, bon an.
(Il ſort.)

SCENE V.

LA FRIVOLITÉ, LE MARQUIS.

LA FRIVOLITÉ.

POur combattre l'éclat de cette réuſſite,
Redoublons nos tranſports pour notre favorite;
Célébrons ſon retour par un brillant duo.

LE MARQUIS.

Souffrez plutôt par un trio
Que notre amour envers elle s'acquitte.

LA FRIVOLITE.

A deux un trio! rêvez-vous?

LE MARQUIS.

Il eſt de la façon d'un ſérin de Bergame.
Mais le voici qui vient, Madame,
Pour l'exécuter avec nous.

SCENE DERNIERE.

LA FRIVOLITÉ, LE MARQUIS, ARLEQUIN *déguiſé en Maître de Muſique.*

ARLEQUIN *tout eſſoufflé & l'habit en déſordre.*

OUf, Madame, pardon. Souffrez que je reſpire.
Je n'en puis plus, je viens d'être le ſpectateur
D'un combat qui tient du délire.
On m'a même forcé d'y devenir Acteur.

L'image encore eſt préſente à mon cœur.
J'en frémis d'épouvante, & j'en creve de rire.

LA FRIVOLITÉ.

Quel combat ?

ARLEQUIN.

Au Café. C'eſt le champ de bataille.
Les deux partis en ſont venus aux mains.
D'abord on s'eſcarmouche, on raille.
Sur notre muſico, tombent les traits malins.
L'un dit que ce chanteur pour qui l'on ſe chamaille,
Miaule dans le haut, & jape dans le bas.
L'autre, avec nos accords exalte ſes éclats.

LE MARQUIS.

C'eſt une grande voix, pour peu qu'on la travaille.

ARLEQUIN.

Nos railleurs inſiſtoient, mais ils ont du deſſous,
Dans l'inſtant qu'une baſſe-taille,
Qui ſortoit du gros corps d'un Lulliſte jaloux,
Crie : aux pieds de Lulli, profanes, tombez tous,
Et devant lui baiſſez la Nuque.
Ah ! taiſez-vous, vieille perruque,
Lui repliquè un Couſis, qui s'échauffe pour nous.
Ne parlez plus de Muſique Françoiſe.
Votre petit Lulli ne va pas aux genoux
Du grand, du divin Pergoleze.
Petit Lulli, dit l'autre écumant de courroux,
Un tel blaſphême eſt indigne de grace.
A la tête, à ces mots, il lui jette une taſſe.

LA FRIVOLITÉ.

O Ciel ! pour nos amis, je frémis de l'affront.

ARLEQUIN.

Notre gaſcon l'eſquive, & ſon bras furibond
Lui lance un tabouret, au milieu de la face,
Qui nous vange, & qui le terraſſe.
A ce beau coup, notre parti vainqueur
Bat des mains, pouſſe un cri de joie,
Et l'ennemi confus en pouſſe un de douleur.

LE MARQUIS.

Je reſpire.

ARLEQUIN.

Ce n'eſt qu'un prélude, Monſieur,
De la guerre, auſſi-tôt le ſignal ſe déploie.
Le Café ſe diviſe; ils jurent, nous chantons,
Leur bataillon ſerré vient fondre ſur nos troupes.
On voit bientôt voler les verres, les ſoucoupes,
Les carafes, les carafons,
Les biſcuits & les macarons.
De toutes parts le ſang coule & ſe mêle
Parmi les flots de thé, d'orgeat & de canelle.

LA FRIVOLITÉ.

Ce récit, ſur mon front, fait dreſſer mes cheveux.

ARLEQUIN.

Pour arrêter l'horreur d'un combat ruineux,
La Reine du Café ſort de ſon Trône en larmes,
Loin de ſe rendre à ſon aſpect
Ils la décoëffent ſans reſpect
Ni pour ſon rang ni pour ſes charmes.
Dans la mêlée, elle perd ſon bonnet,
Et ſon mari qui veut leur arracher les armes,
Eſt inhumainement plongé dans un baquet.

LE MARQUIS.

Voilà du grand tragique.

LA FRIVOLITÉ.

Au fort de la bagarre,
Que faiſiez vous, Signor?

ARLEQUIN.

Tapi ſeul dans un coin,
J'étois de la bataille, un paiſible témoin,
Quand ce Chantre maudit, ce Lulliſte barbare,
M'apperçoit par malheur, & dit: ah! le voilà,
Cet Amphion en A, mi, la,
Qui de nos démêlés, eſt la cauſe bizarre.
Aſſommons ce coquin. Si-tôt dit, ſi-tôt fait;
Il ſe jette ſur moi comme un tigre farouche.

Pour me juſtifier, je veux ouvrir la bouche :
Il me la ferme d'un ſoufflet.
Tout ſon parti l'imite, & me roſſe à forfait.

LE MARQUIS.

Et le nôtre ? Achevez, votre malheur me touche.

ARLEQUIN.

Il vole à mon ſecours, m'arrache de leurs mains,
Et m'élevant, malgré leurs efforts inhumains,
Sur ſes bras, qui pour moi ſont un char de victoire,
Il me porte en triomphe, au milieu de Paris,
Juſques dans ce Palais, où quittant mes amis,
J'entre, chargé de coups, & tout couvert de gloire.

LE MARQUIS.

Se peut-il qu'on vous ait auſſi peu reſpecté ?
Ah ! j'en rougis pour ma patrie !

LA FRIVOLITÉ, *à Arlequin.*

Quoi ? vous êtes, Monſieur, ce fauſſet ſi vanté ?

ARLEQUIN.

Non, Madame, je ſuis une taille accomplie.

LE MARQUIS.

Chanteur, danſeur, rimeur en même tems,
Il compoſe lui ſeul des Opéra burleſques,
Il fait des vers Gaſcons, des airs Toſcans,
Madame, & des Ballets Teudeſques.

ARLEQUIN.

J'en tiens ici de sûrs garants.
Voilà pour vous, Madame, une chanſon d'élite.
Et voici pour nous trois un morceau triomphant.

LE MARQUIS.

Nous y parodions chacun un inſtrument.

LA FRIVOLITÉ.

Pour aſſurer la réuſſite,
Il faut l'accompagner d'un Ballet Allemand.

ARLEQUIN.

En attendant, Madame, un Danſeur Moſcovite.

LA FRIVOLITÉ *chante.*

AIR.

Coumo l'auſel près ol niou,
Mon cor crido que fat pietat.
Auzi que fa piou, piou,
Per aber la libertat.

Trio.

LA FRIVOLITÉ.

Que la vielle inſtrument de ma gloire,
La flûte, le baſſon, célebrent ma victoire.

LE MARQUIS & ARLEQUIN
répetent enſemble.

Que la vielle inſtrument de ma gloire,
La flûte, le baſſon, célebrent ſa victoire.

Ils ſortent tous trois à reculons en ſaluant le Public à la maniere des Bouffons.

FIN.

LE PIOU PIOU.

COumo l'auzel près dins un niou,
Mon cor crido que fa piétat,
Mon cor crido que fa piétat, que fa piétat
Mon cor crido que fa piétat, que fa piétat;
Auzi que fa piou, piou, piou, piou, piou, piou,
Per aber la libertat.
Auzi que fa piou, piou, piou, piou, piou, piou,
Per aber la libertat,
Per aber la libertat,
Per aber la libertat,
Per aber la libertat,

Coumo l'auzel près dins un niou,
Mon cor crido que fa piétat,
Mon cor crido que fa piétat, que fa piétat,
Mon cor crido que fa piétat, que fa piétat,
piétat, piétat a que fa piétat.

DIVERTISSEMENT

ALLEMAND.

*Le Théatre repréſente un jardin, une terraſſe dans le fond, ornés de vaſes & de berceaux : des Allemands & des Allemandes paroiſſent en différentes attitudes, les hommes tenant des pots de bierre, & les femmes des Wuiderkome *.*

Deux des Allemands deſcendent la terraſſe par des eſcaliers qui ſont des deux côtés, & viennent chanter les couplets ſuivans.

* Sorte de verre dans lequel les Allemands boivent.

Les paroles ſuivantes ſont de M. Favard.

AH ! que c'eſt un bleſſeir téleƈtaple,
Ah ! qu'il eſt toux te poufoir à table
Quand on unit Bachis & l'Amour,
Trinquier & zoupirer tour à tour.
L'Amour vainquier, de ma Catin
Coule en zon keir, afec le fin :
Ah ! &c.

CHŒUR.

Ah ! qu'il eſt toux te poufoir à taple
Trinqueir & zoupirer tour à tour.

Second Couplet.

Soyez touchours en réchouiſſance,
Aimons, pufons, & faiſons les fous :
Que chacun à l'envi chante & danſe,
Tous les pleizirs ſerons avec nous ;

Que la quaité,
La ſolupté,
Chaſſe d'ici
Le noir ſouci.

Soyons toujours, &c.

Après ces Couplets les Allemandes commencent leurs danſes ; les hommes boivent, une Allemande ſeule attire tous les hommes & les force à danſer avec elle, après quoi ſuccedent pluſieurs pas de deux. Une Allemande interrompt la danſe par ſes Couplets, enſuite elle chante un Duo avec un Allemand.

UN Amant
Allemand,
Franchement,
Conſtamment,
S'engage ;
Mais il rend ſon hommage,
Froidement :
Le François,
A l'excès
Eſt ardent,
Inconſtant,
Et volage,
Mais toujours amuſant :
L'impoſteur,
Eſt flatteur ;
Il trahit,
Et ſéduit ;
Tout perfide qu'il eſt
Il plaît.
Lors que ſes feux
Sont heureux,

A d'autres vœux,
D'autres nœuds,
Il s'abandonne ;
Mais ſi-tôt qu'il friponne,
L'on eſt d'eux.
Point de gêne,
De peine,
De pleurs.
Tous les cœurs
N'ont pour charme,
En France que des fleurs.

VAUDEVILLE

EN TRIO.

Chantons la gaieté,
Et la Frivolité.
Pour devenir un peuple agréable,
Que le goût françois ſoit imité.

Qu'un air engageant, un air affable,
Nous tienne lieu de ſincérité.
Chantons, &c.

Qu'on traite de préjugé, de fable,
Tout ce qui gêne la liberté.
Chantons, &c.

Trouvons tout divin ou miſérable
En jugeant avec légéreté.
Chantons, &c.

Que Thémis dicte ſes loix à table,
Ou dans l'alcove d'une beauté.
Chantons, &c.

Quittons le ſolide & le durable
Pour le clinquant de la nouveauté.
Chantons, &c.

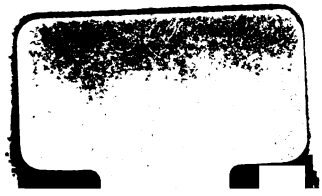
En France on préfere au raiſonnable,
L'enjouement & la vivacité.
Chantons, &c.

Des graces c'eſt le ſéjour aimable,
Les cœurs y perdent leur liberté.
Chantons, &c.

Que le Public nous ſoit favorable,
Si de notre Piece il eſt flatté.
Venez en gaieté
Voir la Frivolité.

Un Allemand vient inviter à danſer, la Frivolité; pas de deux, enſuite la contredanſe générale, dans le goût Allemand, qui termine le Divertiſſement.

Fin du huitieme & dernier Tome.

2319

UNS. 158 f. 18